



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

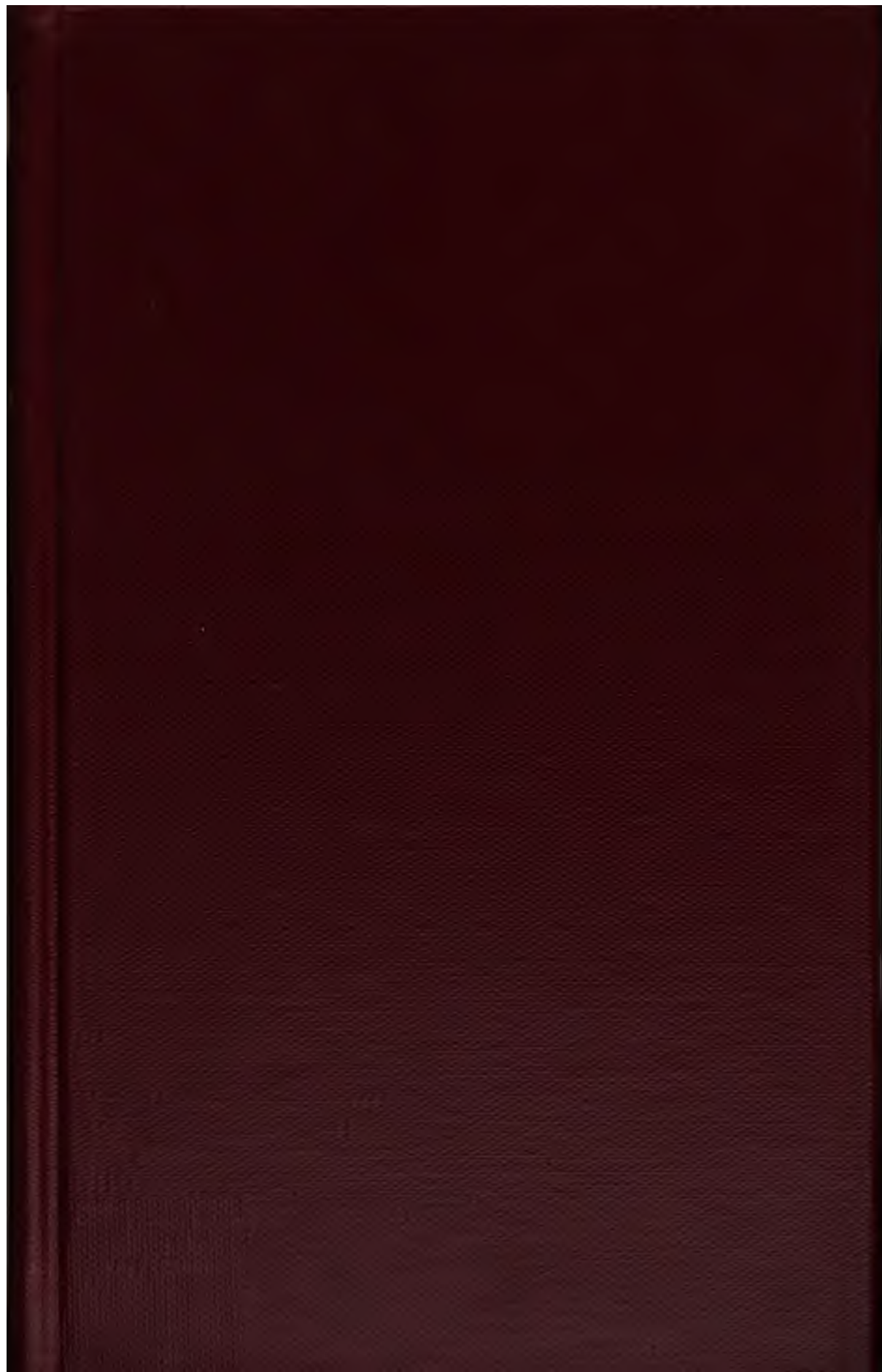
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

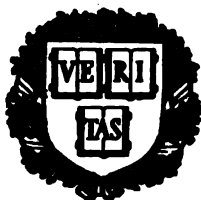
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



38563.15

**HARVARD COLLEGE
LIBRARY**



**FROM THE BEQUEST OF
JAMES WALKER**
(Class of 1814)

President of Harvard College

*"Preference being given to works in the Intellectual
and Moral Sciences"*





BAYLE

1754
2

ET

LA TOLÉRANCE

PAR

Lucien DUCOIS

PARIS

LIBRAIRIE MARESCQ AÎNÉ
A. CHEVALIER-MARESCQ & C^{ie}, ÉDITEURS

20, RUE SOUFFLOT, 20

—
1902

~~38563.15~~

38563.15



Harvard College Library

FROM THE REQUEST OF

JAMES WALKER, D.D., LL.D.

(Class of 1814)

FORMER PRESIDENT OF HARVARD COLLEGE

"Preference being given to works in the
Intellectual and Moral Sciences."

BAYLE

ET

LA TOLÉRANCE

BAYLE

ET

LA TOLÉRANCE

PAR

Lucien DUBOIS

PARIS

LIBRAIRIE MARESCQ AINÉ

A. CHEVALIER-MARESCQ & C^{ie}, ÉDITEURS

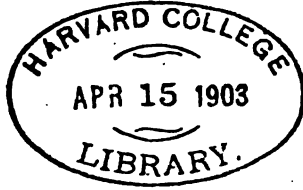
20, RUE SOUFFLOT, 20

—
1902

543.15
6

HARVARD
UNIVERSITY
YHA.01.1

39563.15



Walker fund.



A MONSIEUR FRANÇOIS PICAVET

Maître de conférences à l'Ecole des Hautes Etudes

Témoignage d'affection et de reconnaissance

BIBLIOGRAPHIE

I. — Œuvres de Bayle

1° Les œuvres de Bayle, autres que son *Dictionnaire historique et critique*, après avoir paru séparément en plusieurs éditions (1), ont été réunies sous ce titre : *Œuvres diverses*, et publiées à la Haye (1725-1731), en 4 volumes in-folio. Une seconde édition plus complète parut, également à la Haye, en 1737 (2).

2° Le *Dictionnaire historique et critique* a eu onze éditions. Les deux premières ont été publiées par Bayle lui-même à Rotterdam, l'une de 1695 à 1697, l'autre en 1702. Mais les éditions employées le plus couramment sont : celle de Marchand (4 vol. in-fol., Rotterdam, 1720) et celles de Des Maizeaux (3)(5 vol. in-fol., Amsterdam, 1734 ; 4 vol. in-fol., Amsterdam, 1740), celle de Beuchot, la dernière (16 vol. in-8, Paris, 1820).

3° Un *Choix de la Correspondance inédite de P. Bayle* a été publié par Gigas, Copenhague et Paris, 1890.

II. — Ouvrages à consulter sur Bayle.

DUREVERT. — *Histoire de Bayle et de ses ouvrages*, Amsterdam, 1716.

DES MAIZEAUX. — *La vie de Monsieur Bayle*, Amsterdam, 1730, et

1. Nous indiquerons dans la biographie de Bayle les dates des principaux ouvrages de cet auteur.

2. Nos citations sont faites d'après cette seconde édition.

3. C'est d'après l'édition de 1734, c'est-à-dire la cinquième, que nous citons le *Dictionnaire historique et critique*.

dans les différentes éditions du *Dictionnaire historique et critique*, qui suivirent cette date (4).

DEGÉRANDO. — *Histoire comparée des systèmes de philosophie relativement aux principes des connaissances humaines*, Paris, 1804; 2^e édition, 1822.

SAINTE-BEUVE. — *Portraits littéraires*, t. I, Paris, 1833.

FEUERBACH. — *Pierre Bayle. Ein Beitrag zur Geschichte der Philosophie und Menschheit*. Ansbach, 1838; 2^e édition, Leipzig, 1848.

DAMIRON. *Mémoire sur Bayle et ses doctrines*, Paris, 1850 (dans les *Mémoires de l'Académie des sciences morales et politiques*, t. XI).

A. SAYOUS. — *Histoire de la littérature française à l'étranger depuis le commencement du XVII^e siècle*, t. I, Paris et Genève, 1853.

FRANCISQUE BOUILLIER. — *Histoire de la philosophie cartésienne*, Paris, 1854; 3^e édition, 1868, t. II.

✓ C. LENIENT. — *Etude sur Bayle*, Paris, 1855.

A. VINET. — *Moralistes des seizième et dix-septième siècles*, Paris, 1859.

JEANMAIRE. — *Essai sur la critique religieuse de P. Bayle*, Strasbourg, 1862.

SAINTE-BEUVE. — *Nouveaux lundis*, Paris, 1863-72, t. IX.

H. BORDIER. — Article *Bayle*, dans la *France protestante*, Paris, 2^e édition, t. I, 1877.

A. DESCHAMPS. — *La genèse du scepticisme érudit chez Bayle*, Bruxelles et Liège, 1879.

FRANK PUAUX. — *Les précurseurs français de la tolérance au XVII^e siècle*, Paris, 1881.

J. DENIS. — *Bayle et Jurieu*, Caen, 1886.

FRANÇOIS PICAVET. — Article *Bayle*, dans la *Grande-Encyclopédie*, t. V (cet article a paru en 1888).

F. C. J. VAN GOENS. — *La tolérance selon Bayle*, dans la *Revue de théologie et de philosophie*, Lausanne, 1889.

✓ E. FAGUET. — *Dix-huitième siècle*, Paris, 1890.

F. BRUNETIÈRE. — *Études critiques*, 5^e série, Paris, 1893;

F. PILLON. — *L'évolution de l'idéalisme au XVIII^e siècle. Le scepticisme de Bayle* (dans l'*Année philosophique*, 1895), Paris, 1896.

4. Nous citerons cet ouvrage tel qu'il se trouve en tête de la cinquième édition du *Dictionnaire historique et critique*.

BONET-MAURY. — Article *Bayle*, dans la *Realencyklopaedie für protestantische Theologie und Kirche*, Leipzig, 3^e édition, t. II, 1897.

F. PILLON. — *L'évolution de l'idéalisme au XVIII^e siècle. La critique de Bayle* (*Année philosophique*, 1896), Paris, 1897.

F. PILLON. — *La critique de Bayle : critique de l'atomisme épicurien* (*Année philosophique*, 1897), Paris, 1898.

F. PILLON. — *La critique de Bayle : critique du panthéisme spinoziste* (*Année philosophique*, 1898), Paris, 1899.

FRANÇOIS PICAVET. — Article *Pyrrhonisme*, dans la *Grande Encyclopédie*, t. XXVII (cet article a paru en 1900).

BONET-MAURY. — *Histoire de la liberté de conscience en France*, Paris, 1900.

F. PILLON. — *L'évolution de l'idéalisme au XVIII^e siècle, Bayle et le spinozisme* (*Année philosophique*, 1899), Paris, 1900.

FRANÇOIS PICAVET. — Article *Scepticisme*, dans la *Grande Encyclopédie*, t. XXIX (cet article a paru en 1901).

F. PILLON. — *La critique de Bayle : critique du spiritualisme cartésien* (*Année philosophique*, 1900), Paris, 1901.

F. PILLON. — *La critique de Bayle : critique du théisme cartésien* (*Année philosophique*, 1901), Paris, 1902.

PRÉFACE

« Sur le terrain de la « christologie », disait M. Harnack, dans une de ses conférences sur la nature du christianisme, les hommes ont transformé leurs doctrines religieuses en armes redoutables et ont répandu la crainte et la terreur. Cette attitude dure toujours encore, la christologie est traitée comme si l'évangile n'offrait aucune autre question, et le fanatisme qui l'accompagne est encore vivant aujourd'hui (1) ». Cette remarque est très juste : la religion chrétienne qui devrait établir entre ses membres un lien à jamais indissoluble de paix et de fraternité est devenue trop souvent hélas ! un instrument de discorde et de haine. Ce caractère, il est vrai, n'appartient pas en propre au christianisme, et l'on pourrait peut-être formuler cette règle générale : dans le domaine des choses spirituelles, le parti le plus nombreux et le plus puissant est presque toujours intolérant. Autrefois, c'étaient les païens qui persécutaient les chrétiens et cherchaient à les anéantir. Au moyen âge, l'Eglise catholique est triomphante et impose sa domination aux

1. HARNACK. *Das Wesen des Christentums*, 5^e édition, Leipzig, 1901, p. 79.

peuples qu'elle conquiert par la force et par l'épouvante. Mais au **xvi^e** siècle elle voit se dresser en face d'elle la Réforme. Dès lors, la lutte va s'engager plus redoutable que par le passé, et l'Eglise protestante, à son tour, au lieu de se borner à repousser les attaques des catholiques, s'établit par la violence : des sectes rivales se forment dans son sein et se jettent réciproquement l'anathème. La philosophie du **xviii^e** siècle, paraît pour un moment avoir refroidi le zèle religieux, mais elle n'a pas beaucoup modifié la situation, car désormais ce sera la libre pensée qui s'efforcera d'effacer toutes les traces de manifestations religieuses : catholiques, protestants, juifs seront l'objet de ses imprécations. Et cependant, même devant cet adversaire commun les différentes religions ne cessent de se calomnier, de se mépriser et de se haïr.

En face de ce triste spectacle, on est heureux de voir se lever des hommes, qui, au nom de la justice et de l'équité, réclament les droits à l'existence pour tous les partis philosophiques ou religieux. De ce nombre était Bayle, qui, au milieu d'un siècle intolérant à outrance, n'a pas craint de blâmer sévèrement ses contemporains et de montrer combien leur conduite était ridicule et honteuse. Plaçons-nous donc en présence de cette puissante personnalité, sans partialité ni idée préconçue. Nous étudierons tout d'abord l'homme et la société dans laquelle il a vécu ; nous verrons quels adversaires il a rencontrés sur sa route, quelles luttes il a dû soutenir, et comment lui-même a eu à souffrir de l'intolérance. Nous trouverons ainsi les causes historiques qui l'amenèrent à écrire en faveur de la liberté de conscience. Nous nous demanderons

en outre si à ces causes historiques il ne faut point en joindre d'autres, si par la nature de son esprit, Bayle n'était pas déjà porté à défendre la cause pour laquelle il combattit avec tant d'énergie.

Après avoir ainsi esquissé la biographie de cet auteur, nous nous efforcerons d'exposer aussi clairement que possible les arguments que Bayle a fait valoir sur la question qui nous intéresse. Nous ne prétendons cependant pas donner un tableau complet de ses arguments : ceux-ci, sans cesse repris et développés dans de volumineux in-folio, ne sauraient trouver place en totalité dans les limites d'une thèse. Nous nous bornerons à dégager les idées essentielles de Bayle sur la tolérance, et à les reproduire sans les dénaturer. Nous ferons donc œuvre non pas de critique, mais de simple rapporteur. Néanmoins cette étude, nous en sommes persuadé, nous sera utile à plus d'un point de vue. Ce que Bayle a écrit pour condamner les guerres de religion du xvi^e et du xvii^e siècle, ainsi que la révocation de l'édit de Nantes n'offre plus pour nous qu'un intérêt historique. Mais Bayle s'est efforcé d'établir la tolérance universelle, et nous trouverons chez lui plus d'un raisonnement dont la portée est encore actuelle et bienfaisante. C'est ceux-là surtout que nous retiendrons, et dont nous tâcherons de faire notre profit.

PREMIÈRE PARTIE

VIE DE BAYLE

Bayle était loin d'être par tempérament un opposant et un révolutionnaire. S'il n'eût souffert, et s'il n'eût vu ses frères souffrir de la persécution, il aurait été probablement un de ces érudits et de ces curieux comme on en avait tant vu à la fin du ^{xvi}^e siècle, peu crédules, mais peu agressifs, à la manière de Gabriel Naudé, et de Lamothe Le Vayer, heureux d'être eux-mêmes déniaisés, sans se soucier beaucoup de déniaiser les autres. Il semble n'avoir qu'une passion, celle des livres... S'il n'avait pas été poursuivi par son malheureux titre de protestant, et qu'il eût pu se fixer à Paris, au centre des belles-lettres et des études, il n'aurait été sans doute qu'un savant, à la mode de Ménage, mais avec plus d'esprit, de sens critique et de solidité de raisonnement... Sans changer sa nature, les circonstances déterminèrent le sens de ses idées et le tour de son talent ; et son scepticisme, qui n'était qu'une vaste impartialité, touchant de bien

près à l'indifférence, est devenu une arme de guerre pour les nécessités de la défense se tournant en offensive, afin de mieux repousser l'ennemi. Il y eut alors chez Bayle plus qu'un curieux insatiable et par cela même assez indifférent, plus qu'un érudit et un critique à l'esprit ouvert et étendu ; il y eut un homme de cœur qui combattit énergiquement, et par tous les moyens, par la science et par l'ironie, par la vérité et par le sophisme, pour une grande cause, pour cette cause de la liberté de conscience qui semblait désespérée et comme frappée de mort par la révocation de l'édit de Nantes » (1).

Tel est le jugement que Denis porte sur Bayle, et que nous allons essayer de justifier dans la biographie suivante.

Bayle naquit au Carlat, dans le comté de Foix, le 18 novembre 1647. De bonne heure il témoigna un ardent désir de s'instruire, aussi son père, ministre au Carlat, lui enseigna-t-il le latin et le grec. Ces leçons, malheureusement, étaient faites sans suite, et ce n'est qu'à l'âge de dix-huit ans que Bayle fut envoyé à l'Académie de Puylaurens : il tâcha de regagner le temps qu'il avait perdu dans sa jeunesse, mais il se livra au travail avec une telle ardeur qu'il tomba malade et dut interrompre ses études pendant dix-huit mois : il profita de ce loisir pour lire toutes sortes de livres, surtout des ouvrages de controverse. Dans la suite Plutarque et Montaigne devinrent ses auteurs favoris. Sa santé une fois rétablie, il retourna à Puylaurens pour y achever ses humanités ; puis, con-

1. DENIS. *Bayle et Jurieu*, p. 9 et suiv.

formément au désir de son père, il se rendit à Toulouse où les jésuites enseignaient la philosophie péripatéticienne. Depuis quelque temps déjà, il était préoccupé par des questions religieuses dont il cherchait en vain la solution. Voici d'ailleurs comment lui-même en parle dans un de ses ouvrages(1) : « Ce qu'il y a de vrai, dit-il, est que M. Bayle, pendant qu'il faisait sa philosophie dans l'Académie de Puylaurens, ne se borna pas tellement à la lecture de ses cahiers, qu'il ne lût aussi quelques livres de controverse, non pas dans l'esprit qu'on fait ordinairement, c'est-à-dire pour se confirmer dans les opinions préconçues, mais pour examiner selon le grand principe des protestants, si la doctrine que l'on a sucée avec le lait est vraie ou fausse, ce qui demande qu'on entende les deux parties. C'est pourquoi, il fut curieux de voir dans leurs propres livres les raisons des catholiques romains. Il trouva des objections si spécieuses contre le dogme qui ne reconnaît sur la terre aucun juge parlant, aux décisions duquel les particuliers soient obligés de se soumettre quand il arrive des disputes sur le fait de la religion, que ne pouvant se répondre à lui-même quand il lisait ces objections, et moins encore défendre ses principes contre quelques subtils controversistes avec lesquels il disputa à Toulouse, il se crut schismatique et hors de la voie du salut, et obligé de se réunir au gros de l'arbre, dont il regarda les communions protestantes comme des branches retranchées. S'y étant réuni, il continua ses études

1. *Chimère de la Cabale de Rotterdam démontrée* (Cf. *Œuvres diverses*, t. II, p. 738 et suiv.) Cet ouvrage est anonyme, c'est pourquoi Bayle y parle de lui-même à la troisième personne.

de philosophie dans le Collège des jésuites, comme font dans tous les pays où l'Eglise romaine domine, presque tous ceux qui étudient, de quelque qualité ou condition qu'ils soient. Mais le culte excessif qu'il voyait rendre aux créatures, lui ayant paru très suspect, et la philosophie lui ayant fait mieux connaître l'impossibilité de la transsubstantiation, il conclut qu'il y avait du sophisme dans les objections auxquelles il avait succombé, et faisant un nouvel examen des deux religions, il retrouva la lumière qu'il avait perdue de vue, et la suivit, sans avoir égard ni à mille avantages temporels dont il se privait, ni à mille choses fâcheuses qui lui paraissaient inévitables en la suivant ».

Il prononça son abjuration en présence de trois ministres, amis de son père, le 24 août 1670. Son attachement à l'Eglise catholique n'avait pas duré dix-huit mois.

Son retour au protestantisme pouvait paraître sincère, sa conversion au catholicisme l'avait été également. Il avait même traité Luther et Calvin d'hommes « tout à fait perdus et abîmés dans le vice » (1). Mais voici qui nous intéresse davantage. Ecrivant à son frère aîné pour tâcher de le gagner, lui aussi, au catholicisme, il lui disait (2) : « L'instabilité et la caducité de tout votre parti, qui n'est en ce royaume que par tolérance, et parce qu'il ne prend pas au roi la fantaisie de l'exterminer, me fait craindre pour vous toutes les fois que j'y pense. Et en effet, ne subsister que parce que l'humeur d'un monarque, qui

1. Lettre de Bayle à son frère aîné du 15 avril 1670 (Cf. *Œuvres diverses*, t. I : *Lettres de M. Bayle à sa famille*, p. 5).

2. *Ibid.*

peut tout ce qu'il veut sur cette affaire, ne le porte pas à suspendre son concours avec lequel il vous souffre, à votre avis, n'est-ce pas être exposé à toutes les heures du jour d'être détruit, puisqu'il n'en est point où l'humeur d'un souverain ne puisse passer d'une extrémité à l'autre ».

Il semble donc que Bayle ait déjà entrevu la question de la tolérance. Les souffrances qu'il allait endurer devaient forcément l'amener à approfondir cette question.

Retournant à l'Eglise réformée, il devenait *relaps*, et par suite tombait sous le coup de l'ordonnance royale du mois de juin 1665 qui condamnait les relaps à être bannis à perpétuité du royaume (1). On jugea plus prudent de l'éloigner et de l'envoyer à Genève. Obéissant au désir de son père, qui voulait lui faire embrasser la carrière pastorale, il étudia la théologie, sans toutefois y trouver la satisfaction que sa vive intelligence réclamait. C'est la philosophie qui l'attirait avant tout, mais à Genève, il changea de philosophie, comme il avait changé à Toulouse de religion. « Il y arrivait zélé péripatéticien, dévoué à la philosophie de l'Ecole, que lui avaient enseignée les jésuites, et pour laquelle il avait combattu à Toulouse, comme il le dit lui-même, *unguibus et rostro*. Longtemps ennemie des nouveautés philosophiques, non moins que Rome elle-même, Genève devenue plus tolérante, laissait alors pénétrer dans son université le cartésianisme en-

1. Au mois de mars 1679 parut une ordonnance plus rigoureuse encore. Elle déclarait que les relaps seraient condamnés à faire amende honorable, à être bannis du royaume à perpétuité, et à voir leurs biens confisqués.

seigné par Chouet avec un grand éclat. Bientôt, par les leçons de ce maître habile, Bayle fut converti d'Aristote à Descartes, non sans plus d'une discussion, où il fit preuve d'une habileté qu'il rappelle avec complaisance, quelques années plus tard, dans une lettre à Basnage : « C'était un temps où je disputais assez bien. Je venais frais émoulu d'une école où on m'avait bien enseigné la chicanerie scolastique, et je puis dire sans vanité que je ne m'en acquittais pas mal » (1)... Ainsi Bayle, jeune encore, de péripatéticien est devenu zélé cartésien, de protestant catholique, et de catholique redevenu protestant ; il a séjourné dans les camps les plus opposés, il a vu de près le fort et le faible, le pour et le contre de chaque parti et de chaque système, d'où il a pris un penchant à croire que nulle part ne se rencontre le vrai absolu » (2). M. Pillon fait en outre remarquer « que les conversions religieuses de Bayle ont été de simples changements d'opinions, fondés sur des arguments rationnels ; qu'elles ont été étrangères à sa vie morale et qu'il n'y est entré aucune crise de conscience ; qu'elles ressemblent entièrement par là à sa conversion philosophique ; que dans le catholicisme et dans le protestantisme, comme dans l'aristotélisme scolastique et dans le cartésianisme, il ne voyait que des systèmes d'idées et de raisonnements plus ou moins soutenables, plus ou moins solides ; qu'il n'a pas mis plus de passion — peut-être même en a-t-il mis un peu moins — à passer du protes-

1. Lettre à Basnage, 5 mai 1675 (Cf. *Œuvres diverses*, t. IV, p. 596).

2. FRANCISQUE BOUILLIER. *Histoire de la philosophie cartésienne*, 3^e édition, t. II, p. 477 et suiv.

tantisme au catholicisme, puis à revenir du catholicisme au protestantisme, qu'à défendre à Toulouse la philosophie de l'Ecole contre les cartésiens, et à l'abandonner à Genève, pour adopter la philosophie cartésienne » (1).

Au cours de ces dernières études, Bayle se lia d'une amitié profonde avec Basnage et le professeur Minutoli; il s'acquit également l'estime et la bienveillance de ses maîtres Chouet et Tronchin ainsi que de plusieurs personnes distinguées comme Pictet, Léger, Turretin, Burlamachi, etc. Mais n'étant pas riche, et ne voulant pas être à charge à son père, il devint précepteur, tour à tour à Genève, à Coppet, à Rouen et enfin à Paris, cette ville dans laquelle florissaient les lettres, les arts et les sciences et où on trouvait de si riches bibliothèques. Cette occupation n'était pas faite pour lui plaire beaucoup, aussi charma-t-il ses loisirs en écrivant des lettres à ses amis, lettres dans lesquelles il abordait les sujets les plus divers, et d'après lesquelles il nous est déjà possible de caractériser la tournure de son esprit philosophique. S'adressant à Minutoli, le 31 janvier 1673, il lui communiquait ses sentiments sur les sceptiques de l'antiquité, et après avoir passé en revue quelques-uns de ces auteurs, il ajoutait : « En vérité il ne faut pas trouver étrange que tant de gens aient donné dans le pyrrhonisme, car c'est la chose du monde la plus commode. Vous pouvez impunément disputer contre tous venants, et sans craindre ces arguments *ad hominem* qui font quelquefois tant de peine. Vous ne craignez point la rétorsion, puisque ne

1. PILON. *Le scepticisme de Bayle* (Année philosophique, 1895, p. 152 et suiv.)

soutenant rien, vous abandonnez de bon cœur à tous les sophismes et à tous les raisonnements de la terre, quelque opinion que ce soit. Vous n'êtes jamais obligés d'en venir à la défensive. En un mot vous contestez et vous *daubez* sur toutes choses tout votre saoul, sans craindre la peine du talion » (1).

Vers le milieu de l'année 1675, une chaire de philosophie se trouva inoccupée à l'Académie de Sedan. Basnage qui achevait ses études de théologie dans cette même Académie, proposa au professeur Jurieu d'offrir le poste vacant à Bayle. Jurieu y consentit, désireux surtout d'opposer un rival à Brazi, autre candidat, qui lui était peu sympathique. Bayle n'accepta pas sans hésitation l'invitation de son ami Basnage. Il craignait que sa situation de relaps ne lui causât de trop grandes difficultés (2) : toutefois Basnage, l'ayant rassuré à ce sujet, il partit pour Sedan, où il arriva le 31 août 1675. Il s'y trouva en présence de trois concurrents, mais aux épreuves, il déploya une telle supériorité qu'il l'emporta (3), et fut nommé professeur. Dès lors commença pour lui une

1. *Œuvres diverses*, t. IV, p. 539 et suiv.

2. Des Maizeaux écrit à ce sujet : « La crainte qu'avait M. Bayle d'être reconnu et inquiété comme relaps, le porta à prier ses amis de changer l'orthographe de son nom, dans la suscription de leurs lettres, et de l'écrire *Béle* et non pas *Bayle* » (DES MAIZEAUX, *Vie de M. Bayle*, p. VIII, note D).

3. Les concurrents eurent pour sujet de thèse : la nature du temps. « Ce sont, écrivit Bayle à Constant, le 17 décembre 1675, ce sont des thèses à la fourche, que nous convînmes de faire sans livre et sans préparation, entre deux soleils, pour prévenir la supercherie que des troupes auxiliaires eussent pu nous jouer, si on eût eu la liberté de composer chez soi. Par malheur, il nous échut une matière extrêmement épineuse » (*Œuvres diverses*, t. IV, p. 563).

nouvelle période de labeur. Le 11 novembre 1675, jour où il inaugura ses cours, il écrivit à son père : « Je suis si accablé, que sans une assistance extraordinaire de Dieu, je ne pourrai fournir à ma tâche. Je suis contraint de faire deux leçons publiques chaque jour, de deux heures chacune, et une répétition en particulier, et de composer en même temps mon cours » (1). Deux années durant, il fut ainsi très occupé, ne trouvant quelque repos que pendant les vacances.

Nous n'avons pas à rendre compte ici de toutes les idées que Bayle exposa devant ses étudiants ; disons seulement avec M. Fr. Bouillier, qu'il faut assigner à son *Système de philosophie*, « une des premières places parmi ces excellents cours de philosophie, ou ces traités de la connaissance de Dieu et de soi-même, inspirés par la philosophie de Descartes » (2). Hors de la chaire, Bayle est loin d'être toujours resté fidèle à l'auteur du *Discours de la méthode*. On le voit déjà par la polémique qu'il soutint en 1679 contre Poiret. Ce dernier venait de publier ses *Cogitationes rationales de Deo, anima et malo*. A la prière d'un ami commun, Ancillon, ministre à Metz, Bayle rédigea des observations critiques sur ces *Cogitationes*. Dans ces observations, il accumule toute une foule d'objections : il soutient entre autres, contre Descartes et contre Poiret « que les essences des choses sont nécessaires et immuables, et que Dieu ne peut rien faire qui soit contraire à ce qu'il a décrété » (3).

1. Cf. *Œuvres diverses*, t. I : *Lettres de M. Bayle à sa famille*, p. 62.

2. FR. BOUILLIER, *Histoire de la philosophie cartésienne*, t. II, p. 480.

3. *Ibid.*, p. 482.

Mais s'il nous apparaît déjà comme un controversiste avec lequel il faudra dorénavant compter, il n'est pas moins redoutable, lorsqu'il combat les erreurs et les superstitions de son temps. Apprenant que M. de Luxembourg avait été accusé d'impiété, de maléfices et d'empoisonnement devant la Chambre des poisons, puis avait été relâché, Bayle composa une harangue pleine d'ironie, dans laquelle le maréchal plaidait sa cause devant les juges et se justifiait d'avoir fait un pacte avec le diable. Quelque temps après, il publia une critique de cette harangue, plus satirique encore que la harangue elle-même.

En 1680, le Père de Valois, jésuite de Caen, déguisé sous le nom de Louis de La Ville, écrivit un ouvrage intitulé : *Sentiments de M. Descartes touchant l'essence et les propriétés des corps, opposés à la doctrine de l'Eglise, et conformes aux erreurs de Calvin sur le sujet de l'eucharistie*. L'auteur y soutenait deux thèses : d'une part que l'enseignement catholique sur l'eucharistie suppose la pénétrabilité de la matière, d'autre part que les cartésiens péchaient contre les lumières de la philosophie naturelle en faisant consister l'essence de la matière dans l'étendue. Il tirait de là cette conclusion que le cartésianisme devait être condamné au nom de la foi, comme au nom de la raison. Bayle répondit dans un petit opuscule qui portait pour titre : *Dissertation où on défend contre les péripatéticiens les raisons par lesquelles quelques cartésiens ont prouvé que l'essence du corps consiste dans l'étendue*. Il accordait à son adversaire qu'on ne peut éviter la pénétration de la matière sans se mettre en contradiction avec le Concile de Trente. Mais il prenait en main la cause des cartésiens,

tels que Malebranche, et par un raisonnement très serré, s'efforçait de montrer que la pénétration de la matière est impossible. Une telle conclusion avait son importance. Comme le remarque M. Pillon, elle « ne permettait pas de prendre au sérieux la doctrine de la présence réelle, telle qu'elle avait été jusqu'alors enseignée par les théologiens catholiques » (1). D'ailleurs Bayle écrit lui-même en 1684 : « Il est clair que le Concile de Trente a décidé non seulement que le corps de Jésus-Christ est présent partout où il y a des hosties consacrées, mais aussi que toutes les parties de son corps sont pénétrées les unes avec les autres. Il est clair par le livre de M. de La Ville que cette décision est absolument incompatible avec la doctrine qui pose que l'étendue fait toute l'essence de la matière. Il est clair par les éclaircissements de M. Bernier et du P. Malebranche (2) que la manière dont ils expliquent la transsubstantiation n'est point celle qui est clairement contenue dans les paroles du Concile. Enfin il est clair par la Dissertation du professeur de Sedan (3), qu'il est aussi impossible que la matière soit pénétrée, qu'il est impossible que deux choses soient égales, lorsque l'une est plus grande que l'autre. Donc il est clair que le Concile de Trente a décidé une fausseté quand il a parlé de la présence du corps de Notre Seigneur sur

1. PILLON. *Le sceptisme de Bayle* (*Année philosophique*, 1895, p. 162).

2. Il s'agit des réponses que Bernier et le P. Malebranche avaient faites au livre de M. de La Ville. Tous deux soutenaient que la présence réelle peut se concevoir sans la pénétration.

3. Bayle lui-même.

les autels » (1). C'est donc, au nom de la philosophie, que Bayle, dans sa Dissertation sur l'essence des corps, condamne les dogmes catholiques. Ajoutons d'ailleurs, qu'ici « le réalisme cartésien est la philosophie de la nature à laquelle il entend s'arrêter. Il n'y voit qu'idées claires et distinctes, donc rien qui puisse être l'objet d'un doute sérieux, car quels sont les jugements que l'on peut et qu'il faut regarder comme certains, sinon ceux où n'entrent que des idées claires et distinctes ? » (2) -

Un événement tout particulier allait procurer à notre auteur l'occasion de critiquer les superstitions et les erreurs de son temps. En novembre et décembre 1680, parut une grande comète qui effraya beaucoup de gens. Bayle, dans ses conversations, essaya de rassurer quelques-unes de ces personnes timorées. Mais les arguments qu'il employait ne suffisant pas à calmer les esprits, il résolut d'écrire une lettre dans laquelle il développerait la thèse suivante : « Si les comètes étaient un présage de malheur, Dieu aurait fait des miracles pour confirmer l'idolâtrie dans le monde » (3). La lettre devait être insérée dans le *Mercure Galant*. Or, étant donnée l'abondance des matières qui se présentaient, Bayle composa non pas une lettre, mais un véritable ouvrage. Il fit remettre son manuscrit à de Visé, rédacteur du *Mercure Galant*, mais celui-ci ne put obtenir du lieutenant de police La Reynie

1. Avis au lecteur, placé en tête du *Recueil de quelques pièces curieuses concernant la philosophie de M. Descartes*. (Cf. *Œuvres diverses*, t. IV, p. 187).

2. PILLON. *Le scepticisme de Bayle* (*Année philosophique*, 1895, p. 166).

3. DES MAIZEAUX, *Vie de M. Bayle*, p. X.

la permission d'imprimer ce travail, bien que Bayle eût pris le style d'un catholique romain, eût imité le langage et les éloges de de Visé sur les affaires d'Etat.

D'ailleurs des circonstances graves devaient retarder la publication de ce livre. Ces événements, on pouvait les prévoir depuis longtemps et Bayle les avait bien prévus. Les infractions que l'on faisait sans cesse à l'Edit de Nantes montraient clairement que la ruine des protestants était bien décidée. Dans le courant de l'été 1680, notre philosophe avait été envoyé à Paris pour plaider les intérêts de l'Académie de Sedan : le roi, en effet, venait d'ôter 1.500 francs des 4.500 livres qu'il donnait annuellement à cette académie. Bayle, au nom de ses collègues, devait « remontrer à Sa Majesté diverses raisons pour la porter à révoquer ce retranchement » (1). Ses démarches furent vaines, aussi écrivit-il à son père, le 28 octobre 1680 : « Le dessein qu'on a formé contre notre religion, fait que bien des gens se retirent aux pays étrangers, où plusieurs trouvent des emplois avantageux. Cela et le peu d'apparence que je vois à voir fleurir notre Académie, et d'autres raisons encore, me font songer à la retraite. J'ai le dessein de faire un tour en Hollande, s'il plait à Dieu, les vacances prochaines, et de m'y arrêter, si j'y trouve quelque petit établissement qui ne soit pas de grande fatigue, car ma complexion demande cela nécessairement, et peu m'importe de l'humeur dont je suis, qu'il y ait

1. *Lettre de Bayle à son père* du 28 oct. 1680. (Cf. *Œuvres diverses*, t. I : *Lettres de Bayle à sa famille*, p. 123).

beaucoup à gagner, *adsit modo victus et vestitus frugalissimus* » (1).

Il n'avait que trop raison d'être inquiet. Vers le milieu de l'année 1681 parut un arrêt royal qui supprimait toutes les Académies protestantes : celle de Sedan fut cassée la première. Bayle resta encore quelques semaines dans cette ville, puis se rendit à Paris, où le comte de Guiscard s'efforça, mais en vain, de lui faire embrasser la religion romaine.

L'infortuné professeur n'était pourtant pas complètement délaissé : de généreux amis s'occupaient à lui procurer un poste nouveau à l'étranger. Le 8 octobre 1681, il partait pour Rotterdam, où, sur la demande de M. Paets, l'un des principaux conseillers de la ville, on avait érigé une *Ecole illustre*, en faveur de Bayle et de Jurieu : le premier était nommé professeur de philosophie et d'histoire, le second, professeur de théologie (2).

Bayle reprit donc ses cours et put de nouveau songer à la publication de sa Lettre sur les comètes. L'ouvrage considérablement augmenté, parut chez Leers, libraire de Rotterdam, le 11 mars 1682, sous ce titre : *Lettre à M. L. A. D. C, docteur de Sorbonne : Où il est prouvé par plusieurs raisons tirées de la philosophie et de la théologie, que les comètes ne sont point le présage d'aucun malheur. Avec plusieurs réflexions morales et politiques et plusieurs observations historiques et la réfutation de quelques erreurs popula-*

1. Cf. *Œuvres diverses*, t. 1 : *Lettres de M. Bayle à sa famille*, p. 123.

2. Sur l'établissement de Bayle et de Jurieu à Rotterdam, cf. *Œuvres diverses*, t. 1 : *Lettres de M. Bayle à sa famille*, p. 129.

res. A Cologne, chez Pierre Marteau, M DC LXXXII. Bayle avait voulu garder l'anonyme, mais Leers et Paets ne tardèrent pas à faire connaître qu'il était l'auteur du livre. Quant à lui il ne cessa de revoir son ouvrage, et de le compléter. Il en fit paraître plusieurs éditions intitulées : *Pensées diverses écrites à un docteur de Sorbonne à l'occasion de la comète qui parut au mois de décembre 1680*. Il ne faudrait pas s'attendre à trouver sous ce titre un traité d'astronomie. En réalité ce recueil comprend des éléments souvent incohérents et qui étonnent le lecteur ; Bayle d'ailleurs a eu soin de prévenir ses critiques, en écrivant dans son premier chapitre : « Je ne sais ce que c'est que de méditer régulièrement sur une chose : je prends le change fort aisément, je m'écarte très souvent de mon sujet, je saute dans des lieux dont on aurait bien de la peine à deviner les chemins, et je suis fort propre à faire perdre patience à un docteur qui veut de la méthode et de la régularité partout » (1). « Mais ceci même, écrit Vinet, est un piège perpétuel auquel il ne faut pas se laisser prendre. Cette absence de méthode était une vraie méthode, fort convenable à son dessein de conduire insensiblement le lecteur à un terme non prévu. Des ressources incroyables sont déployées dans cette composition ; une foule de questions y sont traitées ; ainsi les désordres de la cour de France à l'époque des persécutions ; le zèle des grands seigneurs contre les protestants ; les traités de Plutarque ; Jansénius et les soixante-cinq propositions condamnées par le pape ; la nécessité de la grâce

1. *Pensées diverses*, § 1.

divine pour la correction des mœurs; la maxime du préteur Cassius : *Cui bono*; la lenteur de la politique de la maison d'Autriche, sa bigoterie et sa tendance à persécuter; la critique de la forme de gouvernement de l'Empire germanique; la force des républiques du temps passé relativement aux monarchies; l'état de l'Europe; les avantages de la paix de Nimègue pour la France; l'éloge un peu ironique peut-être de la modération de Louis XIV; la question des ligueurs politiques et de leur convenance à cette époque; le *Cid* de Corneille. Mais tout cela, et mille autres choses, se trouve ramené au point de vue central de l'auteur : l'athéisme préférable à la superstition » (1). Nous reviendrons plus loin sur cette dernière thèse, et nous essaierons de montrer pourquoi Bayle l'a formulée (2).

Cet ouvrage, par son érudition historique, ses aperçus politiques, ses réflexions religieuses et morales, attira vivement l'attention du public. Maimbourg devait fournir à notre auteur une occasion nouvelle de déployer ses talents de critique et de polémiste. Maimbourg publia, en effet, en 1682, son *Histoire du calvinisme*, livre dans lequel il cherchait à provoquer le mépris et la haine des catholiques contre les réformés de France. Bayle, indigné de la mauvaise foi de l'ex-jésuite, composa en quinze jours (1^{er} au 15 mai 1682) une réfutation qui parut sous ce titre :

1. VINET. *Moralistes des seizième et dix-septième siècles*, p. 304 et suiv. — Ce jugement porte non seulement sur les *Pensées diverses*, mais encore sur la *Continuation des Pensées diverses*, dont nous parlerons plus loin (p. 49 et suiv.).

2. Cf. p. 60 et suiv.

Critique générale de l'Histoire du calvinisme de M. Maimbourg.

A Ville Franche, chez Pierre Le Blanc, MDCLXXXII (1).

Dans cette critique, rédigée sous forme de lettres adressées à un gentilhomme de province, Bayle garde encore l'anonyme. Il trace l'histoire de l'historiographe, de ses disputes, de ses livres, loue ses qualités littéraires, mais le convainc de fausseté, et lui enlève toute autorité en le réduisant au rôle de pensionnaire de la cour de Louis XIV; ce qui d'ailleurs était exact.

Puis il passe à l'examen des erreurs de ce prétendu historien, et redonne aux faits altérés leur physionomie propre : il fait preuve dans cette analyse critique d'une grande sûreté de coup d'œil et d'une sagacité remarquable. Il intercale aussi de nombreuses réflexions sur les guerres de religion, et les manœuvres menaçantes du catholicisme à l'égard des réformes, mais jamais pour dresser un réquisitoire indigné et véhément : chez lui c'est le cœur et surtout la raison qui réclament leurs droits.

Ce livre obtint l'approbation, non seulement des protestants, mais encore des catholiques judicieux et modérés. Le prince de Condé ne pouvait se lasser de le lire. Au conseil du roi de France, on trouva l'ouvrage assez bien fait pour être dangereux : on le fit brûler par la main du bourreau. Mais ce procédé ne fit qu'exciter la curiosité du public de plus en plus désireux de posséder la *Critique générale de l'Histoire du calvinisme*. Aussi Bayle se vit-il bientôt obligé d'en donner une seconde édition sin-

1. En réalité, cet ouvrage parut, non à Villefranche, mais à Amsterdam, chez Abraham Wolfgang, au mois de juillet 1682.

gulièrement augmentée. Une troisième parut déjà en 1684, et au commencement de l'année 1685, Bayle publia ses *Nouvelles lettres de l'auteur de la Critique générale de l'Histoire du calvinisme de M. Maimbourg*. Cette seconde partie est beaucoup moins intéressante que la précédente : elle est pleine de plaisanteries railleuses, jusque dans les passages les plus importants, relatifs, par exemple, aux droits de la conscience erronée. Cette suite, d'ailleurs, eut peu de succès ; les lecteurs lui préférèrent de beaucoup l'ouvrage primitif dont le succès ne fit que grandir.

Jurien fut moins heureux : en 1683, il composa, lui aussi, une réponse au livre de Maimbourg, mais il n'avait pas le don de relever sans aigreur les défauts de son adversaire et de traiter les matières de controverse sans emportement. Ce travail fut méprisé, et Jurien conçut de la jalousie à l'égard de son collègue mieux favorisé.

Voyant les succès de Bayle, plusieurs de ses amis lui envoyèrent des écrits de controverse, en lui demandant de les faire imprimer s'il le jugeait bon. C'est ainsi qu'il édita différents traités destinés à défendre les réformés contre les accusations que leur adressaient les catholiques. Lui-même réunit un certain nombre d'opuscules qui regardaient la philosophie de Descartes et les publia sous ce titre : *Recueil de quelques pièces curieuses concernant la philosophie de M. Descartes. A Amsterdam, chez Henri Desbordes, MDCLXXXIV*. Il mit en tête une préface dans laquelle il déplore la servitude que l'on fait peser en France sur les gens de lettres : « L'Inquisition qui s'y établit à grands pas, dit-il, empêche de paraître plusieurs

beaux ouvrages, et rebute les plus célèbres auteurs. Et qui ne serait rebuté de voir que ceux qui sont établis pour l'approbation des livres gardent un manuscrit de trois ou quatre ans sans y regarder, et qu'ils en désapprouvent tout ce qui sent une âme élevée au-dessus de la servitude et des opinions populaires ! Quelle mortification pour un auteur qui ne trouve jamais que les presses roulent assez vite sur ses ouvrages, de voir qu'après un délai de trois ou quatre ans, on lui ordonne de supprimer ce qu'il estime le plus dans ses écrits, s'il n'aime mieux les voir condamner à une éternelle prison, par le refus qu'on lui fera d'un privilège du roi ! » (1)

Cette intolérance, en effet, se faisait sentir davantage de jour en jour. Ainsi plusieurs écrivains de France s'étaient proposé de répandre des journaux pour éclairer l'opinion publique sur ce qui se passait dans la République des lettres et dans le monde des savants. Mais les mesures trop sévères de la police, la lenteur et la négligence des censeurs, vinrent mettre obstacle à ces importants essais. C'est alors que Bayle, jouissant en Hollande d'une liberté plus grande, commença la publication mensuelle de ses *Nouvelles de la République des lettres* : le premier cahier est daté du mois de mars 1684. Il divisa chaque numéro en deux parties : la première contenait des extraits détaillés, et la seconde un catalogue des livres nouveaux, accompagné de quelques remarques. Ce qui nous frappe dès le début, en lisant cette revue, c'est l'esprit que Bayle apporta pour la composer. Lui-même esquissa dans

1. *Œuvres diverses*, t. IV, p. 186.

la Préface de son journal le plan qu'il se proposait de suivre : « On se croit obligé d'avertir de bonne heure le public... qu'on ne prétend point établir un Bureau d'Adresse de médisance, ni employer les mémoires qui n'auraient pour but que de flétrir la réputation des gens... Si l'on juge quelquefois d'un ouvrage, ce sera sans prévention, et sans aucune malignité, et de telle sorte que l'on espère que ceux qui seront intéressés à ce jugement, ne s'en irriteront point. Car nous déclarons premièrement, que nous ne prétendons pas établir aucun préjugé, ou pour ou contre les auteurs ; il faudrait avoir une vanité ridicule pour prétendre à une autorité si sublime... Nous déclarons, en second lieu, que nous soumettons ou plutôt que nous abandonnons nos sentiments à la censure de tout le monde. En appellera qui voudra ; et nous dirons ici avec un des premiers esprits de l'antiquité (1) que n'étant point esclaves de nos opinions, nous les verrons maltraiter, sans nous en mettre en colère... Il nous reste un autre avis à donner, qui n'est pas moins important : c'est que comme nous n'affecterons pas de parler des livres qui concernent notre religion, nous n'affecterons pas aussi de n'en point parler. Mais quand nous en parlerons, ce sera d'une manière qui ne témoignera pas une partialité déraisonnable. Nous ferons alors plutôt le métier de rapporteur, que celui de juge, et nous ferons des extraits aussi fidèles, des livres qui seront contre nous, que de ceux qui seront pour nous (2) ». Enfin, en promettant de parler des grands

1. Cicéron.

2. *Œuvres diverses*, t. 1, p. 2.

personnages enlevés par la mort, Bayle ajoute : « Nous n'examinerons point de quelle religion ils auront été, ... il suffira qu'ils aient été célèbres par leur science. Les moines illustres de ce côté là n'obtiendront pas moins de justice qu'un autre savant. Il ne s'agit point ici de religion, il s'agit de science : on doit donc mettre bas tous les termes qui divisent les hommes en différentes factions, et considérer seulement le point dans lequel ils se réunissent, qui est la qualité d'homme illustre dans la République des lettres » (1).

Il n'est guère possible d'être plus large ou plus impartial, et Bayle, hâtons-nous de le dire, est resté fidèle au programme qu'il s'était tracé. Sa personnalité toutefois ne s'efface jamais complètement derrière les comptes rendus qu'il offre au lecteur. Ainsi, à propos de la querelle entre Malebranche et Arnaud, provoquée en partie par ce que le premier avait écrit sur les plaisirs des sens dans son *Traité de la nature et de la grâce*, Bayle n'hésite pas à affirmer ses sympathies pour Malebranche. « Ceux, dit-il, qui auront tant soit peu compris la doctrine du P. Malebranche sur ce point, s'étonneront sans doute qu'on lui en fasse des affaires... Car enfin, il est aisé de connaître qu'il n'y a rien de plus innocent ni de plus certain que de dire que *tout plaisir rend heureux celui qui en jouit pour le temps qu'il en jouit, et que néanmoins, il faut fuir les plaisirs qui nous attachent aux corps* (2) ». Ces réflexions attirèrent à Bayle un démêlé avec Arnaud qui défendit ses opinions dans

1. *Œuvres diverses*, t. I, p. 2.

2. *Ibid.*, t. I, p. 348.

son écrit intitulé : *Avis à l'auteur des Nouvelles de la République des lettres*. Bayle ne fit aucune difficulté pour parler de cet ouvrage dans ses *Nouvelles* du mois de décembre 1685. Mais au mois de février de l'année suivante, il en donna une réfutation, à laquelle Arnaud répondit par une nouvelle réplique. La discussion heureusement ne se prolongea pas au delà.

Nous n'avons pas à indiquer ici tous les articles qui parurent dans le journal de Bayle. Qu'il nous suffise de dire que Bayle parcourt les domaines les plus variés : histoire, philosophie, théologie, littérature, sciences naturelles, physique, médecine, mathématiques, etc., et passe en revue les principaux livres qu'il rencontre dans ces domaines. Tantôt il s'étend longuement sur un commentaire récemment publié et dont la valeur est incontestable, tantôt il donne son sentiment sur une simple lettre ou sur tel extrait d'un journal qui lui suggère des remarques critiques. Il fait aussi connaître les éditions nouvelles et les traductions des auteurs anciens. Il n'hésite pas à analyser des ouvrages dans lesquels sont développées des thèses absolument opposées, et qui laissent le lecteur fort perplexe. Il cite aussi certains traités qui ne devaient pas manquer d'embarrasser les théologiens, par exemple la *Nouvelle bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, par Ellies du Pin, recueil où l'on relève « de grandes erreurs dans la plupart des Pères des trois premiers siècles » (1). Ailleurs, à propos des *Avertissements de Vincent de Lerins*, touchant l'antiquité et l'universalité de

1. *Œuvres diverses*, t. I, p. 575.

la foi catholique, Bayle écrit ces mots : « On ne voit plus personne qui sache montrer le consentement unanime de tous les Pères dans les points de controverse » (1). Il mentionne le cas d'un homme confiné aux Petites Maisons qui a jeûné quarante jours et quarante nuits. Cet accident, ajoute-t-il, « taille bien de la besogne, non seulement aux philosophes et aux médecins, mais aussi aux théologiens : à ceux-là parce qu'ils doivent chercher les causes naturelles d'un si long jeûne, à ceux-ci, parce que, malgré cet exemple, il doivent sauver la gloire du miracle qui est due au jeûne de quarante jours de Moïse, d'Elie, et de Jésus-Christ » (2). Enfin notons qu'incidemment notre auteur blâme les persécutions religieuses, et aborde la question de la tolérance, qui, chez les catholiques, est un « état contre nature » (3).

Les *Nouvelles de la République des lettres* furent universellement appréciées. En France, on voulut en interdire la vente, ce qui n'empêcha pas, chaque mois, un grand nombre d'exemplaires de pénétrer dans ce royaume. Par ce journal, Bayle s'attira aussi les sympathies de savants éminents et de plusieurs corps illustres, parmi lesquels il faut citer : la Société royale d'Angleterre, la Société de Dublin pour l'avancement des sciences et des beaux-arts, et même l'Académie française. Bayle accueillit aussi de bonne grâce les reproches qu'on lui adressa et sut en profiter. Il ne put malheureusement continuer ce travail que

1. *Œuvres diverses*, t. I, p. 374.

2. *Ibid.*, t. I, p. 228.

3. *Ibid.*, t. I, p. 433.

jusqu'au mois de février 1687. Affaibli par la maladie, il fut obligé d'en confier la rédaction à M. de Bauval (1).

Mais tandis que Bayle s'occupait de la publication de ses *Nouvelles*, les événements de l'histoire se déroulaient, plus tragiques que jamais, et allaient arracher le philosophe de Rotterdam à sa modération habituelle. Il venait de perdre son frère cadet et son père, lorsqu'il apprit que son frère aîné avait été mis en prison pour cause de religion. Voici ce qui s'était passé. L'évêque de Rieux, et les jésuites, affligés du retour de Bayle à l'église réformée et de sa *Critique de l'histoire du calvinisme*, cherchèrent à s'en venger sur la personne de son frère, ministre du Carlat. N'y parvenant pas, ils s'adressèrent à M. de Louvois, lequel avait également été blessé par certains passages de la *Critique de l'Histoire du calvinisme*. Ce dernier ordonna d'arrêter le pasteur innocent qu'on lui signalait. Le malheureux fut incarcéré d'abord dans les prisons de Pamiers, puis à Bordeaux, au château Trompette, dans un misérable cachot. Il fit preuve de courage et de fermeté, mais il mourut au bout de cinq mois (12 novembre 1685).

Lorsque la nouvelle en fut connue à Rotterdam, l'édit de Nantes venait d'être révoqué (22 octobre 1685), et le

1. Celui-ci donna à son journal ce titre nouveau : *Histoire des ouvrages des savants*. Le premier numéro parut au mois de septembre 1687 à Rotterdam, chez l'imprimeur Leers. Mais Desbordes qui avait imprimé les *Nouvelles de la République des lettres*, fit continuer la rédaction de cette dernière revue par M. de Larroque et par quelques autres personnes, jusqu'au mois d'août 1687 ; puis M. J. Barin, ministre français, y travailla seul depuis le mois de septembre de la même année, jusqu'au mois d'avril 1689.

bruit de cette faute irréparable se répandait dans l'Europe entière. Bayle ne s'était pas fait illusion sur le sort des protestants de France, il avait cependant essayé de les garantir contre le malheur qui les menaçait. « Le roi, écrivait-il dans sa *Critique de l'Histoire du calvinisme*, le roi ne doit rien appréhender des huguenots : la révocation de l'édit de Nantes n'est nullement nécessaire pour prévenir quelque désordre : la France peut aussi bien conserver sa gloire, en tolérant désormais les calvinistes, qu'elle l'a pu acquérir en les tolérant jusques ici... On ne saurait rien alléguer que la France eût été capable de faire, au delà de ce qu'elle a fait sous l'invincible Louis le Grand, si elle n'eût été toute catholique. On ne saurait rien alléguer que la France puisse faire, pour devenir plus formidable après nous avoir exterminés, qu'elle ne pût faire tout aussi commodément pour le moins en nous tolérant. Et de plus est-ce bien fait à ces Messieurs les Convertisseurs de ne se pas contenter de cette grande et illustre gloire, dont notre nation est toute brillante ? Ne devraient-ils pas imiter ce sage Romain, dont la modération a été louée par un auteur (1) si bon Français que les Espagnols faisaient brûler ses livres à Bruxelles ? Le Romain dont je parle, c'est Scipion l'Africain, qui changea le formulaire de la prière que l'on faisait aux dieux, pour leur demander qu'ils augmentassent la prospérité de la République, en un autre plus modeste, par lequel on les priait seulement de conserver toujours la République comme elle était... On ne doit point craindre de

1. Balzac.

sédition, quoiqu'on révoque l'édit de Nantes, mais cela n'empêche pas plusieurs autres inconvénients. N'est-ce rien que de dégoûter tant de gens de leur patrie, et de leur inspirer je ne sais quelle tiédeur, qui fait qu'ils ne se soucient ni d'acheter des biens, ni d'en gagner au delà du nécessaire ? Est-ce là le moyen de faire fleurir un royaume, par cette ardeur animée qui oblige les habitants à s'y procurer pour eux et pour leur postérité, des établissements honorables et commodes ? J'avoue aussi que l'Eglise romaine s'accroîtra beaucoup par la révocation de l'édit de Nantes : mais en vérité il lui en coûtera bien, car tous ceux qui se sont séparés d'elle et qui sont en pays de liberté, concevront encore plus de haine et plus de mépris qu'ils n'en ont pour ses dogmes et pour ses maximes, et s'en expliqueront avec plus de force. Elle se remplira d'hypocrites qu'elle aura achetés au prix de mille violences, et qui ne seront qu'un salaire d'iniquité. Elle rendra toute la nation odieuse, et inspirera aux protestants plus de courage, pour ne point devenir pays conquis » (1). Ce généreux appel à la justice ne fut point écouté et Bayle, qui en une certaine mesure avait été la cause de la mort de son frère, vit se réaliser dans toute son horreur, la politique tyrannique et funeste qu'il s'était efforcé de combattre. Il n'en fallait pas davantage pour l'amener à écrire et à protester contre la conduite révoltante du gouvernement français.

Il ne faisait d'ailleurs en cela qu'imiter l'exemple de ceux qui, en Angleterre, soutenaient la cause de la tolé-

1. *Critique générale*, lettre XXI.

rance. M. Paets, se trouvant précisément en Angleterre à cette époque, écrivit à Bayle (12 sept. 1685) une lettre latine, dans laquelle il admirait l'attitude prise par Jacques II, montant sur le trône, à l'égard des protestants : ce prince leur accordait une pleine liberté de culte. M. Paets combattait aussi ceux qui ne veulent souffrir qu'une religion dans l'Etat ; il s'efforçait de détruire les raisons alléguées par les politiques et les théologiens en faveur de l'intolérance, et s'opposait à l'autorité infaillible que l'Eglise de Rome prétend s'arroger.

Cette lettre ne pouvait que plaire à Bayle, aussi la fit-il imprimer à Rotterdam sous ce titre : *H. V. P. ad B^{um} de nuperis Angliae motibus epistola ; in qua de diversorum a publica religione circa divina sentientium disseritur tolerantia*. Quelque temps après il en donna une traduction française dont il inséra un extrait dans ses *Nouvelles de la République des lettres* du mois d'octobre 1685.

A la vue des violences que l'on commettait en France pour assurer l'exécution de l'édit de Louis XIV contre les huguenots, à la vue des mesures vexatoires employées pour contraindre les malheureux protestants à entrer dans le troupeau catholique, indigné des transports de joie par lesquels le clergé romain accueillait les décrets du monarque tout-puissant, Bayle écrivit : *Ce que c'est que la France toute catholique sous le règne de Louis le Grand* (mars 1686). Dans ce petit écrit, il laisse supposer qu'un chanoine de Saint-Omer vient de recevoir une lettre pleine d'injures contre les fauteurs de la révocation de l'édit de Nantes. Vivement blessé, le chanoine envoie cette lettre à un huguenot réfugié à Londres, en le priant de lui

donner son avis sur cet exemple de la fureur de ses coreligionnaires. Le réfugié répond à M. l'abbé, chanoine de *** , et enfin un libraire de Saint-Omer fait imprimer ces trois documents, qui viennent de lui être remis, à ce qu'il dit, par un missionnaire revenant de Londres.

Ces précautions prises, Bayle décharge son cœur, tout en restant aussi impartial que possible : il dévoile toute la politique chicanière et indigne du grand roi ; il reproche à la France catholique sa complicité silencieuse ou active en cette affaire, ses tromperies et sa violence, son mépris de l'estime des autres nations.

Mais cet opuscule n'était en quelque sorte que l'introduction d'un ouvrage plus important que Bayle publia au mois d'octobre 1686 à Amsterdam, à savoir : son *Commentaire philosophique sur ces paroles de Jésus-Christ, Contrains-les d'entrer ; où l'on prouve, par plusieurs raisons démonstratives, qu'il n'y a rien de plus abominable que de faire des conversions par la contrainte ; et où l'on réfute tous les sophismes des convertisseurs à contrainte, et l'apologie que Saint Augustin a faite des persécutions. Traduit de l'anglais du sieur Jean Fox de Bruggs, par M. J. F. A Cantorbéry, chez Thomas Litwel. M DC LXXXVI*. Partant de ce principe que la lumière naturelle doit être la règle de toute interprétation de l'Écriture, surtout en matière de mœurs, Bayle s'efforce de montrer tout d'abord, combien il est faux et même dangereux de prendre dans son sens littéral ces paroles de Jésus-Christ : « Contrains-les d'entrer ». Puis dans une seconde partie, il réfute les objections qu'on pourrait lui présenter sur ce sujet.

Comme on le voit par le titre que nous venons de

reproduire, Bayle voulait éviter d'être reconnu pour l'auteur du *Commentaire philosophique*. Ce livre était cependant trop important pour ne pas attirer l'attention d'un grand nombre de lecteurs. Jurieu, mécontent de voir qu'on y prêchait la tolérance universelle, entreprit de le réfuter, en écrivant : *Des droits des deux souverains en matière de religion, la conscience et le prince. Pour détruire le dogme de l'indifférence des religions et de la tolérance universelle, contre un livre intitulé : Commentaire philosophique sur ces paroles de la parabole : Contrains-les d'entrer*. Il soutenait que ce commentaire était un original et non pas une traduction, que c'était un ouvrage de cabale et de conspiration contre la vérité, émanant de théologiens français réfugiés. Il prétendait en outre que les princes doivent user de leur autorité pour maintenir la religion et ruiner les sectes. Il n'hésitait pas à affirmer que les droits accordés à la conscience par le *Commentaire philosophique* menaient directement au déisme.

Pendant que Jurieu donnait ainsi libre cours à sa colère, Bayle publiait une troisième partie de son grand ouvrage, spécialement pour réfuter l'apologie que Saint Augustin a faite des convertisseurs à contrainte. Cette réfutation était d'ailleurs motivée par le fait que voici. L'archevêque de Paris, avait, en 1685, édité deux lettres de Saint Augustin, qui permettaient de recourir au bras séculier pour détruire les hérésies. Il avait placé en tête de ces deux documents une préface intitulée : *Conformité de la conduite de l'Eglise de France pour ramener les protestants, avec celle de l'Eglise d'Afrique pour ramener les donatistes à l'Eglise catholique*.

Bayle faisait donc imprimer une critique de Saint Augustin lorsqu'il vit l'ouvrage de Jurieu : *Des droits des deux souverains* ; il s'empressa dès lors d'ajouter quelques remarques, au commencement de la troisième partie de son *Commentaire*, pour montrer que Jurieu ne l'avait pas compris et l'accusait à tort de vouloir introduire l'indifférence des religions. Il ne s'en tint pas là, il détruisit complètement les arguments de son antagoniste (1), dans un *Supplément du Commentaire philosophique sur ces paroles de Jésus-Christ* : Contrains-les d'entrer ; où entre autres choses l'on achève de ruiner la seule échappatoire qui restait aux adversaires, en démontrant le droit égal des hérétiques pour persécuter, à celui des orthodoxes. On parle aussi de la nature et origine des erreurs (1688).

On pourrait être tenté de croire que Bayle, prêchant en faveur de la tolérance, ne s'adressait guère qu'aux catholiques. Il n'en est rien : pour s'en convaincre d'ailleurs, il suffit de lire une brochure qui parut au commencement de l'année 1689, dans laquelle le style de Bayle se reconnaît assez facilement (2). C'est la *Réponse d'un nouveau converti à la lettre d'un réfugié. Pour servir d'addition au livre de Dom Denys de Sainte-Marthe, intitulé : Réponse aux plaintes des protestants. Suivant l'imprimé à Paris*

1. Il est curieux de voir que Jurieu, en 1686, dans son *Vrai système de l'Eglise*, avait admis l'idée de la tolérance, lorsqu'il disait : « Il y a moins de crime à un hérétique de se séparer que de demeurer dans l'église orthodoxe, la croyant hérétique et idolâtre ».

2. L'ouvrage est pourtant précédé d'un *Avis du libraire*, qui laisse supposer que Pellisson en est l'auteur : c'est à lui, en effet, que beaucoup de gens l'attribuèrent, par exemple, Jurieu.

chez Etienne Noël, à la place de Sorbonne *MDCLXXXIX* (1). Nous y trouvons tout d'abord la prétendue lettre d'un réfugié français, retiré en Hollande après une longue captivité, à un nouveau converti résidant à Paris. Cette lettre porte principalement sur la condamnation de Servet, et sur la prise d'armes des réformés pour cause de religion : l'auteur cherche à excuser les protestants sur ces deux points ; mais ses arguments sont assez faibles, aussi le nouveau converti n'a-t-il aucune peine à les réfuter. Dans sa réponse qui constitue la partie principale de l'ouvrage, Bayle montre, avec de nombreux exemples à l'appui, que les protestants sont en somme aussi intolérants que les catholiques : le supplice de Servet a été approuvé par un grand nombre de protestants, Castalion même affecte de ne pas en parler. D'ailleurs on pourrait citer d'autres condamnations semblables chez les réformés, par exemple, celle de Nicolas Antoine convaincu de doctrines judaïques, étranglé, puis brûlé à Genève en 1632. Turretin, professeur de théologie dans la même ville, trouvait légitimes les peines infligées aux hérétiques. Et si en certains cas les protestants paraissent avoir été plus modérés que les catholiques, c'est

1. D'après le Père de Sainte-Marthe, bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, les protestants n'avaient pas lieu de se plaindre des persécutions dirigées contre eux : on aurait dû les traiter beaucoup plus rigoureusement si on avait suivi les lois des premiers empereurs chrétiens, et les maximes des réformateurs qui enseignent qu'on doit faire mourir les hérétiques. Le Père de Sainte-Marthe reprochait en outre aux protestants d'avoir pris les armes pour la défense de leur religion, d'être portés à l'indépendance et ennemis du pouvoir monarchique.

parce que leurs critères pour reconnaître l'hérésie sont plus flottants, mais à part cela leurs principes, en cette matière, sont les mêmes. Enfin dans un dernier chapitre intitulé : *Réflexions sur les guerres civiles des protestants et la présente invasion de l'Angleterre*, il accuse les réformés d'être animés d'un « esprit de rébellion et de satire », d'être remplis de vanité, et de se repaître de visions basées sur de fausses interprétations de l'Apocalypse. Ce dernier trait visait évidemment Jurieu. Depuis quelques années, en effet, Jurieu faisait paraître de prétendues révélations qu'il avait trouvées dans l'Apocalypse, d'après lesquelles les persécutions des réformés de France cesseraient en 1689. Il traitait même d'impies et de profanes ceux qui, comme Bayle, ne se rangeaient pas à son avis.

Beaucoup de gens mirent leur confiance en Jurieu, d'autant plus volontiers qu'à cette époque tous les réfugiés attendaient avec impatience le moment favorable pour retourner en France. Tous pensaient au prochain rétablissement de l'édit de Nantes. « En Hollande, les savants travaux étaient suspendus, et on n'y imprimait plus guère que des gazettes, des commentaires prophétiques et une foule de brochures satiriques » (1).

Malheureusement les événements de l'année 1689 ne confirmèrent pas les prévisions de Jurieu. Aussi celui-ci soutint-il que la réformation ne pouvait s'établir en France que par la force des armes. L'autorité des souverains, disait-il, vient des peuples, il y a un pacte mutuel établi entre la nation et son prince, et l'on peut

1. SAYOUS. *Histoire de la littérature française à l'étranger depuis le commencement du XVII^e siècle*, t. 1, p. 304.

défendre la religion par les armes. Ces idées passionnèrent beaucoup d'auteurs, mais au mois d'avril 1690, parut un livre qui frappa d'étonnement et de stupeur les protestants exaltés. C'était l'*Avis important aux réfugiés sur leur prochain retour en France. Donné pour étrennes à l'un d'eux en 1690. Par Monsieur C. L. A. A. P. D. P. A Amsterdam, chez Jacques le Censeur, 1690* (1). Cet ouvrage se présente sous la forme d'une lettre à un ami, écrite par un avocat, catholique, mais opposé aux « dragonneries ». Il commence par railler les réfugiés sur les espérances qu'ils avaient cru devoir se réaliser en 1689. Il parle ensuite des bonnes dispositions du roi de France en faveur des réformés. Mais ceux-ci, avant de rentrer dans leur patrie, ont à se guérir « de deux maladies très dangereuses, et tout à fait odieuses : l'une est l'esprit de satire, l'autre un certain esprit républicain qui ne va pas à moins qu'à introduire l'anarchie dans le monde, le plus grand fléau de la société civile » (2). L'auteur critique très sévèrement les écrits satiriques, injurieux et diffamatoires des protestants qui prétendent ne s'appuyer que sur la Bible, mais appliquent bien mal les beaux préceptes de Jésus et de saint Paul sur la charité. A propos du mauvais esprit républicain, nous voyons reparaître les questions relatives à la souveraineté des rois et des peuples, questions tant débattues au moment des guerres de religion. L'auteur trouve monstrueux les dogmes des protestants sur cette matière : d'après

1. En réalité, cet ouvrage avait été imprimé secrètement à La Haye.

2. *Œuvres diverses*, t. II, p. 563.

Buchanan, Junius Brutus, et d'autres « semblables trompettes de guerre civile » les sujets sont liés au souverain en vertu d'un contrat. Si le souverain vient à violer ce contrat en quoi que ce soit, ses sujets se trouvent dégagés de leur serment de fidélité. N'y a-t-il pas là de quoi ruiner la société, en assurant l'impunité de toute sédition ? Enfin après avoir, dans une longue digression, reproché aux réfugiés vaudois d'être rentrés dans leurs vallées du Piémont, les armes à la main, l'auteur conclut en exhortant les réformés à faire amende honorable sur leurs libelles diffamatoires et séditieux, ou à en désavouer l'esprit et ceux qui les ont écrits, par quelque protestation solennelle.

Bref, cet ouvrage tout entier paraissait dirigé contre le parti protestant, aussi suscita-t-il de nombreuses critiques. M. de Bauval sut garder un ton digne et modéré dans son *Histoire des ouvrages des savants* ; il reconnut même ce qu'il y avait de fondé dans certaines accusations lancées contre les pamphlets des protestants. Jurieu ne montra pas la même attitude : tandis que plusieurs personnes attribuaient l'*Avis aux réfugiés* à Pellisson ou à M. de Larroque, nouveau converti et fils du ministre de Rouen, Jurieu ne craignit pas de dénoncer Bayle comme en étant l'auteur : sa colère fut même si grande que s'il avait été le maître, il aurait fait mourir son collègue, ou au moins l'aurait expulsé des Sept Provinces.

Il profita d'ailleurs d'un nouvel incident pour l'accuser de trahison politique. Un marchand de Genève nommé Goudet, désireux de pacifier l'Europe, écrivit *Huit entretiens où Irène et Ariste fournissent des idées pour terminer*

la présente guerre par une paix générale. Voulant connaître l'avis de Bayle sur cet ouvrage, il lui envoya les six premiers *Entretiens*, par l'intermédiaire de Minutoli. Bayle en fit faire des copies qu'il soumit au jugement de quelques personnes compétentes. Celles-ci ayant critiqué assez défavorablement ce projet de paix, Bayle, alors très occupé, ne l'examina pas. Goudet, pourtant, ne se laissa pas décourager, et fit imprimer son travail à Lausanne. Les idées qu'il émettait produisirent une grande impression sur les esprits, mais beaucoup de gens se plaignirent de ce que ce plan de pacification accordait aux réformés de France trop peu d'avantages. Jurieu manifesta vivement son mécontentement, surtout lorsqu'il apprit que Bayle avait eu le manuscrit de Goudet entre les mains, en avait fait faire des copies, et avait même laissé à Acher, libraire à Rotterdam, la liberté de l'imprimer. Voici dès lors ce qu'il supposa : l'*Avis aux réfugiés*, et le *Projet de paix* sont l'ouvrage d'une cabale, ayant son centre à la cour de France. Cette cabale comprend deux partis : le premier se trouve en Hollande, Bayle en est le chef, et c'est lui qui a écrit l'*Avis aux réfugiés*; l'autre se trouve à Genève, Goudet, auteur des *Entretiens sur la paix*, en est le chef. Ces deux partis ont un même but : venir en aide à la France en lui procurant une paix avantageuse, désunir les alliés ligués contre elle, et inspirer aux peuples contre leurs souverains un esprit de révolte, pour les obliger ensuite à accepter cette paix. Jurieu ne s'en tint même pas à ces suppositions, il traita son collègue d'impie, de profane, d'homme sans honneur et

sans religion, de traître, de fourbe, d'ennemi de l'Etat, digne d'être détesté et puni corporellement (1).

Bayle révolté, protesta de son innocence, devant les magistrats de Rotterdam, demandant que l'Etat ne le condamnât pas sans l'avoir entendu : il offrit même d'entrer en prison avec son accusateur si celui-ci consentait à subir la peine qui lui serait due, dans le cas où l'accusé serait reconnu innocent. En même temps, il se défendit devant le public, dans un écrit intitulé : *Cabale chimérique*. Il y montre le peu de valeur des arguments de Jurieu, par exemple, pour lui attribuer à lui, Bayle, l'*Avis aux réfugiés*. Il se plaint en outre des mensonges prononcés contre lui par son collègue, auquel il reproche une vanité scandaleuse et un esprit de colère.

L'affaire, malheureusement, n'en resta pas là. Une longue polémique s'engagea entre les deux professeurs de l'*Ecole illustre*. Jurieu ne cessait de lancer injures sur injures. Il n'hésitait pas à dire que Bayle était demeuré trois ans chez les jésuites de Toulouse, alors que Bayle n'était resté que dix-huit mois dans cette ville, sans demeurer chez les jésuites. Jurieu qualifiait encore son adversaire d'athée, prétendait que les *Pensées diverses sur la comète*, et la *Critique générale de l'Histoire du calvinisme* poussaient à l'irréligion.

Bayle ne manqua pas de répondre à toutes ces calomnies pour établir son innocence : il dépeignit Jurieu en

1. Cf. L'*Avis important au public*, que Jurieu plaça en tête de son *Examen d'un libelle contre la religion, contre l'Etat et contre la révolution d'Angleterre*, intitulé : *Avis importants aux réfugiés, sur leur prochain retour en France* (1690).

termes ironiques et mordants, parla de son humeur in-traitable et de son absence de charité à l'égard de ceux qui ne partageaient pas ses opinions. Bayle se plut aussi à montrer que Jurieu, tout en accusant les autres d'hérésie, était lui-même d'une orthodoxie plus que douteuse (1).

Dès le début de cette âpre polémique, Bayle avait présenté une requête à « Messieurs les vénérables bourgmestres » de Rotterdam pour leur demander justice. Ceux-ci prirent un sage parti : ils ordonnèrent aux deux adversaires de s'accorder et de ne plus rien écrire l'un contre l'autre qui n'eût été examiné par Bayer, pensionnaire de la ville. Ces mesures furent inutiles. Une guerre de gros et de petits écrits se prolongea pendant plusieurs années et ne prit fin que le jour où Bayle cessa de répondre aux calomnies de son antagoniste.

Cette lutte fit-elle au moins connaître le véritable auteur de l'*Avis aux réfugiés* ? Non certes, et Sayous a raison de dire que cette polémique ne montra ni l'innocence de Bayle, ni le bon droit de Jurieu (2).

En France, on attribua l'*Avis* à Pellisson. Basnage, ami intime de Bayle, croyait y voir l'œuvre de Larroque, ajou-

1. Bayle reprocha par exemple à Jurieu de dire : « Il est si naturel et si doux de se venger quand on le peut, qu'on ne saurait résister à la tentation. Au reste, nous en avons ici une si belle occasion, que ce serait bêtise, plutôt que régénération, de ne s'en pas servir. » Il lui adressa encore d'autres reproches touchant les miracles, la morale évangélique, la polygamie, etc. (Cf. *Œuvres diverses*, t. II, p. 669 et suiv.)

2. SAYOUS. *Histoire de la littérature française à l'étranger depuis le commencement du XVII^e siècle*, t. I, p. 318.

tant seulement que ce dernier envoya son manuscrit à Bayle, et que celui-ci le fit imprimer en y joignant une préface et quelques traits de sa main.

Malgré toutes les opinions divergentes, Bayle nous paraît cependant être l'auteur de l'*Avis aux réfugiés*. On peut, en effet, avec Des Maizeaux (1) s'en rapporter au témoignage de Moctjens, qui imprima l'ouvrage, et au témoignage de celui qui en corrigea les épreuves ; ce sont eux qui dénoncèrent notre philosophe. Mais avec Des Maizeaux également, il nous sera facile d'indiquer les motifs qui ont poussé Bayle à écrire ce livre, tout en gardant l'anonyme. Ceux qu'il visait, ce n'étaient pas les réfugiés en général, mais ceux d'entre eux, qui, en Hollande, ne cessaient de produire des libelles remplis de visions apocalyptiques ridicules, des libelles animés d'un esprit de satire et de médisance, même à l'égard des souverains, des libelles, enfin, qui ne servaient qu'à rendre les protestants odieux et à empêcher leur retour en France. L'écrivain qu'il avait le plus en vue, était Jurieu, ce terrible théologien, que personne, pas même un synode, n'osait blâmer, de peur de s'attirer une vive querelle. Si Bayle avait pris le masque d'un catholique romain, c'était pour donner plus d'autorité à ses remontrances, mais ses sentiments ne sont pas ceux d'un papiste. Il voulait seulement, par ce procédé, préparer le rétablissement des réformés dans leur patrie.

Jurieu paraît donc avoir eu raison d'attribuer l'*Avis aux réfugiés* à Bayle, malheureusement tout le bruit qu'il

1. DES MAIZEAUX. *Vie de M. Bayle*, p. LVII et suiv.

fit autour de cette affaire, et sa fausse supposition d'une cabale eurent de graves conséquences. Voici ce qui arriva :

La France, fatiguée des longues guerres qu'elle avait soutenues, venait d'offrir la paix à ses ennemis, mais ses propositions furent rejetées. Elle chargea dès lors Amelot, son ambassadeur en Suisse, de faire connaître les intentions du gouvernement français à quelques personnages importants des Provinces Unies, en leur promettant de grands avantages, s'ils adhéraient aux projets de la France. Le bourgmestre de Dort se laissa tenter, et entra dans une sorte de négociation avec Amelot, à l'insu de son souverain. Le roi Guillaume en fut informé et condamna le bourgmestre à une prison perpétuelle. Se souvenant en outre de la prétendue cabale décrite par Jurieu, et croyant tout ce que Jurieu en avait dit, il ordonna aux magistrats de Rotterdam, de retirer à Bayle sa pension, et l'autorisation qu'il avait de donner des leçons tant publiques que privées. Les magistrats obéirent, mais mieux informés que le prince, sur ce qui concernait la fameuse cabale, ils n'osèrent avouer à Bayle la cause de sa condamnation (1) (novembre 1693).

Bayle supporta cette disgrâce en philosophe chrétien,

1. Ces magistrats prétendirent, dans leur jugement, se conformer uniquement aux demandes du consistoire wallon. Celui-ci, en effet, sur la proposition de Jurieu, dénonça aux bourgmestres de Rotterdam un certain nombre d'hérésies dangereuses, contenues dans les *Pensées diverses sur la comète*. Comment, disaient ces accusateurs, comment peut-on accorder une pension à un professeur qui a de tels sentiments ? En réalité, les bourgmestres ne tinrent aucun compte de ces fausses dénonciations, mais Bayle s'imagina que sa condamnation était due à ces accusations mensongères.

heureux même d'être délivré des fatigues de l'enseignement, et bien que peu fortuné, il refusa différents postes qu'on lui offrit, car il était dégoûté des « entre-mangeries professorales ». Il ne quitta pas Rotterdam, bravant ainsi l'inimitié de Jurieu (1) qui prétendait que ses propres ennemis étaient des ennemis de Dieu. Il n'eut plus dès lors qu'un désir, celui de se consacrer tout entier à ses études de prédilection, et en particulier à la composition de son *Dictionnaire historique et critique*.

Dès le mois de mai 1692, il avait publié un petit écrit intitulé : *Projet et fragment d'un Dictionnaire critique*. Le but qu'il se proposait, était de corriger les erreurs contenues dans les dictionnaires de son temps, et de remédier à leurs omissions. Mais désireux de savoir comment le public apprécierait un tel travail, il soumettait à son approbation le plan et quelques articles de son futur ouvrage. Malheureusement le jugement qu'il attendait ne fut pas favorable : un simple tableau des erreurs commises par différents auteurs, aurait d'ailleurs été peu attrayant. Bayle pourtant ne se découragea pas et résolut de donner à son Dictionnaire une forme nouvelle. Il prit

1. Au mois de février 1694, Jurieu fit nommer des commissaires dans son consistoire pour examiner un petit livre qu'il avait publié sous ce titre : *Courte revue des maximes de morale et des principes de religion de l'auteur des Pensées diverses sur les comètes*. Bayle, pour prévenir les mauvaises dispositions des juges, écrivit une *Addition aux Pensées diverses sur les comètes*. Il montre que les citations de son ouvrage, faites par Jurieu, sont infidèles ou faussement interprétées. Il réfute les objections qu'on lui avait adressées sur les droits de la conscience erronée et sur les mœurs des athées. Il termine en citant douze propositions impies et pernicieuses, énoncées par son adversaire dans la *Courte Revue*.

le parti de rédiger pour chaque article un exposé succinct des faits, et de joindre à cet exposé un long commentaire dans lequel trouveraient place des réflexions critiques, historiques, philosophiques, etc. Il décida en outre de ne parler que des personnages historiques ou des lieux géographiques (1); enfin il ne voulait pas revenir sur les sujets assez longuement traités dans Moréri ou ailleurs.

Au mois d'août 1695 son premier volume sortait des presses de l'imprimeur; un second parut deux ans plus tard. Cette fois-ci l'enthousiasme fut immense : les libraires ne possédaient pas assez d'exemplaires pour satisfaire aux demandes qui leur étaient faites. En France, l'ouvrage fut interdit, et cela tient à ce que l'abbé Renaudot, chargé par le chancelier Boucherat d'examiner le Dictionnaire de Bayle, trouva celui-ci contraire à la religion catholique et à l'Etat : il est vrai que l'abbé Renaudot détestait souverainement les protestants, et ne parcourut qu'avec des idées préconçues le livre qu'il devait juger. Ajoutons toutefois que cette mesure, peu louable, n'ôta rien au succès du *Dictionnaire historique et critique* qui pénétra en France comme ailleurs.

Mais Bayle rencontra des critiques assez sévères, et souvent même déloyaux. A leur tête se trouvait encore Jurieu, que Bayle, il faut l'avouer, n'avait pas épargné dans ses remarques. Jurieu composa une compilation intitulée : *Jugement du public et particulièrement de M. l'abbé Renaudot sur le Dictionnaire critique du S^r Bayle*, compilation dans

1. Il ne fit exception que pour deux articles, sur l'*hippomane*, et sur le *jour*, réunis à la fin de son *Dictionnaire* sous le titre de *Dissertations*.

laquelle il ne citait que des témoins de mauvaise foi, et sans parler du bon accueil qu'avait reçu le Dictionnaire de Bayle. Jurieu alla même plus loin, il présenta ses griefs contre son ancien collègue, au synode de Delft, et au consistoire de Rotterdam, mais heureusement, il ne fut guère écouté (1).

Un autre adversaire, beaucoup moins malveillant, mais assez redoutable cependant fut Le Clerc. Sous le nom de Théodore Parrhase, il rédigea ses *Parrhasiana, ou Pensées diverses sur des matières de critique, d'histoire, de morale et de politique*. Ce recueil contenait un article à l'adresse de Bayle. Celui-ci, en effet, avait soutenu (2) que les manichéens peuvent faire aux théologiens chrétiens des difficultés au sujet du mal moral et du mal physique. Le Clerc s'efforça de montrer que le système d'Origène, abandonné des chrétiens, suffisait à lever les difficultés des manichéens. Bayle crut devoir répondre, dans l'un des *Eclaircissements* qu'il joignit à la seconde édition de son Dictionnaire (1702) : il maintint ce qu'il avait affirmé

1. Le Dictionnaire de Bayle renfermait néanmoins certains traits qui déplurent au consistoire de Rotterdam, mais celui-ci procéda avec douceur et sans bruit. Il pria l'auteur d'être un peu moins indulgent à l'égard de certains papes qui avaient fait tant de mal à l'Eglise, de supprimer plusieurs citations obscènes, ainsi que quelques discussions théologiques qui paraissaient favoriser l'hérésie. Il lui demanda surtout de modifier l'article *David*, trop satirique et pas assez conforme à la piété. Bayle tint compte de ces exhortations, mais en partie seulement, dans la seconde édition de son *Dictionnaire*, édition augmentée de près de moitié et qui parut au commencement de l'année 1702.

2. *Dictionnaire historique et critique*, art. *Manichéens*, texte et rem. D.

précédemment, mais d'autre part il ajouta « que le système manichéen, considéré en lui-même est absurde, insoutenable et contraire aux idées de l'ordre ; qu'il est sujet aux rétorsions, et qu'il ne saurait lever les difficultés » (1). Bayle prétendit en outre n'avoir fait que développer les doctrines des théologiens les plus orthodoxes.

Mais si le *Dictionnaire historique et critique* fut jugé sévèrement par certains auteurs, il eut d'autre part un grand nombre d'admirateurs, parmi lesquels, il ne faut pas oublier de mentionner un catholique, le Père Souri, religieux de l'ordre de Fontevrault. Il écrivit à Bayle (2) : « La nouveauté du dessein, le discernement des faits historiques, l'exactitude de vos citations, cette attention, quoique retenue, qui règne dans tout ce prodigieux ouvrage, à ne rien avancer de faux, à oser dire ce qui est vrai, selon les lois inviolables d'un véritable historien ; tout cela me fait dire que ce serait dommage, que vous eussiez succombé à la tentation de supprimer un si savant livre... Vous ne faites pas grand cas de nos saints, mais cette prévention ne vous empêche point de trouver mauvais qu'on leur impute des faussetés évidentes, et on ne peut assez vous savoir gré de votre droiture et de votre sincérité à cet égard ».

Ce jugement est très juste. Dans son *Dictionnaire*, Bayle cherche à rester aussi impartial qu'il lui était pos-

1. *Dictionnaire historique et critique*, t. V, p. 744.

2. SOURI. *Dissertation apologétique pour le bienheureux Robert d'Arbrisselles, fondateur de l'ordre de Font-Erraud. Sur ce qu'en a dit M. Bayle dans son Dictionnaire historique et critique* (1701). Cette dissertation est écrite sous forme de lettre adressée à Bayle.

sible de l'être, rendant justice à tous, même à ses ennemis. Il met à profit ses nombreuses lectures et ses connaissances si variées et si riches. Toujours il fait preuve d'un sens critique et d'un besoin d'exactitude qu'on ne rencontre guère chez les hommes de son temps. Lorsqu'il aborde des questions philosophiques ou religieuses, il montre, sans parti pris, ce qui lui paraît fondé et ce qui lui paraît faux dans tel ou tel système. Il compare les opinions des grands penseurs de toutes les époques : païens, hérétiques, catholiques, protestants, etc., pour montrer leur caractère véritable et la valeur plus ou moins grande qu'il faut leur attribuer. Toutes ces opinions d'ailleurs peuvent être facilement réfutées et aucune ne satisfait pleinement la raison. Bayle corrige même, ou plutôt critique les arguments de Descartes sur bien des points : il semble ne s'attacher au cartésianisme « qu'en raison du parti qu'il en tire pour semer les doutes et les disputes, pour ébranler quelque croyance du genre humain, et pour embarrasser les théologiens » (1). Bref, Bayle nous apparaît ici comme un sceptique, mais son scepticisme est raisonné, il a un but bien marqué, celui de faire triompher la cause de la tolérance. C'est là ce que nous essaierons de justifier un peu plus loin.

« Ce Dictionnaire, écrit M. Faguet (2), devrait s'intituler : ce que savait M. Bayle. Ce qu'il savait, c'était la mythologie, l'histoire et la géographie ancienne, l'histoire des religions (très bien, admirablement pour le temps), la théologie proprement dite, la philosophie, l'histoire

1. FR. BOUILLIER. *Histoire de la philosophie cartésienne*, t. II, p. 486.

2. EMILE FAGUET. *Dix-huitième siècle*, 3^e édition, p. 21 et suiv.

européenne du xvi^e et du xvii^e siècle. — Ce qu'il savait moins et ce qu'il aimait peu, c'était la littérature, la poésie, l'histoire du moyen-âge. — Ce qu'il ne savait pas du tout, c'étaient les sciences. Ce qu'on trouve dans ce Dictionnaire, c'est donc une histoire à peu près complète, et souvent d'un détail infini et très amusant, de l'Europe et surtout de la France de 1500 à 1700, une mythologie intéressante, des particularités d'histoire ancienne, et presque une histoire complète du développement du christianisme, et presque une histoire complète des philosophies ; et ni Voltaire, quand il travaille à son *Dictionnaire philosophique*, ni Diderot, quand il travaille à la partie philosophique de l'*Encyclopédie* n'ignorent ces deux derniers points ». M. Faguet adresse ensuite quelques critiques à Bayle, en particulier à propos des commérages et des obscénités contenus dans son Dictionnaire, puis il ajoute : « Tout compte fait, c'est une substantielle et agréable lecture. C'est le livre d'un honnête homme très intelligent avec un peu de vulgarité. Son impartialité, relative comme toute impartialité, mais réelle, sa modestie, sa loyauté de savant, nonobstant ses petites ruses et malignités de bon apôtre, surtout son solide, profond et plein esprit de tolérance, le font aimer, quoi qu'on en puisse avoir ».

Mais ce grand travail avait épuisé Bayle. Pour se délasser il composa une *Réponse aux questions d'un provincial*. C'étaient de petites dissertations d'histoire, de philosophie et de littérature, qui n'avaient pu trouver place dans le *Dictionnaire historique et critique*. Puis, au mois d'août 1704, il publia une *Continuation des pensées diverses*,

écrites à un docteur de Sorbonne, à l'occasion de la comète qui parut au mois de décembre 1680. Dans cet ouvrage, qu'il promettait au public depuis dix ans, Bayle répond aux accusations d'hérésie si souvent portées contre lui. Il reprend et développe son parallèle de l'athéisme et de l'idolâtrie. Mais dans un *Avertissement*, il a soin de faire remarquer que la question de savoir si le paganisme est pour le moins aussi mauvais que l'athéisme, est une chose tout à fait indifférente à la vraie religion. « Les intérêts du christianisme, dit-il, sont tellement séparés de ceux de l'idolâtrie païenne, qu'il n'a rien à perdre, ni à gagner, soit qu'elle passe pour moins mauvaise, ou pour plus mauvaise que l'irréligion. Cette dispute est donc du genre de ces problèmes, où l'on peut prendre indifféremment tel parti qu'on veut, sans qu'il y aille de l'orthodoxie » (1). Par cet argument, Bayle cherchait à se justifier auprès de ses accusateurs..

Ce livre, malheureusement, renfermait les germes d'une nouvelle dispute. Au chapitre XXI, Bayle y critiquait les doctrines de Cudworth et de Grew sur les natures plastiques et vitales. Ces deux philosophes faisaient intervenir dans le gouvernement de l'univers, des substances immatérielles, exécutrices aveugles de la volonté divine. D'après Bayle, ce système offrait des arguments que les athées sauraient rétorquer contre l'existence de Dieu. « Si Dieu a pu donner une semblable vertu plastique, dit-il, c'est une marque qu'il ne répugne point à la nature des choses, qu'il y ait de tels agents ; ils peuvent donc exister d'eux-mêmes, conclura-t-on ». Le Clerc

1. *Œuvres diverses*, t. III, p. 189.

qui avait adopté l'hypothèse de Cudworth se trouva blessé : il accusa Bayle de n'avoir rien compris au système du philosophe anglais, et d'avoir voulu plaider la cause des athées. Bayle répliqua, il maintint son opinion, ajoutant toutefois que la doctrine des natures plastiques n'intéressait point la religion et ne nuisait en rien à la valeur des auteurs qu'il réfutait. Les arguments qu'il fit valoir dans cette dispute, il les a repris et développés dans une seconde partie de la *Réponse aux questions d'un provincial* (1).

Cette seconde partie qui parut vers la fin de l'année 1705 nous renseigne en outre sur quelques autres controverses auxquelles Bayle se trouva mêlé à cette époque. Nous y lisons, par exemple : 1° une réponse à King, évêque de Londonderry, qui avait essayé de lever les difficultés que les manichéens pourraient susciter au sujet du mal physique et du mal moral ; — 2° une réponse au ministre Bernard qui accusait l'auteur des *Pensées diverses sur la comète* d'avoir ruiné la preuve de l'existence de Dieu, basée sur le consentement général des peuples, et qui, en outre, reprochait au même auteur son parallèle entre l'athéisme et le paganisme ; — 3° une réponse à Jaquelot qui désirait établir, sur la raison, la foi et la théologie les plus orthodoxes : se trouvant contredit par Bayle, il avait accusé ce dernier de répandre des difficultés contre la religion, en particulier à propos de l'origine du péché et de ses suites.

Ces controverses ne furent pas les dernières dans

1. Cf. en particulier les chapitres CLXXIX à CLXXXII.

lesquelles Bayle se trouva entraîné. Bien qu'épuisé par l'âge et le travail, il fit paraître encore un certain nombre de petits écrits, tantôt pour montrer que les accusations dirigées contre lui étaient fausses et mensongères, tantôt pour prouver que ses opinions étaient conformes aux doctrines des théologiens les plus orthodoxes, et qu'on ne pouvait le condamner lui, sans condamner du même coup les plus grands docteurs de l'Eglise.

Il finit presque par prendre goût à ces querelles. Ecrire ses répliques à Le Clerc, à Jaquélot, ou à d'autres, devenait pour lui à peu près sa seule distraction. L'affection de poitrine dont il souffrait, l'empêchait de parler, de faire ou de recevoir aucune visite. Il ne s'illusionnait d'ailleurs pas sur l'état de sa santé que le climat de la Hollande aggravait de jour en jour. Il mourut le 28 décembre 1706, sans qu'aucun de ses amis fût présent pour l'assister à ses derniers moments. Il était âgé de cinquante-neuf ans.

Cette biographie, nous ne nous le dissimulons pas, est loin d'être complète. Sans cesse préoccupés de savoir comment Bayle est arrivé à parler de la tolérance, comment lui-même a pratiqué cette tolérance, et dans quelle mesure il en a joui, nous avons laissé dans l'ombre un certain nombre de points très intéressants. Ainsi, il serait curieux de passer en revue les lettres, parfois si touchantes, que Bayle adressait à sa famille ou à ses amis. Elles nous feraient voir dans notre auteur, non plus un simple philosophe, ou un érudit, vivant uniquement dans le monde de la pensée et des spéculations,

mais un homme de cœur, plein de tendresse et d'affection. Ces lettres, surtout celles qu'il écrivait à son père, ou à ses frères, « éclairent d'un jour singulièrement doux le cœur de cet écrivain, qu'on croirait, à le juger sur sa réputation et même sur ses œuvres, avoir eu beaucoup d'esprit, et peu d'entrailles » (1). Nous allongerions outre mesure notre travail, si nous voulions nous étendre sur ce sujet : hâtons-nous d'ailleurs d'ajouter que les réflexions philosophiques, historiques ou critiques abondent dans la correspondance de Bayle.

Mais avant de terminer ce chapitre, arrêtons-nous encore quelques instants pour préciser, autant qu'il nous sera possible, le caractère de l'homme dont nous venons de retracer la vie.

Nous avons vu que Bayle, à différentes reprises, s'était efforcé d'établir son orthodoxie. Lorsque Jurieu l'accusait d'être un athée, il se défendait, en disant, qu'on ne saurait taxer d'irrégion, « un homme qui, de notoriété publique, communique quatre fois l'an, et assiste assez souvent aux prières publiques, et à la meilleure partie du sermon » (2). Ailleurs, après avoir parlé des difficultés que la philosophie peut opposer aux théologiens, il ajoute : « Nonobstant cela, il faut croire fermement ce que la lumière naturelle et la révélation nous apprennent de l'unité et de l'infinie perfection de Dieu, comme nous croyons par la foi, et par notre soumission à l'autorité divine le mystère de la Trinité, celui de l'incarna-

1. SAYOUS. *Histoire de la littérature française à l'étranger depuis le commencement du XVII^e siècle*, t. I, p. 234.

2. *Œuvres diverses*, t. II, p. 660.

tion, etc. » (1). Ailleurs encore nous lisons ces mots : « Nous devons nous comporter quant au mystère de la prédestination, tout comme quant aux autres mystères évangéliques, les croire sur l'autorité de Dieu, quoique nous ne puissions ni les comprendre, ni les faire cadrer aux maximes des philosophes » (2). On pourrait citer bien d'autres affirmations semblables. En concluons-nous que Bayle était un zélé protestant ? Ou bien comparerons-nous Bayle à certains catholiques ou protestants orthodoxes qui affirment, par exemple, d'une part, l'existence des lois de la nature, et qui, d'autre part, soutiennent énergiquement l'authenticité des miracles les plus extravagants, en un mot qui affirment d'un côté ce qu'ils nient de l'autre ? Bayle sortait d'une famille réformée, il avait été élevé dans la religion des anciens huguenots ; or on reste toujours un peu l'enfant du milieu dans lequel on a grandi et Sayous a peut-être raison de dire : « Bayle avait fait pour sa religion intime ce qu'il avait fait pour le christianisme en général dans ses disputes, il gardait le dépôt sans y toucher, mais, il est vrai, sans s'en occuper beaucoup... De même qu'il conciliait la pureté des mœurs avec la licence du langage, ainsi il soumettait la religion à l'outrage de ces paradoxes, tout en lui demeurant fidèle d'intention » (3).

1. *Œuvres diverses*, t. III, p. 992 et suiv.

2. *Ibid.*, t. III, p. 762.

3. SAYOUS. *Histoire de la littérature française à l'étranger depuis le commencement du XVII^e siècle*, t. I, p. 360. Feuerbach dit également à propos de Bayle : « Er heuchelte nicht den Glauben ; er glaubte wirklich, aber er glaubte im Widerspruch mit sich, mit seiner Natur,

Mais voici un passage de Bayle, qui nous montrera comment cet auteur envisageait les questions religieuses. Parlant d'un gentilhomme allemand qui avait en un démêlé avec Erasme, Eppendorf, il écrivit ces mots : « Il (Eppendorf) était de ceux qui croyaient que la communion romaine avait besoin de réformation, et que les protestants ne la réformaient pas bien... Il se représente comme un homme qui ne sachant pas bien encore de quel côté était la justice, attendait que le temps fût voir plus clair dans cette affaire... A ne juger des choses que par les principes de la lumière naturelle, le parti qu'Eppendorf choisit était raisonnable » (1).

Cette approbation caractérise bien les dispositions religieuses de Bayle : lui aussi examinait les dogmes avec les principes de la lumière naturelle et ne trouvait nulle part de quoi satisfaire son esprit. Dès lors ne sommes-nous pas en droit de dire que s'il a inséré dans ses ouvrages des réflexions religieuses et dévotes, c'est pour faire admettre plus facilement aux lecteurs de son temps ses pensées philosophiques et critiques d'apparence trop hardie ? Quoi qu'il en soit, notre auteur paraît avoir cru toute sa vie à l'existence de Dieu, peut-être même à celle de la Providence.

On a souvent comparé Bayle à Montaigne ou à Pascal. Il y a en effet certaines ressemblances entre ces trois penseurs, mais ces ressemblances ne sont qu'apparen-

seinem Geiste » (FEUERBACH, *Pierre Bayle*, 2^e édition, Leipzig 1848, p. 159.)

1. *Dictionnaire historique et critique*, art. *Eppendorf*, rem. C.

tes. Sayous (1) et Vinet (2) l'ont fort bien montré. Voici par exemple, ce que dit Sayous : « Le scepticisme de Bayle n'est ni celui de Montaigne, ni celui de Pascal. La parfaite impuissance de l'homme, son imbécillité qui devrait lui tirer des larmes d'humiliation, voilà l'idée favorite de Montaigne, et la source de son doute, qui est bien plus du dédain qu'une tendance philosophique. Montaigne serait bien fâché que cette chétive créature fût capable de quelque certitude : c'est son bonheur que de l'amoindrir. Pour Pascal, il ne s'acharne tant à détruire chez l'homme la confiance en sa raison que pour le forcer à chercher ailleurs l'appui de ses espérances : remarquons pourtant qu'il en garde assez pour s'aider à passer dans la foi. Quand il embrasse avec transport le rivage désiré, il brûle ses vaisseaux, pour n'être plus tenté d'errer encore une fois sur la vaste mer des opinions.

• « Bayle qui aimait Montaigne et le savait par cœur, s'autorisait bien, à l'occasion, de ses boutades sceptiques ; mais il se bornait... à quereller la raison humaine sur son inattention, sur sa légèreté à accepter les témoignages et sur sa précipitation à conclure. Son scepticisme n'est après tout qu'une circonspection défiante, quand il n'est pas plus simplement un prétexte de discussion ou un goût curieux pour les difficultés.

Ce n'est pas vers le but que Bayle veut marcher ;
C'est l'obstacle qu'il aime : il ne veut que chercher (3)

1. SAYOUS. *Histoire de la littérature française à l'étranger depuis le commencement du XVII^e siècle*, t. I, p. 360 et suiv.

2. VINET. *Moralistes des seizième et dix-septième siècles*, p. 295 et suiv.

3. LOUIS RACINE. *Poème de la religion*.

Montaigne aime l'obstacle, parce qu'il le confirme dans sa paresse; Bayle, parce qu'il aiguise son adresse et amuse sa curiosité; Pascal, parce qu'il y trouve un appui : chez les uns et chez les autres le scepticisme n'est pas un dogme. Celui de Bayle ne ressemble à rien autant qu'à l'esprit de contradiction, et, comme on l'a bien dit, au goût du paradoxe » (1).

Disons-nous que Bayle a été un grand philosophe, si l'on entend par là un créateur de systèmes philosophiques ingénieux et féconds? Nous avons déjà montré que Bayle ne s'est rattaché exclusivement à aucune doctrine spéciale : il n'en a pas fondé davantage : il a plutôt été un éclectique, prenant partout, où il le rencontrait, ce qui lui paraissait le plus vraisemblable. En voici un exemple, dont parle M. Pillon, dans un article intitulé : *La critique de Bayle. Critique du panthéisme spinoziste* : « Il (Bayle) avait étudié la philosophie de l'Ecole à Toulouse; et celle de Descartes à Genève; il les connaissait aussi bien l'une que l'autre, et quoiqu'il eût embrassé la seconde, il savait discerner et mettre à profit ce qu'il y avait de solide dans la première. Contre les principes que Spinoza a prétendu démontrer, en la forme géomé-

1. M. Pillon a ainsi caractérisé le scepticisme de Bayle : « Le scepticisme de Bayle a sa source dans le dogmatisme cartésien. C'est le doute cartésien qui cherche l'évidence déterminante sans pouvoir l'atteindre. Bayle, au cours de sa vie, s'est désabusé successivement des deux garanties de certitude où s'appuyait Malebranche. De l'infailibilité d'abord : il a vu de bonne heure la contradiction qu'elle enferme; et ensuite de l'évidence : il ne l'a pas trouvée dans les démonstrations cartésiennes de l'existence de Dieu et des deux substances pensante et étendue. » (*Le scepticisme de Bayle. Années philosophique*, 1895, p. 193 et suiv.).

trique, par axiomes, théorèmes, scolies et corollaires... il affirme les principes sur lesquels Aristote a fondé la logique, la distinction de deux classes d'idées : des idées *singulières* ou d'individus, et des idées *universelles* ou d'espèces et de genres, et de deux classes d'objets représentés par ces deux classes d'idées : des substances et des rapports de ressemblance entre attributs » (1).

Si Bayle pille ainsi les auteurs les plus divers, c'est le plus souvent, tout en restant loyal et honnête, pour opposer les arguments des uns aux arguments des autres, pour montrer qu'il n'y a pas d'opinions qui puissent échapper à la critique, en un mot, pour combattre le dogmatisme sous toutes ses formes. Mais pour atteindre ce but, il faut posséder des connaissances très étendues, et Bayle les possédait, il était historien dans l'âme, et comme le dit encore Sayous, son *Dictionnaire* « a véritablement inauguré la science nouvelle de la critique historique » (2).

1. PILLON. *Année philosophique*, 1898, p. 88.

2. SAYOUS. *Histoire de la littérature française à l'étranger depuis le commencement du XVII^e siècle*, t. I, p. 362.

SECONDE PARTIE

LES PRINCIPAUX ARGUMENTS DE BAYLE EN FAVEUR DE LA TOLÉRANCE

INTRODUCTION

Lorsqu'on parle des idées de Bayle sur la tolérance, on n'a généralement en vue que son *Commentaire philosophique* et son *Dictionnaire historique et critique*. Ces deux ouvrages sont, en effet, capitaux sur ce sujet, aussi leur consacrerons-nous une étude spéciale. Il ne faudrait cependant pas oublier que Bayle s'est sans cesse préoccupé de cette question : on la trouve développée sous des aspects divers dans presque tous ses écrits, et jusque dans sa correspondance. Ainsi on la rencontre déjà assez longuement exposée dans les *Pensées diverses sur la comète*, et dans la *Critique générale de l'Histoire du calvinisme*, livres qui parurent tous deux en 1682, c'est-à-dire deux ans avant le traité de Basnage de Bauval intitulé : *Tolérance des religions*, et plusieurs années avant la première

lettre de Locke sur le même sujet. Celle-ci, en effet, rédigée en latin en 1685 ne fut publiée qu'en 1689 (1). Nous commencerons donc par montrer rapidement comment Bayle soutenait la cause de la liberté de conscience dans les deux ouvrages que nous venons de mentionner.

Dans ses *Pensées diverses*, il se propose avant tout de détruire la confiance que l'on met dans les opinions généralement admises. Sur quoi se base-t-on pour dire que les comètes « sont comme des hérauts d'armes qui viennent déclarer la guerre au genre humain de la part de Dieu ? » (2) Sur les fictions des poètes ? On sait cependant que pour donner de l'éclat à leurs récits, ceux-là « supposent mille choses étonnantes » (3). Sur ce que racontent les historiens ? « Il paraît dans la plupart une si grande envie de rapporter tous les miracles et toutes les visions que la crédulité des peuples a autorisées, qu'il ne serait pas de la prudence de croire tout ce qu'ils nous débitent en ce genre-là » (4). De plus, « l'envie de paraître

1. Notons en passant que Bayle n'ignorait pas les travaux qui avaient paru avant lui sur la question de la tolérance. Il avait dû lire ceux de Castalion, il en parle à plusieurs reprises. (Cf. *Œuvres diverses*, t. IV, p. 164; *Dict. hist. et crit.*, art. *Bèze*, rem. F, et art. *Castalion*), mais il reproche à ce dernier de n'avoir pas osé blâmer ouvertement le supplice de Servet (*Œuvres diverses*, t. II, p. 544). Il connaissait aussi les arguments assez étranges que faisait valoir Koornhert en faveur de la tolérance. (Cf. *Dict. hist. et crit.* art. *Koornhert* et *Œuvres diverses*, t. II, p. 405). Peut-être a-t-il puisé quelques idées dans un livre de Milton qui traite de la vraie religion, de l'hérésie, du schisme, de la tolérance et des meilleurs moyens qu'on puisse employer pour prévenir la propagation du papisme, livre dont il a donné un long extrait dans son *Dictionnaire* (Cf. art. *Milton*, rem. O).

2. *Pensées diverses*, § III.

3. *Ibid.*, § IV.

4. *Ibid.*, § V.

savants jusque dans les choses qui ne sont pas de leur métier, leur fait aussi faire quelquefois des digressions très mal entendues » (1). Quant à la tradition, elle n'a de valeur que pour ceux qui acceptent aveuglément des opinions populaires : ils trouvent mieux leur compte pour leur paresse naturelle à croire tout d'un coup ce qu'on leur dit, qu'à l'examiner soigneusement (2).

Envisageons la question au point de vue philosophique, et nous verrons que les comètes « n'ont point la vertu de produire quelque chose sur la terre » (3), et même si elles avaient la vertu de produire quelque chose sur la terre, « ce pourrait être tout aussi bien du bonheur que du malheur » (4). On ne saurait se baser sur les prédictions des astrologues, car « il n'y a jamais rien eu de plus impertinent, rien de plus chimérique, que l'astrologie, rien de plus ignominieux à la nature humaine, à la honte de laquelle il sera vrai de dire éternellement, qu'il y a eu des hommes assez fourbes pour tromper les autres sous le prétexte de connaître les choses du ciel, et des hommes assez sots pour donner créance à ces autres là, jusqu'au point d'ériger la charge d'astrologue en titre d'office, et de n'oser prendre un habit neuf, ou planter un arbre, sans l'approbation de l'astrologue » (5). D'ailleurs « quand il serait vrai que les comètes ont toujours été suivies de plusieurs malheurs, il n'y aurait point

1. *Pensées diverses*, § VI.

2. *Ibid.*, § VII.

3. *Ibid.*, § IX.

4. *Ibid.*, § XVI.

5. *Ibid.*, § XVII.

lieu de dire, qu'elles en ont été le signe ou la cause » (1). C'est en outre méconnaître l'histoire que d'affirmer qu'il est arrivé plus de malheurs dans les années qui ont suivi les comètes, qu'en tout autre temps (2).

Mais, objectera-t-on, les hommes sont à peu près unanimes pour admettre l'influence néfaste des comètes ! En philosophie, répond Bayle, il ne faut pas juger par la pluralité des voix (3) : bien des croyances ont été universellement admises dans l'antiquité, et aujourd'hui abandonnées. Enfin avouons que « si les comètes étaient un présage de malheur, Dieu aurait fait des miracles pour confirmer l'idolâtrie dans le monde » (4). Il vaut mieux reconnaître que « l'opinion qui fait prendre les comètes pour des présages de calamités publiques est une vieille superstition des païens, qui s'est introduite et conservée dans le christianisme par la prévention que l'on a pour l'antiquité » (5).

Après avoir trouvé ce dernier argument, Bayle en profite pour montrer que l'Eglise chrétienne a adopté un certain nombre de cérémonies païennes (6). Grâce à cela elle devint plus florissante, et gagna de nombreux adeptes, mais ceux-ci, incomplètement convertis, introduisirent dans le christianisme de nombreuses erreurs (7). Les hommes sont assez disposés à entrer dans l'Eglise qui

1. *Pensées diverses*, § XXIII.

2. *Ibid.*, § XXIV.

3. *Ibid.*, § XLVIII.

4. *Ibid.*, § LVII.

5. *Ibid.*, § LXXIX.

6. *Ibid.*, § LXXXV.

7. *Ibid.*, § LXXXVI.

paraît la plus prospère. La France serait devenue réformée si le prince de Condé et Henri IV avaient été les plus forts (1).

Il n'en fallait pas davantage pour ébranler l'autorité de l'Eglise catholique. Mais Bayle va plus loin, il montre que les violences employées pour convertir les huguenots ne sont pas « le vrai moyen d'en faire de bons catholiques » (2).

Revenant à ce qui devait faire l'objet de son livre, à savoir que la croyance aux présages est une superstition, notre auteur en arrive à formuler une thèse qui lui suscita bien des adversaires : *la superstition et l'idolâtrie sont pires que l'athéisme* (3). Pour éviter les attaques trop violentes, il a soin de montrer que cette assertion avait déjà été soutenue autrefois par les Pères, et depuis lors par un grand nombre de docteurs graves, « sans qu'on en murmurât » (4). Pensant être ainsi à l'abri, il étale ses arguments. Le consentement des peuples à reconnaître la Divinité, dit-il, n'est pas une preuve certaine de l'existence de Dieu (5), car « il est difficile de discerner ce qui vient de la nature d'avec ce qui vient de l'éducation » (6).

1. *Pensées diverses*, § LXXXVII.

2. *Ibid.*, § LXXXVIII.

3. *Ibid.*, § CXIV et suiv.

4. *Ibid.*, § CXVII. — *Continuation des Pensées diverses*, § LXXVI et suiv.

5. *Contin. des Pens. div.*, § V et suiv. — Cette citation et quelques autres qui vont suivre sont empruntées à la *Continuation des Pensées diverses*, ouvrage qui ne parut qu'en 1704. Nous ne craignons pas de les joindre à celles tirées des *Pensées diverses*, car ces deux recueils traitent des questions absolument identiques : l'un n'est souvent que la répétition de l'autre sous une forme nouvelle.

6. *Continuation des Pensées diverses*, § XVII.

et d'ailleurs « il n'est point sûr que les impressions de la nature soient un signe de la vérité » (1). En outre si l'on ne consultait que le consentement général, il faudrait reconnaître que cette preuve sert à établir « le dogme impie de la pluralité des dieux, et non pas l'existence d'un seul et vrai Dieu » (2), elle porte chaque nation « à préférer à toute autre la créance de ses ancêtres » (3), enfin elle « autorise beaucoup d'erreurs et beaucoup de superstitions » (4).

Ces raisonnements ne présentaient rien qui pût froisser un esprit éclairé, mais voici qui dut blesser au vif bon nombre de chrétiens, ceux-là surtout qui s'efforçaient d'imposer leurs croyances. « L'idée générale, dit Bayle, veut qu'un homme qui croit un Dieu, un paradis et un enfer, fasse tout ce qu'il connaît être agréable à Dieu et ne fasse rien de ce qu'il sait lui être désagréable. Mais la vie de cet homme nous montre qu'il fait tout le contraire. Voulez-vous savoir la cause de cette incongruité ? La voici. C'est que l'homme ne se détermine pas à une certaine action plutôt qu'à une autre, par les connaissances générales qu'il a de ce qu'il doit faire, mais par le jugement particulier qu'il porte de chaque chose, lorsqu'il est sur le point d'agir » (5). L'expérience prouve que la connaissance d'un Dieu ne corrige pas les inclinations vicieuses de l'homme, et notre auteur fait à ce

1. *Continuation des Pensées diverses*, § XXIII.

2. *Ibid.*, § XXV.

3. *Ibid.*, § XXX.

4. *Ibid.*, § XXXII.

5. *Pensées diverses*, § CXXXV.

propos une remarque peu flatteuse pour les chrétiens : « Si l'on donnait à deviner les mœurs des chrétiens à des gens d'un autre monde, à qui l'on dirait simplement que les chrétiens sont des créatures douées de raison et de bon sens, avides de la félicité, persuadées qu'il y a un paradis pour ceux qui obéissent à la loi de Dieu et un enfer pour ceux qui n'y obéissent pas ; ces gens d'un autre monde ne manqueraient pas d'assurer que les chrétiens font à qui mieux mieux pour observer les préceptes de l'Evangile ; que c'est parmi eux à qui se signalera davantage dans les œuvres de miséricorde, dans la prière et dans l'oubli des injures, s'il est possible que parmi eux quelqu'un soit capable d'offenser son prochain... Ils n'auraient pas plutôt vécu quinze jours parmi nous, qu'ils prononceraient, que dans ce monde on ne se conduit pas selon les lumières de la conscience » (1).

Ailleurs Bayle parle encore de chrétiens « qui ne doutent de rien, et qui sont prêts à croire un million de nouveaux articles de foi, si l'Eglise les décidait, qui cependant se plongent dans toute sorte de voluptés criminelles » (2). « Les gens les plus perdus demeurent persuadés de l'existence de Dieu » (3).

En outre, « quand on n'est pas véritablement converti à Dieu, et qu'on n'a pas le cœur sanctifié par la grâce du St-Esprit, la connaissance d'un Dieu et d'une Providence est une trop faible barrière pour retenir les passions de l'homme (4) »

1. *Pensées diverses*, § CXXXIV.

2. *Ibid.*, § CXLVII.

3. *Ibid.*, *ibid.*

4. *Ibid.* § CXXXI.

Cela est juste, et Bayle avait bien raison de l'affirmer, mais comme s'il trouvait ces arguments insuffisants pour humilier ses contemporains par trop fanatiques, il va montrer à ces derniers quels peuvent être les fruits de l'athéisme, et quelle est la conduite de ceux qui vivent sans religion. « L'athéisme, dit-il, ne conduit pas nécessairement à la corruption des mœurs » (1). Et pour justifier cette assertion, il donne des exemples prouvant bien que les athées « ne se sont pas distingués par l'impureté des mœurs » (2). Il cite, par exemple, Diagoras, Théodore, Nicanor, Hippon et Evémère : ils n'ont cru en aucune divinité, et cependant « leur bonne vie a paru si admirable à Clément Alexandrin, qu'il s'est cru obligé à s'inscrire en faux contre l'accusation d'athéisme qu'on leur avait intentée » (3). Pline, également athée, et Epicure qui niait la Providence ainsi que l'immortalité de l'âme, ont vécu d'une façon exemplaire. Un secrétaire du comte Winchelsea, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, rapporte « que les athées ont formé une secte nombreuse en Turquie » et « que les partisans de cette secte ont une amitié extraordinaire les uns pour les autres, qu'ils se rendent mutuellement toute sorte de bons offices, qu'ils sont civils et hospitaliers, et que s'il leur arrive un hôte qui soit de leur sentiment, ils lui font la meilleure chère qu'ils peuvent » (4). L'histoire permet donc d'affirmer qu'une société

1. *Pensées diverses*, § CXXXIII.

2. *Ibid.*, § CLXXIV.

3. *Ibid.*, *ibid.*

4. *Ibid.*, *ibid.*, § CLXXIV. — Dans la *Continuation des Pensées diverses* (§ LXXXV), Bayle parle aussi de sauvages du Canada, « qui

d'athées pourrait se faire des lois de bienséance et d'honneur (1). D'ailleurs, comme l'ont attesté Basnage, Jurieu, Arnaud, Thomasius et d'autres, les athées savent très justement distinguer entre le bien et le mal, entre la vertu et le vice (2). En veut-on des preuves convaincantes? Il suffit de lire la vie d'Epicure et de ses disciples, de Pomponius Atticus et de Cassius, de Lucrèce, de Diagoras, de Spinoza (3). Enfin, quand on considère que l'athéisme a eu des martyrs, tels que Vanini (4), on ne doute plus « que les athées ne se fassent une idée d'honnêteté, qui a plus de force sur leur esprit que l'utile et que l'agréable » (5).

On peut se demander pourquoi Bayle prit tellement à cœur de défendre les athées. Il est difficile de le dire. Toujours est-il que Bayle avait fait une constatation qu'il exposera amplement dans son *Dictionnaire historique et critique* : les chrétiens, ceux-là même qui sont les plus

n'avaient nulle religion. » C'est pour lui une preuve à l'appui de son hypothèse d'une société d'athées,

1. *Pensées diverses*, § CLXXII.

2. *Continuation des Pensées diverses*, § CXLIII.

3. *Ibid*, § CXLIV. Cet argument sera longuement développé dans le *Dictionnaire historique et critique*.

4. Philosophe né à Taurisano, dans la terre d'Otrante, en 1581, mort à Toulouse en 1619. Il étudia la philosophie, la théologie, la médecine, l'astronomie, le droit civil et canonique, et reçut les ordres. Il voyagea beaucoup, visita l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Italie, l'Angleterre, répandant partout ses doctrines athées. Arrivé à Toulouse en 1617, il fut en 1618 déféré à la cour comme athée, par le procureur général : il protesta de son innocence et proclama devant ses juges sa croyance en Dieu. Il n'en fut pas moins condamné à être pendu et brûlé, après avoir eu la langue coupée.

5. *Pensées diverses*, § CLXXXII.

intolérants, qui veulent à tout prix imposer leurs croyances à tout le monde, mènent souvent une conduite scandaleuse ; il est des gens, au contraire, qui ne professent aucune religion, mais dont la vie est digne de notre admiration. La religion qu'on cherche à faire accepter de tous, par voie de contrainte, n'est pas ce qu'il faut pour rendre les hommes meilleurs, et Bayle ajoutera même « que la religion n'est pas absolument nécessaire pour conserver les sociétés » (1).

Telle est la thèse que nous retrouvons, sous une forme un peu différente, dans la *Critique générale de l'Histoire du calvinisme*. Ce livre renferme en outre quelques arguments nouveaux. Bayle oppose à la bonne conduite des réformateurs (2) la corruption du clergé romain, la vie honteuse de certains catholiques, comme celle de Pierre d'Espinae, archevêque de Lyon et l'un des plus grands promoteurs de la Sainte Ligue, celle des principaux représentants de la maison de Guise, celles du duc de Montpensier, de Charles IX, et de son frère, le duc d'Anjou, etc. : les héros de Tacite étaient d'honnêtes gens, en comparaison de tous ces personnages (3). « Nous voyons tous les jours des gens plongés dans toutes sortes de débauches, et persuadés en même temps de la vérité de leur religion, pour laquelle même ils sont capables de donner des marques de zèle très difficiles » (4).

Il y a beaucoup d'auteurs qui, pour justifier l'intolé-

1. *Contín. des Pens. div.*, § CXVIII.

2. *Critique générale*, lettre IX.

3. *Ibid.*, lettre III.

4. *Ibid.*, lettre XIV.

rance, disent : De même qu'il n'y a qu'un roi et qu'une loi dans un royaume, il ne faut dans ce royaume souffrir qu'une seule religion. Mais alors, répond Bayle, pourquoi les catholiques envoient-ils des prêtres dans les pays protestants, pourquoi des missionnaires chrétiens partent-ils pour convertir les Chinois, les Indiens, les Japonais ? Et d'ailleurs les protestants de France, se targuant de cette maxime, pourraient dire : Notre religion est la vraie, donc il nous est permis de conspirer contre l'Eglise catholique romaine (1) Celle-ci a voulu s'arroger le droit exclusif de régner sur les âmes, mais pour cela, à quels moyens a-t-elle eu recours ! Il suffit de rappeler le nom de la Saint-Barthélemy pour évoquer en nous le souvenir d'une abominable tuerie, et ce qui rend ce massacre encore plus odieux, c'est que « ce fut un massacre médité, et résolu de sens froid, dans un conseil où on représenta mûrement et tranquillement les raisons pour et contre » (2). Bayle s'étend longuement sur les persécutions religieuses, et aboutit à cette conclusion : « la vraie Eglise, quelle qu'elle soit, est aussi mal fondée à user de vertu coactive ou de persécution contre les autres, que les autres à en user contre elle ; car tout ce qui pourrait justifier la vraie Eglise dans les persécutions qu'elle exercerait contre les autres, consisterait en ce qu'elle est persuadée de leur fausseté : mais les autres ne sont pas moins persuadées de sa fausseté, qu'elle de la leur ; donc elles ont le même droit » (3).

1. *Critique générale*, lettre XVII.

2. *Ibid.*, *ibid.*

3. *Ibid.*, lettre XX.

En dehors de ces réflexions qui seront reprises et développées dans le *Commentaire philosophique*, Bayle s'efforce de refroidir le zèle des convertisseurs catholiques, en marquant le peu de valeur qu'il faut attribuer aux institutions et aux dogmes des papistes. Ainsi il se moque de la confession auriculaire qui « ne sert de rien pour la réformation des mœurs, comme l'avoue M. Arnaud » (1). Il montre que la tradition catholique est très incertaine (2), que l'Eglise romaine n'est nullement infaillible : aucun passage de l'Ecriture ne saurait établir son infaillibilité (3). Plus loin il prouve que le dogme de

1. *Critique générale*, lettre XXVIII.

2. *Ibid.*, lettre XXIV.

3. *Ibid.*, lettre XXIX. Il est intéressant de rencontrer cet argument chez Bayle qui, nous l'avons vu, s'était converti au catholicisme, après avoir été séduit par le principe d'autorité. Voici comment il réfute ce principe, dans la lettre que nous venons de citer : « Si le peuple peut reconnaître l'infaillibilité de l'Eglise dans l'Ecriture, sans l'intervention de l'Eglise, il s'ensuit qu'à tout le moins, à l'égard de certains passages, l'Ecriture est le seul juge des controverses et que le peuple n'a pas besoin d'une autorité infaillible pour connaître la révélation et pour avoir l'un des principaux articles de sa foi. Or comme il est certain d'ailleurs que les passages, qui contiennent l'infaillibilité de l'Eglise (supposé qu'il y en ait), sont des plus difficiles de l'Ecriture, il s'ensuit que si le peuple les peut entendre sans l'aide d'une autorité infaillible, il pourra sans le même secours entendre tout le reste de l'Ecriture, et par conséquent nous n'avons que faire de ce tribunal infaillible. On s'en passe pour les points les plus obscurs, on s'en passera bien pour les autres. Vous voyez, Monsieur, que l'infaillibilité de l'Eglise romaine est presque comme ces propositions que les logiciens appellent *seipsas falsificantes*, car par cela même que l'Eglise serait infaillible, son infaillibilité serait inutile, puisqu'il faudrait reconnaître nécessairement que le peuple peut décider par lui-même, aidé de la parole de Dieu, le point de l'infaillibilité, qui est l'un des plus difficiles à apercevoir dans l'Ecriture. »

l'adoration du Saint-Sacrement est une idolâtrie. Comment admettre, en effet, que Jésus Christ soit corporellement présent dans ce sacrement, même en se basant sur ces paroles de l'Écriture : *Ceci est mon corps*. « Si je les explique littéralement comme vous le faites, dit-il à Messieurs de l'Eglise romaine, elles me représentent un homme qui est en plusieurs lieux à la fois, qui est tout entier dans un point, qui se met à la place d'une substance anéantie, sans remplir cette place, qui n'agit sur aucun de mes sens, qui est enveloppé des accidents du pain, sans les soutenir, ni sans qu'aucune autre substance leur tienne lieu de sujet » (1).

Voici encore un autre reproche. M. Maimbourg a critiqué sévèrement la traduction des Psaumes de Clément Marot. Mais que faudrait-il dire des chants catholiques ? Songez « à cette musique efféminée, à ces fredons, à ces roulades, à ces ports de voix, dont on est si souvent régalié dans les églises. On mène les dames à cette musique les jours de grandes fêtes, comme on les mène à l'opéra. Il y a des musiciens affectés aux églises cathédrales et à plusieurs autres, qui composent pour les bons jours des motets, et des airs, les plus délicats et les plus à la mode que l'art leur puisse fournir. On se rend en foule à l'église, comme à un concert, en ces jours-là ; on y entre, et on en sort sans aucune dévotion, et pour la seule satisfaction de l'oreille » (2). Quelques pages auparavant Bayle avait déjà écrit ces lignes : « La pompe des cérémonies n'inspire point une véritable dévotion... Messieurs

1. *Critique générale*, lettre XXVIII.

2. *Ibid.*, lettre XIV.

de l'Eglise romaine se trompent fort, s'ils croient que leurs peuples sont fort dévots, car la vérité est qu'ils sont, ou profanes ou superstitieux : ils vont aux églises avec un concours extrême, je l'avoue ; mais c'est par je ne sais quelle coutume et bien plus pour repaître leurs sens que leur cœur, bien plus pour entendre une belle déclamation, et un brillant panégyrique, que pour s'humilier devant Dieu. Leur musique, leurs orgues, leurs tableaux, leurs dorures, leurs pierreries, les ornements et les gesticulations de leurs prêtres, tout cela laisse l'âme plus froide que glace, et ne va pas au delà des sens, comme l'avouent les plus ingénus » (1).

Mais n'insistons pas davantage sur ces arguments, et passons à un autre ordre d'idées, mieux fait pour assurer la cause de la tolérance. Nous le rencontrons, non plus dans la *Critique de l'Histoire du calvinisme*, mais dans les *Nouvelles lettres* que Bayle ajouta à cet ouvrage en 1685. Je veux parler de ce qu'il appelle le « droit de la conscience erronée ». Sans entrer dans tous ses détails sur ce point, voici quel est son raisonnement (2) : « Si la véritable religion a droit de faire une chose, la fausse religion l'a pareillement ». Or « si on considère la vérité et le mensonge dans une vue tout à fait abstraite, il n'y a que la vérité qui ait droit de nous demander audience, et de se faire obéir. Mais c'est tout autre chose, quand on descend de ces considérations abstraites, et de ces précisions de logique, où l'on voit la vérité et l'erreur absolument et en elles-mêmes ; c'est, dis-je, tout autre chose,

1. *Critique générale*, lettre XI.

2. *Nouvelles lettres de l'auteur de la Critique générale*, lettre IX.

quand on descend de ces vues générales, à la considération particulière de la vérité et de l'erreur, par rapport à chaque personne. Presque toujours, c'est passer du blanc au noir ; la fausseté absolue se change en vérité respectueuse, comme la fausseté respectueuse se fait de la vérité absolue ; c'est-à-dire (car je sens bien que tout le monde n'est pas obligé d'entendre des termes empruntés de la barbarie de l'Ecole) que ce qui est vrai en lui-même, ne l'est pas à l'égard de certaines gens, comme ce qui est faux en lui-même, ne l'est pas pour plusieurs personnes. L'expérience ne le fait que trop voir ». « On ne saurait nier qu'enfin que la vérité reçoive les hommages qui lui sont dus, il est absolument nécessaire qu'elle soit reconnue pour ce qu'elle est. D'où il s'ensuit que si elle se tient cachée, ses droits sont suspendus, et cessent de nous obliger à lui obéir. Or, si durant cette suspension, la fausseté se couvre des apparences de la vérité, et en contrefait si naïvement l'air et les manières, qu'on la prenne pour la vérité, il est clair que ceux qu'elle trompe, sont obligés de lui rendre les mêmes respects qui sont dus à la vérité ; et par conséquent lorsque l'erreur devient une vérité à notre égard, elle entre en possession de tous les droits de la vérité à notre égard ; et lorsque la vérité se montre à nous sous la forme du mensonge, elle perd tout ce qu'elle avait d'autorité sur nous ». Suivent un certain nombre d'exemples pour prouver ces assertions, et pour arriver ensuite à cette conclusion : les protestants ont le droit de persévérer dans leurs doctrines, les croyant seules vraies. « Ce droit inaliénable, ajoute Bayle, parlant au nom des protestants opprimés,

renferme tous les moyens honnêtes de répandre nos sentiments, d'avoir des docteurs et des ministres, et d'écrire contre ce que nous appelons des erreurs. D'où paraît l'injustice véritablement antichrétienne qui a poussé l'Eglise prétendue catholique à persécuter les réformés ».

Notre auteur, on le voit, ne semble plaider qu'en faveur des protestants. Les circonstances d'ailleurs l'y obligeaient. Mais au fond ses intentions étaient plus hautes : les principes qu'il vient de poser le montrent déjà assez clairement. Il désirait la tolérance universelle. C'est ce que nous allons préciser dans le chapitre suivant.

CHAPITRE PREMIER

LE COMMENTAIRE PHILOSOPHIQUE SUR CES PAROLES

DE JÉSUS-CHRIST,

CONTRAINS-LES D'ENTRER

Ce *Commentaire*, on le sait, avait été précédé d'un petit ouvrage intitulé : *Ce que c'est que la France toute catholique sous le règne de Louis le Grand*. Dans cet opusculé, Bayle se proposait, non pas d'examiner en face la question de la tolérance, mais de montrer les conséquences funestes des persécutions religieuses. A la vue des souffrances qu'endurent tous les protestants français, et le cœur rempli d'indignation, il ne craint pas d'appeler la religion catholique « la religion des malhonnêtes gens » (1); les deux marques caractéristiques du catholicisme sont la violence et la mauvaise foi (2); c'est par ces deux procédés que les papistes se sont efforcés de convertir les protestants, ne reculant pour cela devant aucun mensonge, ni aucune mesure vexatoire ou même cruelle.

1. *Œuvres diverses*, t. II, p. 337.

2. *Ibid.*, t. II, p. 338.

Mais, qu'on ne s'y trompe pas, leurs triomphes « sont plutôt ceux du déisme que ceux de la vraie foi » (1). Lorsque les hommes qui n'ont d'autre religion que l'équité naturelle, considèrent les ravages et les massacres commis par les catholiques, « ils ne peuvent s'empêcher de dire que Dieu est trop bon essentiellement pour être l'auteur d'une chose aussi pernicieuse que les religions positives ; qu'il n'a révélé à l'homme que le droit naturel ; mais que des esprits ennemis de notre repos sont venus de nuit semer la zizanie dans le champ de la religion naturelle, par l'établissement de certains cultes particuliers, qu'ils savaient bien qui seraient une semence éternelle de guerres, de carnages et d'injustices » (2). Voilà les sentiments qu'ont réussi à provoquer les persécuteurs, ou plus exactement les convertisseurs. Qu'est-ce donc, désormais, qu'un convertisseur, sinon « un monstre moitié prêtre et moitié dragon, et qui, comme le centaure de la fable réunissait en une même personne l'homme et le cheval, confond en un seul suppôt les personnages différents de missionnaire qui dispute, et de soldat qui bourelle un pauvre corps, et qui pille une maison » (3) ? Et cependant les catholiques, tout en opérant des conversions, par des procédés barbares, prétendaient obéir à Jésus-Christ qui, dans la parabole des conviés au festin, avait placé ces mots : « Contrains-les d'entrer » (Evangile selon St Luc, ch. 14, v. 23).

Depuis St Augustin, en effet, tous les apologistes chré-

1. *Œuvres diverses*, t. II, p. 338.

2. *Ibid.*

3. *Commentaire philosophique*, préface.

chrétiens de la persécution s'appuyaient sur ce texte, pour justifier leur conduite. L'interprétation littérale qu'ils donnaient à ce passage est-elle donc légitime ? Telle est la question à laquelle Bayle va répondre dans son *Commentaire philosophique*.

Pour cela il ne se livre pas à une étude exégétique de la parole de Jésus-Christ que nous venons de citer, mais il se fonde sur ce principe de la raison ou de la lumière naturelle « *que tout sens littéral qui contient l'obligation de faire des crimes est faux* » (1). Cet appel à la raison n'a rien que de très légitime : nous y recourons tous en maintes occasions, quand nous affirmons, par exemple, que le tout est plus grand que la partie, ou lorsqu'il s'agit de discerner le vrai du faux. Les théologiens eux-mêmes ont à cœur de montrer que leurs dogmes sont conformes à la lumière naturelle. Dans la recherche des vérités spéculatives, la raison est une puissance limitée, mais dans les questions qui regardent la morale, elle est un juge assez sûr. C'est au nom de la raison que nous affirmons « qu'il est honnête d'avoir de la gratitude pour ses bienfaiteurs, de ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait, de tenir sa parole et d'agir selon sa conscience » (2). Cette lumière enfin, nous croyons qu'elle vient de Dieu, qu'elle est une révélation naturelle. Par suite la révélation de Dieu, dans la Bible, ne saurait être en opposition avec la raison.

Cela posé, revenons à l'étude du *Compelle intrare*. Le

1. Première partie, ch. I.

2. *Ibid.*, *ibid.*

sens littéral que lui attribuent les convertisseurs peut être réfuté à neuf points de vue différents :

1. Ce sens est « contraire aux plus distinctes idées de la lumière naturelle » (1). Nous croyons, en effet, que pour adorer Dieu, les actes purement extérieurs du culte ne sauraient suffire, il faut des dispositions intérieures. Or la contrainte brutale peut bien amener l'homme à se conformer extérieurement à certains rites, mais jamais elle ne fera naître le respect, l'amour et la crainte de Dieu dans le cœur de celui qui n'avait pas ces sentiments : les actes sans les dispositions du cœur ne sont autre chose que de l'hypocrisie.

2. La contrainte est « contraire à l'esprit de l'évangile » (2). L'évangile, conforme à la lumière naturelle par cela même qu'il donne un sens plus précis et plus complet aux devoirs que prescrit la religion naturelle, l'évangile, dis-je, traite l'homme, non pas en enfant ou en esclave mais en créature raisonnable et d'un jugement formé. Jésus a prêché l'humilité et l'amour du prochain. Il se présente comme le berger qui appelle ses brebis, et ne force personne à le suivre. Il n'a donc pas pu commander d'employer la violence pour faire des conversions. D'ailleurs il a dit : « Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le leur aussi vous-mêmes, car c'est là la loi et les prophètes ». (Evangile selon St-Matthieu, ch. 7, v. 12). « Puis donc qu'il est certain que personne ne veut être violenté en sa conscience, croyons fermement que Jésus-Christ n'a pas voulu que

1. Première partie, ch. II.

2. *Ibid.*, ch. III.

ses sectateurs le fissent, car ils ne le peuvent sans faire à autrui ce qu'ils ne voudraient pas qui leur fût fait » (1).

3. La contrainte « *bouleverse les bornes qui séparent la justice d'avec l'injustice* » et « *confond le vice avec la vertu, à la ruine universelle des sociétés* » (2). S'il est vrai que l'Eglise catholique est la seule église véritable, il est louable d'y entraîner tous les hommes ; peu important, ajoute-t-on, les moyens employés à cet effet. Dès lors, les plus grandes violences se trouvent justifiées, on peut imaginer contre les hérétiques les plus odieuses calomnies, on peut les assassiner, etc. On méprisera sans scrupule les droits de l'hospitalité (au lieu de secourir un hérétique qui se noie, on lui présentera un formulaire à signer, s'il refuse de le signer, on le précipitera dans la mer) ; les droits de la parenté n'existeront plus non plus (les enfants se révolteront contre leurs parents hérétiques pour les ramener à la vraie religion, ou réciproquement) ; la foi donnée sera de nulle valeur) on ne tiendra plus son serment envers un hérétique, afin de réduire ce dernier à la souffrance, et de le contraindre à se convertir). N'est-ce pas renverser toute la morale divine et humaine ? Et d'ailleurs, le fait de se croire la seule vraie religion pourrait être invoqué par toutes les sectes : si l'on permet la contrainte à l'une il faut l'accorder à l'autre, et c'est la ruine de la société.

4. Le sens littéral du *Compelle intrare*, « *fournit un prétexte très plausible et très raisonnable aux infidèles de ne laisser entrer aucun chrétien dans leur pays et de les chasser de*

1. Supplément, ch. XXIX.

2. Première partie, ch. IV et Supplément, ch. XXVI.

tous les lieux où ils se trouvent » (1). Prenons en effet un exemple. Des missionnaires du pape se présentent pour la première fois dans le royaume de Chine. Le roi et ses conseillers leur demanderont : « Quels ordres avez-vous pour ceux qui après avoir ouï cent fois vos sermons, ne voudront pas vous croire » ? Si les missionnaires sont sincères, ils répondront que Jésus-Christ leur a commandé d'employer la violence contre les incrédules. Evidemment, pour éviter tout carnage, le roi chassera immédiatement ces prédicateurs, car il doit maintenir l'ordre et la sécurité dans ses Etats. Comment pourrait-il comprendre que le christianisme prêche la douceur et la charité, et que d'autre part, il autorise toutes les persécutions, lorsque celles-là sont pour l'avantage de cette religion. Et puis, pour plaire à son dieu, le roi de Chine a le devoir d'empêcher que des crimes ne se commettent ; or il n'y a pas de crime plus grand que de confesser, sous le coup de la contrainte, une religion qu'on regarde intérieurement comme fausse.

Certains diront peut-être que les missionnaires devraient au début agir sous les apparences d'une grande modération, et n'employer la violence que lorsqu'ils seraient assez forts pour imposer leur domination (2). C'est ainsi que le christianisme s'est développé dans l'Empire romain, cela est incontestable, mais au moins ne rendez pas Jésus-Christ responsable d'une politique semblable.

1. Première partie, ch. V.

2. Cf. aussi *Dictionnaire historique et critique*, art. *Abdas* (texte et rem. C), et art. *Braun* (rem. B).

5. La contrainte ne peut être exercée « *sans des crimes inévitables* » (1). Il suffit pour s'en convaincre de penser à tout ce qui s'est passé en France avant la révocation de l'édit de Nantes : fourberie des gens d'Eglise, violence et crimes des soldats, hypocrisie des soi-disant nouveaux convertis, gémissements des persécutés. Cherchera-t-on à excuser les coupables, en disant qu'on ne pouvait prévoir ces conséquences fâcheuses ? Certes les convertisseurs savaient fort bien ce qu'étaient capables de faire des gens de guerre, logés chez des hérétiques, avec ordre d'inquiéter ces derniers jusqu'à ce qu'ils promettent de changer de religion. — Osera-t-on prétendre que les catholiques n'ont frappé les réformés que parce que ceux-ci enfreignaient les ordres du roi, lequel voulait qu'on se conformât à sa religion ? Faut-il donc obéir aux édits d'un roi en pareille matière ? C'est méconnaître singulièrement les attributs du prince qui n'a aucun pouvoir sur les consciences. Tout au plus peut-il, lorsqu'il juge une secte hostile au repos public, ordonner aux sectateurs d'aller habiter ailleurs, mais sans jamais les persécuter.

6. La contrainte « *ôte à la religion chrétienne un fort argument dont elle se sert contre le mahométisme* » (2). Diroys, docteur de Sorbonne, a montré que le christianisme est supérieur au mahométisme, parce que celui-ci, pour faire des conversions, a eu recours à la violence, tandis que celui-là n'emploie que la douceur et la persua-

1. *Commentaire philosophique*, première partie, ch. VI.

2. Première partie, ch. VII.

sion. Une telle affirmation est contredite par les faits. Et si Jésus-Christ a commandé la contrainte, pourquoi les premiers chrétiens ont-ils tant tardé à s'en servir ? Étaient-ils donc des contempteurs punissables des ordres de Jésus-Christ, ou des lâches et des poltrons qui reculaient devant le devoir à accomplir ?

7. Le sens littéral du *Compelle intrare* a été « *inconnu aux Pères pendant une longue suite d'années* » (1). Les catholiques posent en principe que le sens d'un texte doit être établi d'après la tradition unanime des Pères. Or les Apôtres et les Pères des trois premiers siècles, vrais dépositaires de la morale de Jésus, n'ont nullement commandé la contrainte. S'ils ne l'ont pas fait, dira-t-on, c'était parce qu'ils ne se sentaient pas la force nécessaire pour l'employer. Mais alors, ils auraient au moins conseillé à leurs disciples de la pratiquer dès qu'ils le pourraient. Or ils n'ont point parlé de la sorte. Athanase, au contraire, s'exprimait ainsi : « C'est le propre de la piété, non de contraindre, mais de persuader, à l'imitation du Seigneur qui, ne contraignant personne, laissait à la volonté d'un chacun de le suivre » (*Epistola ad solitarios*). D'ailleurs les écrivains catholiques, lorsqu'ils ne prennent pas à tâche de justifier leurs mesures tyranniques, répètent toujours que le christianisme est une religion de douceur.

8. Le sens littéral du *Compelle intrare* « *rend vaines les plaintes des premiers chrétiens contre les persécutions païennes* » (2). Pour développer cette idée, Bayle imagine un

1. Première partie, ch. VIII.

2. *Ibid.*, ch. IX.

petit dialogue entre un certain nombre de députés chrétiens et un commissaire de l'empereur romain. Voici la substance de ce dialogue :

Les chrétiens commencent par se plaindre des persécutions dirigées contre eux.

LE COMMISSAIRE PAÏEN. — On vous traite comme vous nous traiteriez si vous étiez à notre place.

LES DÉPUTÉS CHRÉTIENS. — Sans doute, si nous le pouvions, nous tâcherions, fût-ce par contrainte, d'amener tous les hommes au christianisme. Mais remarquez que cela serait juste, car notre but serait de vous épargner les damnations éternelles, et puis, dans nos chicanes, nous ne chercherions pas à tuer les gens.

LE COMMISSAIRE PAÏEN. — Vous ne tueriez peut-être personne, mais trouvez-vous plus charitable de rendre des hommes misérables pour longtemps, de les jeter en prison jusqu'à ce qu'ils aient la faiblesse de confesser une religion qu'ils désapprouvent ? D'ailleurs si vous n'en voulez pas au sang de vos sujets, « c'est que vous êtes bien aises de n'en diminuer pas le nombre, afin d'être toujours puissants temporellement et de vous vanter d'avoir plus fait sans supplices que les autres par les supplices ».

LES DÉPUTÉS CHRÉTIENS. — Nous n'emploierions la violence que si notre douceur ne suffisait pas. Dans notre contrainte même, nous n'userions que d'une « charitable mordacité », et nous obligerions les gens à signer qu'ils accomplissent volontairement tout ce que nous leur imposons. En faisant ainsi, nous agirions au nom de la

vérité. Les fausses religions n'ont pas le droit de recourir à la violence.

LE COMMISSAIRE PAÏEN. — La religion de mon maître seule est la vraie. Convertissez-vous, sinon mon maître vous punira et ce sera justice.

Ce débat se termine par l'arrivée d'un penseur. Il montre que l'ordre établi par Dieu entre les opérations des esprits veut que ceux-ci « connaissent avant que d'aimer et que les lumières de l'entendement précèdent les actes de la volonté ». Cela étant, un homme ne peut être dans l'ordre s'il embrasse le christianisme, sans s'être auparavant convaincu de sa vérité, et par suite la violence est condamnable.

9. Le sens littéral du *Compelle intrare*, « *exposerait les vrais chrétiens à une oppression continuelle* » (1). Les chrétiens se plaignent lorsqu'on les persécute, mais ils trouvent tout naturel de persécuter les autres, voilà qui est absurde. De plus toutes les sectes chrétiennes se croient orthodoxes, quelle guerre civile va donc se déchaîner, si toutes prennent dans leur sens littéral ces paroles de Jésus « *Contrains-les d'entrer* » !

Tous ces arguments constituent la première partie du *Commentaire philosophique*. Mais on pouvait y faire des objections. Bayle en a prévu quelques-unes et entendu d'autres. Aussi y a-t-il répondu dans la suite de son ouvrage. Mais il serait difficile de présenter une analyse suivie et détaillée des dernières parties de ce *Commentaire* : les répétitions y sont nombreuses et l'auteur n'a pas suivi

1. Première partie, ch. X.

de plan bien rigoureux. Nous nous bornerons donc à exposer les idées essentielles que Bayle a fait valoir ici (1).

Certains convertisseurs prétendent que la contrainte n'a d'autre but que d'amener les hérétiques à reconnaître la vérité. Cette objection a contre elle la psychologie, et l'évangile : la psychologie, car la souffrance, loin d'éclaircir les jugements des hommes, ne fait que les troubler encore davantage, les passions obscurcissent l'intelligence, — l'évangile, car Jésus a prédit à ses disciples qu'ils seraient haïs et persécutés et dès lors tous les chrétiens persécutés pourront se croire les véritables disciples du Christ.

Les confesseurs catholiques disent encore : On fait violence aux protestants, non parce qu'ils ne changent pas de religion, mais parce qu'ils sont opiniâtres. Certes c'est ainsi qu'agissait Antiochus envers les juifs, Pline envers les chrétiens. Mais qu'entend-on par opiniâtreté ? Evidemment l'état d'un homme qui « persévère dans ses erreurs, après qu'on lui a montré manifestement que ce sont des erreurs grossières, et qu'on l'en a convaincu en sa conscience ». Or aucun confesseur ne peut voir si tel ou tel homme est dans cet état. Dieu seul le peut.

Mais, réplique-t-on encore, un protestant est bien convaincu d'erreur, lorsqu'assisté de son ministre, ni lui ni ce ministre ne sont en mesure de répondre aux objec-

1. Le *Commentaire philosophique* renferme un certain nombre d'arguments que Bayle avait déjà exposés dans ses ouvrages antérieurs. Ainsi il reprend, en les développant, ses théories sur les droits de la conscience erronée. Nous n'insisterons pas sur ces divers points.

tions qu'on leur fait. Supposons, répond Bayle, un dialogue entre un savant protestant, grand logicien, ayant la parole facile, et un moine, savant aussi, mais timide et d'un esprit moins ouvert : ce dernier ne sera-t-il pas souvent réduit au silence par le premier ?

Enfin, dira le confesseur, les protestants doivent être convaincus d'erreur, car les raisons qu'on leur a exposées sont claires comme le jour. — L'évidence n'est que relative. Telle chose nous paraît claire à nous, qui ne l'est pas pour un autre, tout comme un tableau platt à l'un et non à l'autre. D'ailleurs le convertisseur pourrait lui-même être taxé d'opiniâtreté par un hérétique. Qui donc faut-il blâmer ? (1)

Les partisans de la contrainte en appellent aussi à la Providence pour se justifier. Dans bien des cas, Dieu se sert des infortunes pour amener les hommes à lui : pour convertir un jeune étourdi, par exemple, il saura tirer profit d'une blessure qui estropiera ce jeune homme, ou d'un vol qui le ruinera. Sans doute Dieu peut ainsi faire sortir le bien du mal, mais malheur à celui qui estropie ou qui vole ! Les bons résultats que Dieu tire de son action ne le disculpent pas. Voyez en outre ce qu'a toujours produit la violence ; elle pousse les uns à s'attacher plus fermement à leur foi, car ils se reprochent de ne pas l'avoir assez appréciée. Elle engage les autres à dissimuler leurs opinions par crainte ou par vanité, ou bien elle suscite en eux l'indifférence. Ces

1. Seconde partie, ch. I.

conséquences ont toujours été les mêmes, les persécutions de Pline, celles des Sarrasins, sectateurs de Mahomet, en sont un exemple frappant. On a pu le constater également en France et en Angleterre où le protestantisme s'est établi par la force brutale exercée contre les catholiques (1).

Certains auteurs cherchent aussi à présenter la contrainte sous un aspect plus favorable que ne l'a fait Bayle : ils veulent montrer que la persécution n'a jamais un caractère aussi odieux que celui sous lequel on la représente. — Mais de deux choses l'une : ou Jésus a commandé la charité et alors toute violence est détestable, ou bien il a commandé la contrainte, et alors pourquoi atténuer ce commandement, la modération dans la conversion des hérétiques est coupable. D'ailleurs bien des chrétiens aimeraient mieux devoir subir une mort violente que d'être constamment obligés de nier leur foi (2).

Voici une objection plus grave. Si l'on rejette le sens littéral du *Compelle intrare*, il faut aussi condamner Moïse ordonnant de lapider les Israélites qui se laissent séduire par l'idolâtrie (Deutéronome, ch. 13) et Elie, qui faisait mourir sans miséricorde les prêtres de Baal (1 Rois, ch. 18, v. 40). Mais soutenir une telle objection, dit Bayle, c'est méconnaître la nature de la religion d'Israël. Pour les Israélites, Dieu n'était pas seulement le Créateur, il était avant tout le chef, le Roi d'Israël. Par suite, l'ido-

1. Seconde partie, ch. II.

2. *Ibid.*, ch. III.

lâtre pouvait être considéré comme un révolté, coupable de félonie et de sédition : il méritait la mort. Il ne sera plus exact d'en dire autant, lorsqu'on se placera sur le terrain de l'évangile, car l'évangile ne saurait être considéré comme une loi politique. — Quant à Elie, il était animé de l'esprit prophétique, il avait eu révélation que les prêtres de Baal enseignaient sciemment la fausse foi, et qu'il n'y avait pas de tolérance à leur accorder (1). Personne aujourd'hui n'est en état de reconnaître si un hérétique l'est de bonne foi ou non. — Enfin les Israélites étaient moins coupables que les convertisseurs actuels : s'ils mettaient à mort les séducteurs, au moins ne les forçaient-ils pas à abjurer leur foi. Ils ne persécutaient que ceux qui recouraient aux divinités païennes, mais ils toléraient « les opinions différentes qui se formaient sur le sens des lois de Moïse ». Ils toléraient même les hérésies les plus affreuses qui tendaient à renverser la religion, par exemple celle des sadducéens, et Jésus-Christ n'a pas trouvé mauvais qu'on les souffrit. Si les convertisseurs chrétiens voulaient agir de la sorte, ils ne devraient persécuter que ceux qui passent du christianisme au judaïsme, au paganisme ou au mahométisme (2).

1. Dans son *Dictionnaire historique et critique* (art. *Elie*, rem. B), Bayle emploie un autre langage et n'hésite pas à montrer qu'Elie était un persécuteur. Elie, en effet, nous dit-il, n'exhorte même pas les prophètes de Baal à se convertir. Ces prophètes cependant n'agissaient nullement contre leur conscience, car s'ils eussent cru que Baal était une fausse divinité, ils n'auraient pas accepté l'examen proposé par Elie, et au moment de l'épreuve, ils ne se seraient pas donné tant de coups en invoquant leur dieu.

2. Seconde partie, ch. IV.

Mais, poursuivra-t-on, si la Bible ne nous commande pas directement d'employer la contrainte pour convertir les hérétiques, tout au moins ne la condamne-t-elle jamais ! Qu'on nous cite, demande M. de Meaux, un passage de l'Ecriture, où les hérésies soient exceptées du nombre des crimes contre lesquels Dieu a armé le bras des princes. — Bayle répond : qu'on nous montre d'abord un passage où les hérétiques se trouvent joints aux mal-faiteurs. De plus, les lois doivent toujours être interprétées avec douceur, surtout s'il est douteux que telle ou telle action soit punissable. Or pour prendre les choses au pire, il est douteux que l'hérésie soit punissable. Dès lors, elle sera exempte de peine, puisque le législateur ne l'y a pas expressément et nommément soumise (1).

Outre les témoignages bibliques, certains partisans de la contrainte invoquent l'exemple des empereurs romains qui ont persécuté les ariens, les donatistes, etc. — Mais, réplique Bayle, « une conduite de cour, est-elle la règle de l'équité » ?

Ces empereurs, dira-t-on encore, ont été approuvés par les Pères. Sans doute, mais « les Pères n'étaient-ils pas, aussi bien que les ecclésiastiques d'aujourd'hui, toujours prêts à mesurer l'équité des choses par l'utilité présente (2) ?

C'est à St Augustin, en particulier, qu'on s'en réfère en pareil cas, et cependant ses arguments sur ce point sont bien faibles. On est étonné de voir « qu'on

1. Supplément, ch. XXII.

2. Seconde partie, ch. V.

homme puisse avoir autant d'esprit qu'en avait St Augustin et raisonner aussi misérablement » (1). Il se platt surtout à établir des comparaisons. Il assimile, par exemple, l'hérétique à un phrénétique qu'on lie pour l'empêcher de se jeter dans un précipice. Certes, répond Bayle, il est charitable d'agir ainsi envers un phrénétique, mais on ne saurait en conclure qu'il faut user de violence envers un hérétique afin de l'empêcher de se jeter dans l'enfer. Dans le premier cas, peu importe qu'un fou consente ou non à ce qu'on lui fait : c'est pour son bien qu'on l'éloigne du précipice dans lequel il allait tomber. Mais pour sauver un hérétique de la perdition, il est indispensable que le cœur de celui-ci soit touché et convaincu, sans quoi tout le reste ne sert de rien. La contrainte peut pousser à accomplir quelques actes extérieurs, non pas à extirper du cœur les mauvais principes (2).

Il faut en penser autant de cet autre rapprochement : les bergers, dit St Augustin, emploient parfois la violence pour arracher une brebis de la gueule du loup ; de même le pasteur des âmes doit en certains cas recourir à la violence pour sauver un hérétique des mains du démon. Or comme nous venons de le dire, l'hérétique doit abjurer librement ses erreurs. De plus, un berger ne forcera pas à entrer dans la bergerie une brebis qui est déjà au pouvoir du loup, et encore s'il le faisait, pourrait-on tuer le loup, tandis que les convertisseurs font entrer dans l'Eglise des errants conjoints avec l'erreur, laquelle étant

1. Supplément, ch. I.

2. Troisième partie, ch. IV.

entrée devient un poison invisible capable de causer de grands ravages parmi les vrais fidèles (1).

St Augustin compare encore la conversion des hérétiques à l'éducation des enfants qu'il est souvent nécessaire de châtier. Cette comparaison n'a pas plus de valeur que les précédentes, car les enfants sont incapables de comprendre la raison pour laquelle leurs parents désirent qu'ils fassent telle ou telle chose. Ils n'agissent que d'après les sentiments de plaisir ou de douleur que les objets font naître en eux ; il est donc bon parfois de les corriger. Ce qu'on demande à l'enfant, c'est d'accomplir certains actes même s'il n'en comprend pas la portée. Il n'en va pas de même en matière de religion. Ici il importe avant tout que l'homme soit éclairé : ses actes extérieurs sont indifférents, ce qu'il faut c'est la conversion du cœur (2).

St Augustin n'est pas plus heureux lorsqu'il veut appuyer la doctrine de la contrainte sur des arguments bibliques. Il montre Jésus-Christ faisant violence à Saul, le rendant aveugle et le jetant à terre pour le convertir. On ne saurait rien déduire de là, car Jésus accompagnait ses châtiments de l'efficace de sa grâce. Les hommes n'ont pas comme lui le pouvoir de fléchir les cœurs (3).

St Augustin puise encore d'autres exemples dans la Bible, mais il « est si entêté de sa persécution, qu'il la trouve dans une infinité de passages de l'Ecriture, où il

1. Troisième partie, ch. IX, et Supplément, ch. XXV.

2. *Ibid.*, ch. XXVII.

3. *Ibid.*, ch. IX.

s'agit de cela aussi peu que des intérêts du grand Mogol » (1).

Il soutient en outre que c'est faire preuve de charité, que d'arracher un hérétique à ses erreurs. Sans doute, mais on doit le faire uniquement par l'instruction et la persuasion, et si cela ne suffit pas, qu'on laisse à Dieu, souverain médecin des âmes, le soin d'achever cette œuvre (2).

Il est inutile d'insister sur les autres arguments de St Augustin, car ce Père confond sans cesse les hérésies, qui relèvent du domaine de l'intelligence, avec les crimes et les mauvaises mœurs, qui proviennent des défauts du cœur et relèvent du domaine de la morale. Or ce qu'il y a de frappant, c'est qu'on tyrannise les gens pour des opinions, et qu'on se contente de prêcher contre le vice (3). Mais admettons un instant que les hérésies doivent être punies : quel juge sera capable de distinguer sûrement ce qui est hérétique de ce qui ne l'est pas ? Même s'il veut être impartial et loyal il sera toujours influencé dans ses jugements par ses propres opinions. S'il veut être absolument juste, il devra, avant de prononcer ses sentences, se livrer à de longues études préalables : il devra connaître à fond la métaphysique pour ne rien avancer qui soit contraire à la majesté de Dieu, puis étudier avec grand soin le grec, l'hébreu, la critique sacrée et les usages des juifs qui vivaient au temps de Jésus-Christ ; il devra en outre lire très attentivement les Pères des qua-

1. Troisième partie, ch. XXXV.

2. *Ibid.*, ch. XXXVII.

3. *Ibid.*, ch. VIII.

tre ou cinq premiers siècles, dont le latin et le grec diffèrent beaucoup du latin et du grec classiques ; enfin il devra peser mûrement et sans partialité les raisons que chaque parti allègue pour justifier le sens qu'il donne aux passages de l'Écriture et des Pères. Bref, il se trouvera placé en face de difficultés vraiment insurmontables (1).

Ainsi quelques répliques, parfois ironiques, suffisent à Bayle pour fermer la bouche aux convertisseurs catholiques. Il ne voile pas pour cela les torts des protestants. Il critique les princes protestants qui veulent imposer à leurs sujets leur propre religion : ceci l'amène encore une fois à parler des droits du souverain en matière reli-

1. Supplément, ch. VI à XII. Bayle rappelle aussi que les jésuites ont extrait cinq propositions du livre de Jansénius, l'*Augustinus*, et les déclarèrent hérétiques. Les jansénistes soutinrent que ces propositions pouvaient recevoir un sens hérétique, mais que Jansénius ne les avait pas prises dans ce sens. Ainsi pendant plusieurs années, on s'est disputé pour savoir si quelques phrases, écrites dans un seul livre composé depuis peu de temps, étaient hérétiques ou non. Qu'en sera-t-il lorsqu'il s'agira de juger si telle doctrine est conforme à des livres écrits depuis plusieurs siècles, dans une langue aujourd'hui disparue (ch. X). Un peu plus loin, Bayle suppose une conférence entre des ministres protestants et des missionnaires catholiques, en présence de philosophes chinois : la discussion est vive, mais l'entente ne peut s'établir (ch. XI). Bayle en profite pour montrer qu'une des causes de l'obscurité dans les controverses, provient de ce que les principes qu'on emploie ne sont pas également bons contre tous les adversaires. Ainsi les protestants rejettent certains dogmes catholiques, parce qu'ils les trouvent contraires à la raison et que Dieu nous a donné la raison pour que nous nous en servions. Mais si les sociniens cherchent au nom de la raison, à contredire la trinité ou la prédestination, les calvinistes les renvoient à l'infinité incompréhensible de Dieu, aux ténèbres de notre petite raison, au commandement de captiver notre intelligence sous le joug de la foi (ch. XII.)

gieuse. Ses principes sur ce point peuvent se résumer ainsi : Le prince n'a aucun droit sur les consciences, mais il doit maintenir la paix dans son pays. De là résulte que si telle ou telle secte vient à troubler la sécurité publique par ses doctrines, le magistrat l'exterminera, mais si les sectateurs vivent paisiblement dans l'Etat, nul ne devra les inquiéter pour leurs opinions religieuses. Si le souverain désire faire adopter sa propre religion par ses sujets, il pourra essayer de les convaincre par les seules voies de la vérité, mais il saura que combattre des erreurs à coups de bâton est une absurdité aussi grande que de se battre contre des bastions avec des harangues et des syllogismes (1). Il enverra donc vers ses sujets qu'il tient pour des hérétiques, non des soldats, mais des théologiens, des ministres et des professeurs ; et s'il ne parvient pas à les convaincre, qu'il se contente d'exiger d'eux l'obéissance aux lois municipales et civiles.

Bayle fait cependant quelques réserves en ce qui concerne la tolérance due aux papistes par les princes protestants. Les catholiques, en effet, lorsqu'ils deviennent les plus forts, persécutent les autres religions. Que les Etats qui sont délivrés du papisme fassent donc des lois très sévères contre sa réintégration ; que les Etats où il y a des papistes, ôtent à ceux-ci toute possibilité de nuire. Mais qu'on s'en tienne là, et qu'on n'aille pas inquiéter les papistes dans leur vie religieuse, ni dans l'exercice

1. Bayle dit ailleurs : « L'erreur étant une maladie de l'âme, il la faut guérir par quelque chose de spirituel, comme sont les instructions et les raisons. » (Troisième partie, ch. V).

de leur culte ; que personne ne les contraigne à changer de religion. Il faut même blâmer ceux qui tenteraient de les convertir en leur promettant une récompense.

En dira-t-on autant aux princes catholiques, sur leur conduite à tenir à l'égard de leurs sujets protestants ? Doit-on leur laisser entrevoir que ces derniers ne toléreront pas les catholiques, s'ils viennent à être les plus forts ? Bayle paraît ici (il n'en est pas de même ailleurs) assez indulgent à l'égard de ses coreligionnaires. Il soutient que l'intolérance des protestants est dépouillée de tout ce qu'elle a d'odieux chez les catholiques, qu'elle ne violente pas la conscience. Partout où les protestants sont tolérés, ils se conduisent en bons citoyens. Dans les pays où ils sont les maîtres, ils usent de douceur envers les papistes qui s'accommodent aux lois en bons citoyens : c'est ce qu'on peut constater en Hollande et au pays de Clèves. La condamnation de Servet est, bien une tache hideuse des premiers temps de la Réforme, mais c'est un fâcheux et déplorable reste du papisme (1).

On fait encore à la tolérance l'objection suivante : La multitude des religions, dit-on, est la cause de bien des discordes et des dissensions dans la société. — Avouons certes, que si un tel mal se produit, c'est parce qu'une secte ne veut pas en admettre une autre à côté d'elle. Mais qu'on proclame la liberté de conscience, et on verra de toutes parts se lever une saine émulation, c'est à qui se signalera le plus en piété, en bonnes œuvres et en science. Chaque secte s'efforcera de prouver qu'elle est

1, Seconde partie, ch. V.

« la plus amie de Dieu » en témoignant un plus grand attachement à la pratique des bonnes œuvres. — Il faut en dire autant des innovations religieuses. Tout le mal, ici encore, vient de ce qu'on persécute les novateurs, ou de ce que les nouvelles sectes, pleines d'une ardeur inconsiderée, veulent immédiatement renverser les institutions établies. La tolérance épargnerait tous ces désordres. — Mais, répliquera-t-on, si une telle liberté existait, le factieux, désireux de bouleverser l'Etat, prétendrait simplement vouloir réformer le culte ! C'est, répond Bayle, c'est au souverain à constater la sédition et à la punir. Mais d'un autre côté, le prince ne doit pas regarder aveuglément les hérétiques comme de « vrais empoisonneurs des âmes, ... pires que les voleurs des grands chemins qui ne tuent que le corps » ; les hérétiques, au contraire, ne violentent personne et agissent avec les meilleures intentions du monde pour la gloire de Dieu.

Enfin la bigarrure des sectes est un moindre mal que le carnage qu'ont fait les catholiques pour maintenir l'unité. Et puis il est tout naturel que dans les différents pays et en différents temps les hommes ne pensent pas de même et n'envisagent pas les doctrines religieuses de la même manière. Il serait à souhaiter que les chrétiens n'aient qu'une seule profession de foi, mais, comme la diversité d'opinions semble être un apanage inséparable de l'homme, tant qu'il aura l'esprit aussi borné et le cœur aussi déréglé, il faut réduire le mal au plus petit désordre possible, lequel consiste sans doute à se tolérer les uns les autres, soit dans une même communion si la qualité des erreurs le souffre, soit du moins dans les

mêmes villes. D'ailleurs ne voyons-nous pas la bigarrure régner dans l'Eglise catholique qui dit : Soyez tout ce que vous voudrez, pourvu que vous vous soumettiez à mon autorité ? Pourquoi ne pas être un peu plus larges, demander à tous les chrétiens de reconnaître Jésus pour chef et l'Ecriture pour règle, quant au reste tolérer toutes les sectes ? Et avant d'exiger l'unité de doctrine, qu'on exige donc du clergé catholique de conformer sa vie aux préceptes de Jésus-Christ : la bigarrure des mœurs du clergé est autrement grave que la bigarrure des sectes (1).

Faudra-t-il donc, d'après ce qui précède, introduire dans la société une tolérance générale s'étendant aux juifs, aux mahométans, aux païens, aux blasphémateurs, aux hérétiques ? Dans bien des cas, les sentiments moyens sont les meilleurs, et les deux extrêmes sont à rejeter, mais ici on ne saurait trouver de juste milieu. Pourquoi tolérer une secte et pas une autre ? Si on admet la tolérance, qu'on l'accorde à tous les hommes.

Bayle s'occupe peu des juifs : il rappelle seulement qu'ils sont soufferts dans bien des pays protestants, et même en Italie où règne l'Inquisition ; en Portugal et en Espagne on les persécute, mais tous les gens raisonnables s'entendent pour blâmer ces persécutions.

Quant aux mahométans, ils sont d'autant plus dignes de tolérance qu'ils tiennent Jésus-Christ pour un grand prophète. Si même le Mufti voulait envoyer des missionnaires en chrétienté, comme le pape en envoie aux Indes,

on ne devrait pas l'en empêcher, à condition que ces missionnaires ne fissent rien contre l'obéissance due aux souverains. Si nous savions accorder la tolérance à ces missionnaires mahométans, les infidèles accueilleraient plus volontiers les missionnaires chrétiens, et l'évangile se répandrait plus librement.

Il faut tolérer les païens. On dit bien que les empereurs païens ont employé la violence contre les chrétiens, mais ce n'est pas une raison pour user de représailles.

Enfin n'hésitons pas à offrir la tolérance aux sociniens et aux blasphémateurs (c'est le nom que certains demi-tolérants donnent à des hommes comme Servet). Qu'on punisse un blasphémateur convaincu d'être tel, cela se comprend ; mais n'agissons pas de même à l'égard de celui qui, en toute conscience, croit devoir parler de Dieu comme il le fait. Qui définira ce que c'est qu'un blasphème ? Les premiers chrétiens désignaient, en termes injurieux, les idoles païennes : ils ont en cela manqué de charité, mais ils n'ont pas blasphémé, pas plus que les huguenots qui parlent avec violence et sans ménagements contre le Dieu de la messe. On ne blasphème pas en critiquant une divinité que l'on croit fausse.

Les demi-tolérants soutiennent aussi qu'il ne faut pas tolérer les hérésies qui renversent les fondements du christianisme. Mais qu'entend-on par fondements du christianisme ? Supposons même qu'on trouve de ce mot une définition admise de tous : si l'on rencontre une secte qui renverse les fondements du christianisme, il n'y aura qu'à la tolérer comme non chrétienne, d'après ce que nous avons exposé plus haut. Mais si la définition

cherchée n'existe pas, notre tolérance doit être plus grande encore. S'il suffisait pour refuser la liberté à telle religion de dire qu'elle renverse ce que nous croyons fondamental, aucune religion ne pourrait en souffrir une autre à côté d'elle.

Enfin, certains ajouteront : On doit être indulgent à l'égard des sectes anciennes, qui ont obtenu des édits de tolérance, mais non à l'égard d'une secte nouvelle. C'est approuver les persécutions que les païens ont fait endurer aux premiers chrétiens (1) !

Pour prouver la justesse de ses précédentes assertions, Bayle reprend en les développant les arguments qu'il avait déjà exposés ailleurs sur les droits de la conscience erronée (2). Chacun est tenu d'observer ce qu'il croit être la vérité, et l'on ne saurait imposer à qui que ce soit une religion que celui-ci regarde comme fausse. De même, s'il est vrai que la contrainte a été commandée par le Christ, toutes les sectes chrétiennes devront l'employer pour propager leur foi, tout comme elles pratiquent l'aumône prêchée par l'évangile.

Est-il donc impossible de connaître la vérité ou d'y parvenir ? Pour répondre à cette question, il ne faut pas oublier l'empire qu'exercent sur nous les passions, les habitudes prises dès l'enfance, les préjugés de l'éducation (3). De plus, Dieu n'a pas imprimé aux vérités qu'il

1. Seconde partie, ch. VII.

2. Voir plus haut, p. 72 et suiv.

3. Bayle insiste beaucoup sur les préjugés que nous devons à l'éducation. L'enfant, dit-il, incapable de discerner le vrai du faux, accepte avec confiance tout ce que ses parents lui inculquent. Par

nous révèle, à la plupart du moins, une marque ou un signe auquel on les puisse sûrement discerner. Quel critère pourrait faire découvrir la vérité ? Serait-ce l'évidence, l'incompréhensibilité, la satisfaction de la conscience, le courage qu'elle inspire ? Tout cela vaut aussi pour la vérité putative.

Cela étant, on ne conçoit pas Dieu imposant à l'homme la nécessité d'aimer la vérité réelle, sans qu'il lui impose en même temps la nécessité d'aimer la vérité putative. L'homme doit suivre, après examen préalable, tout ce qui lui paraît être véritable.

L'Eglise catholique accuse les protestants de tomber dans l'erreur en se livrant à l'examen de l'Ecriture. Sans doute, pour maints passages nous ne parviendrons jamais à une évidence certaine, mais les catholiques sont aussi obligés de recourir à un examen semblable, d'étudier les textes qui prouvent la faillibilité ou l'infailibilité de l'Eglise, de rechercher si une tradition est vraiment apos-

suite, il pourra devenir orthodoxe ou hétérodoxe, suivant le milieu dans lequel il aura été élevé. Dans les pays où deux religions se disputent le terrain, le principal soin des pères et des mères est d'apprendre de bonne heure à leurs enfants que Dieu leur a accordé une grâce toute particulière en les faisant naître dans la vraie religion, alors qu'il a refusé cette grâce aux autres enfants. Ils les accoutument à remercier Dieu, soir et matin, de ce don précieux et à lui demander ardemment « de ne point permettre que ce sacré dépôt de la vérité leur soit enlevé par les ruses du Démon et les artifices du monde ». Il y a même des parents qui vont jusqu'à menacer leurs enfants du loup-garou, des sorcières ou de quelque difformité du corps, s'ils ne détestent l'autre communion. Le résultat est que ces enfants, arrivés à l'âge d'homme, croiront toujours appartenir à la vraie religion et ne voudront même pas examiner s'ils sont dans l'erreur (Supplément, ch. XVI.)

tolique. Tous, tant catholiques que protestants, sont donc amenés à dire, pour ce qui concerne leurs croyances : « Nous sentons et il nous semble que cela ou cela est vrai ».

Certains prétendent en outre que toutes les erreurs naissent d'un grand fonds de corruption. Ce serait peut-être le cas si les dogmes qui divisent les hommes avaient quelque rapport avec la morale. Mais il n'en va jamais ainsi. Tous les chrétiens s'entendent pour maintenir l'obligation de vivre chastement et sobrement, d'aimer Dieu, de pardonner à ses ennemis, etc. Les questions qui les séparent ont rapport à la transsubstantiation, à la trinité, ou autres doctrines semblables qui ne gênent en rien la cupidité et les mauvais penchants de l'homme. Ajoutons même qu'on persévère dans l'hérésie, contre les intérêts de la chair et du sang et contre ses propres inclinations. C'est contre leurs intérêts que Luther et les réformés de France sont restés attachés à leurs principes, aussi bien que les sociniens chassés de Pologne, et les Juifs si souvent persécutés (1).

Il ne manque pas non plus de critiques, qui pour condamner les hérétiques, assurent que les erreurs sont des actes de volonté, et par conséquent sont moralement mauvaises. Mais si les faux jugements sont ainsi coupables, que de crimes se commettent journellement ! Et dès lors, personne ne voudra plus être juge ou médecin, de crainte de se tromper et d'encourir le châtement de Dieu. Faut-il aussi condamner celui qui préfère l'Illiade à

1. Seconde partie, ch. X, et Supplément, ch. XIV.

L'Enéide s'il est généralement admis que l'Enéide est supérieure à l'Iliade ? Certes il serait coupable de préférer l'Iliade à l'Enéide uniquement pour contredire telle personne qui nous est odieuse, et en général une erreur est criminelle, « lorsqu'on y est entretenu ou conduit par un principe dont on connaît le dérèglement, comme est l'amour de ses aises, l'esprit de contradiction, la jalousie, l'envie, la vanité ». Mais on n'en dira pas autant d'un homme qui passe de la meilleure secte du christianisme dans une secte fausse, parce qu'il est plus frappé de certaines raisons que de certaines autres. Il y a des erreurs innocentes, quoique volontaires. De même si une personne refuse d'examiner les autres religions, parce qu'elle est convaincue que la sienne seule est la vraie, et que l'examen qu'on lui propose serait très long et entouré de mille pièges, on pourra bien critiquer un tel refus, mais non le taxer de malice. Notre sévérité se portera plutôt sur ceux qui demeurent dans la vraie religion pour de mauvais motifs, ou qui passent de l'erreur dans la vérité pour des raisons malhonnêtes (1).

A ces accusations d'ordre philosophique, dirigées contre les hérétiques, se joignent des accusations d'ordre biblique. Ainsi l'on cite ce passage : Galates, 5, 20, où St-Paul place les hérésies au nombre des œuvres de la chair, lesquelles damnent ceux qui les commettent. —

1. Supplément, ch. XVII. — Bayle pose en principe que l'erreur n'est autre chose qu'« un défaut ou une imperfection physique », « une représentation infidèle des objets tels qu'ils sont hors de l'entendement ».

Mais, fait remarquer Bayle, le mot *hérésie*, dans l'Écriture, a plusieurs sens, et dans le passage indiqué, il est bien probable que St-Paul désigne comme coupables d'hérésie, « ceux qui avancent des dogmes particuliers, afin de former un parti dans le corps du christianisme, par un esprit d'orgueil, de contradiction, de jalousie, etc., et non pas par le zèle de la maison de Dieu ». Cette interprétation est confirmée par le dernier chapitre de l'épître à Tite, où St-Paul dit que l'hérétique « est perverti et qu'il pêche étant condamné par son propre jugement » (Tite 3, 11). Cette hérésie est donc une résistance à la vérité connue (1).

Le fait d'être dans l'erreur, nous venons de le voir, ne constitue pas un crime pour l'homme. Mais Bayle va plus loin encore. Il se demande si les preuves de la vérité ne sont pas toujours plus solides que celles de la fausseté. S'il en était ainsi, la vérité devrait seule entraîner notre adhésion. — Pour répondre à cette question, distinguons les vérités nécessaires des vérités contingentes (2). Les unes et les autres peuvent être évidentes, d'une manière médiate ou immédiate, et alors leur preuve est plus solide que la fausseté opposée, — ou non évidentes, et alors les erreurs contraires peuvent être soutenues aussi solidement en apparence que ces vérités. En voici un exemple. Examinons ces deux propositions contradictoires : Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et

1. Supplément, ch. XVIII.

2. Par ce mot, Bayle entend « non seulement les faits historiques, mais aussi les vérités qui dépendent des décrets libres de Dieu. »

il leur donne les secours suffisants pour cela. — Dieu ne veut pas que tous les hommes soient sauvés, et il ne leur donne pas les secours suffisants pour cela. Ces deux propositions contiennent l'une ou l'autre une vérité contingente, puisque celle-ci dépend du libre arbitre de Dieu. Mais si l'une de ces affirmations est vraie, l'autre est fausse. Et cependant toutes deux ont été appuyées de preuves multiples et très probables par des personnages que recommandent leur savoir, leur piété et leur vertu.

La fausseté est donc susceptible d'être aussi solidement soutenue que la vérité. On le sent si bien que les diverses sectes prennent beaucoup de précautions pour cacher aux membres de leur communion les livres des sectes contraires : les catholiques romains, quand ils le peuvent, font brûler les ouvrages des protestants ; un proposant ferait mal sa cour à ses professeurs, s'il leur allait emprunter souvent les traités des sociniens, et s'il leur disait qu'il les lit avec soin.

D'où vient donc que la fausseté se prouve par bonnes raisons ? C'est que la plupart des faussetés, et surtout celles qu'on rencontre dans les controverses religieuses, sont aussi possibles que les vérités opposées. Dieu est libre : il a créé les choses de telle façon, il aurait pu les faire de cent manières différentes, toutes également dignes de sa perfection. Il en résulte que lorsque la révélation est douteuse sur quelque point, les uns l'expliquent par un système, les autres par un autre. Dès lors, supposons que le système des uns soit conforme à ce que Dieu a établi, « cela n'empêche pas que celui des autres ne soit conforme à ce qu'il aurait pu faire, aussi dignement et

glorieusement pour lui, qu'en faisant une autre chose ». Ceux qui soutiennent de faux systèmes « n'ont jamais pensé à attenter à la majesté suprême de Dieu, ni à ses attributs infinis, mais ils ont conçu, les uns que certaines idées n'étaient point compatibles avec sa nature, et dès là ils les ont traitées de fausses ; les autres que certaines idées lui étaient plus glorieuses, et dès là ils les ont crues véritables et ont expliqué l'Ecriture sur ce plan-là ». En un mot tous les hommes ne conçoivent pas de la même façon la perfection divine « Plût à Dieu que l'on eût toujours envisagé de cette manière les controverses ! Il n'y eût jamais eu de schismes ni d'excommunications, et l'on eût employé à bien vivre et à fuir ce que tous les partis conviennent être un péché, la médisance, le vol, la paillardise, le meurtre, la haine de son prochain, etc , le temps que l'on a perdu à disputer et à se persécuter » (1).

Tous ces arguments, on le voit, s'adressent, non seulement aux catholiques, mais à toutes les communautés religieuses qui ont recours à la violence pour faire des prosélytes. Ils s'appliquent en particulier aux chrétiens quels qu'ils soient, lesquels en grande majorité sont intolérants. Seuls quelques petits groupes, comme les soci-niens, les arminiens, les quakers et les anabaptistes ont su garder la modération évangélique. Mais à part ces rares exceptions, l'histoire de l'Eglise, depuis Constantin, nous offre à chaque instant le récit des persécutions les plus odieuses. Le dogme de la contrainte est si bien établi, qu'on passe presque pour hérétique, même chez

1. Supplément, ch. XXIV.

les protestants, lorsqu'on parle avec quelque force en faveur de la tolérance. La violence, en outre, a plus régné parmi ceux qu'on regarde généralement comme orthodoxes, que parmi les hétérodoxes. Les ariens, par exemple, ont été plus modérés que les catholiques. Ainsi le roi arien Théodoric, et les rois ariens des Goths en Espagne, conservèrent les évêques catholiques avec leurs églises et leurs ouailles. Au contraire, les rois des Goths devenus catholiques usèrent de violence : Herménégilde, fils de Léovigilde prit les armes contre son père resté arien ; Récarède déclara qu'il ne voulait point deux communions dans son royaume et châtia sévèrement ceux qui n'embrassaient pas la religion catholique (1).

Et pour terminer, que dirons-nous des réformateurs du xvi^e siècle ? Eux qui ont rejeté tant de folies et d'hérésies de la communion romaine, comment ont-ils pu garder le dogme de la contrainte ? Certes les protestants l'ont bien gardé et ne se sont pas fait faute de l'appliquer. Tout le monde sait qu'en 1535, la République de Genève défendit tout exercice de la religion romaine et ordonna que tous ceux qui refuseraient d'abandonner cette religion, eussent à sortir de la ville dans les trois jours, sous peine d'être emprisonnés ou exilés. On sait aussi comment Servet a été brûlé à Genève, et Valentin Gentilis décapité à Berne, comment Ochin et Lascus furent rudement chassés de Genève en plein hiver, uniquement pour des raisons religieuses. Il y a en outre des cantons suisses qui ne souffrent que la communauté réformée et qui ont persécuté les anabaptistes, « les gens du monde qui

1. Supplément, ch. XXX.

méritent le plus d'être soufferts, puisque renonçant à la profession des armes et aux magistratures par principe de religion, il ne faut pas craindre qu'ils se soulèvent, ni qu'ils courent sur les brisées de ceux qui postulent une charge ; et quant au refus de prêter serment de fidélité, ce n'est point une marque qu'ils veuillent être moins soumis au souverain que les autres sujets, c'est qu'ils prennent à la lettre le passage où Jésus-Christ défend de jurer, et qu'ils se croient aussi engagés par une simple parole donnée, que les autres par les serments ». Les luthériens ne sont pas plus tolérants que les réformés. Dans les villes où ils prédominent, ils obligent les réformés à s'assembler hors des murailles, « comme des pestiférés dans des lazarets ». Les papistes ne sont tolérés ni en Suède ni en Danemark. Bref, on pourrait dresser une longue liste de violences exercées par les protestants les uns sur les autres ou contre les catholiques, et Bayle n'a pas craint d'allonger cette liste. Il blâme sévèrement ses coreligionnaires, et en présence de ce triste tableau, il en vient à se demander si la religion chrétienne est encore la véritable religion, « si la religion chrétienne, outre sa part à la providence générale, est encore gouvernée et protégée spécialement par un chef assis à la droite de Dieu, lequel chef a une puissance, bonté et sagesse infinies ». Quoiqu'il en soit, on est obligé d'avouer que la doctrine sur la contrainte est une hérésie de morale, plus funeste et plus répréhensible que toutes les hérésies spéculatives (1).

1. Supplément, ch. XXIX à XXXI.

CHAPITRE II

LE DICTIONNAIRE HISTORIQUE ET CRITIQUE

Il serait chimérique de chercher, d'après ce *Dictionnaire*, à composer un traité systématique sur la question de la tolérance. Et même si l'on parvenait à le faire, on donnerait une fausse idée de Bayle, qui nulle part n'a laissé un exposé logique et bien coordonné sur le sujet dont nous nous occupons (1). Nous nous bornerons donc à extraire du *Dictionnaire historique et critique* les principaux arguments qu'il renferme en faveur de la tolérance. Ces arguments étant de plus fort nombreux nous insisterons spécialement sur ceux que nous n'avons pas encore rencontrés au cours de notre étude, ou qui vont se présenter à nous sous un jour tout à fait nouveau.

Le but que se proposait Bayle en écrivant ce *Dictionnaire*, était, nous l'avons vu, de corriger les erreurs contenues dans d'autres ouvrages analogues existant de son temps. Il resta fidèle, au moins en partie, au programme qu'il s'était tracé, mais ses recherches l'amènèrent à

1. Le *Commentaire philosophique* lui-même, présente beaucoup de désordre et de répétitions.

reconnaître qu'il y a chez les auteurs différentes sortes d'erreurs, les unes proviennent simplement de l'ignorance, les autres sont volontaires et sont de purs mensonges. Bayle se contente de signaler les premières, tout en rétablissant la vérité des faits, mais il s'élève avec indignation contre les autres, et avec d'autant plus d'indignation que ces erreurs volontaires sont généralement commises soit pour favoriser tel ou tel parti et calomnier les partis opposés, soit pour noircir la réputation d'un homme peu sympathique à l'écrivain. Bayle pose donc le principe suivant : « Il faut dire les choses comme elles sont et rendre justice à tout le monde » (1). Partant de là il critique sévèrement le mauvais esprit qui règne dans les controverses philosophiques et religieuses, esprit d'intolérance à outrance qui ne recule devant aucun expédient pour satisfaire sa passion. « La plupart des controversistes, dit-il, exagèrent autant qu'ils peuvent le mal de l'autre parti, et exténuent le mieux qu'ils peuvent le mal de leur cause. Quand ils attaquent, ils n'excusent rien, ils ne prennent rien au sens favorable, ils donnent à tout un tour malin, ils font valoir au désavantage de toute la communion les dérèglements de quelques particuliers ; mais quand ils font des apologies, ils interprètent toutes choses favorablement, ils écartent ce qu'ils trouvent de plus odieux, ils ne font paraître que le beau côté, et ils trouvent fort étrange que leurs adversaires aient l'injustice de chercher les endroits faibles, et de tirer avantageusement de quelques auteurs... Cela montre

1. Art. *Drusille*, rem. B.

que la bonne foi n'est point l'âme de ces disputes : on la sacrifie à l'ambition de remporter la victoire » (1).

Pour bien s'en convaincre, il suffit de voir comment les controversistes s'y prennent pour réfuter les ouvrages de leurs adversaires : « Ils font en sorte que leur réfutation ne donne pas à connaître ce qui pourrait ébranler la foi des lecteurs. Ils réduisent à trois ou quatre lignes une objection qui avait régné dans plusieurs pages ; ils la séparent de ses appuis et de ses préliminaires, ils laissent ce qu'ils ne pourraient résoudre » (2). Le zèle dans les disputes de religion est quelquefois si violent qu'il pousse les agresseurs à formuler de honteuses calomnies. Critiquant tel ou tel prétendu hérétique, on le croit capable des plus infâmes complots, et de cette persuasion on passe aisément à une autre, c'est qu'on s'imagine qu'il forme actuellement toutes les machinations dont on le juge capable. S'est-on mis cela dans la tête, ou pratique ce que dit l'Écriture, *de l'abondance du cœur, la bouche parle*, on convertit ses soupçons, ses persuasions, en discours publics, en accusations formelles » (3). Les exemples de ce genre sont nombreux. Ainsi les jésuites ont eu un grand nombre d'ennemis, tant parmi les catholiques que parmi les protestants, et cependant beaucoup des griefs dirigés contre eux n'étaient absolument pas justifiés. « Il est arrivé aux jésuites la même chose qu'à Catilina : on fit courir contre lui des accusations dont on n'avait nulle preuve ; mais on se fon-

1. Art. *Brenzius*, rem. B.

2. Art. *Chrysippe*, rem. G.

3. Art. *Episcopus*, rem. I.

dait sur ce raisonnement général : *Puisqu'il a fait telle chose, il est bien capable d'avoir fait celle-ci et celle-là, et il est très apparent qu'il a fait le reste* » (1).

Les réformateurs n'ont pas été mieux traités par les catholiques. Luther en particulier a été honteusement diffamé. « On a osé publier qu'il était né du commerce de sa mère avec un esprit incubé ; et l'on a falsifié même le jour de sa naissance, afin d'avoir lieu de lui dresser un horoscope désavantageux. On l'accuse d'avoir avoué qu'ayant combattu dix ans contre sa conscience, il était enfin venu à bout de n'en avoir point du tout, et d'être tombé dans l'athéisme... On soutient impudemment qu'il a nié l'immortalité de l'âme. On lui impute d'avoir eu des idées basses et charnelles du paradis, et d'avoir composé des hymnes en l'honneur de l'ivrognerie, vice auquel on le sait fort adonné. On assure qu'il a dégorgé mille blasphèmes contre l'Ecriture Sainte, et nommément contre Moïse... On l'accuse d'avoir dit qu'il ne croyait rien de ce qu'il prêchait, et qu'il se réjouissait d'apprendre que d'autres ministres lui ressemblaient en cela » (2).

Les mahométans n'ont pas non plus échappé à ces attaques injurieuses. On a prétendu que si Mahomet s'attira tant de sectateurs, c'est parce que sa morale s'accommodait à la corruption du cœur. Il est établi au contraire que Mahomet voulait qu'on s'abstienne de certaines viandes, il proscrivit l'usage du vin, imposa des jeûnes et des pèlerinages et une assiduité aux prières qui est bien

1. Art. *Loyola*, rem. Q.

2. Art. *Luther*, texte et rem. A, B, C, E, F, G, H, K.

pénible ; il recommanda en outre d'être patient dans l'adversité, de ne point médire de son prochain, d'être charitable, de renoncer à la vanité ; il disait même : faites à votre prochain ce que vous voudriez qui vous fût fait. Qui donc osera soutenir que sa morale favorisait la corruption des mœurs (1) ?

Les philosophes ont été tout autant décriés. Quelles que soient leurs croyances sur la divinité, on ne craint pas de les traiter d'athées et d'impies. « Il est indubitable qu'il n'y a pas d'accusation qui soit tombée dans un aussi grand abus, que l'accusation d'athéisme. Une infinité de petits esprits ou de gens malins, l'intendent à tous ceux qui bornent leurs affirmations aux grandes et aux sublimes vérités d'une solide métaphysique et aux doctrines générales de l'Ecriture. On veut de plus les obliger à l'adoption de tous les articles particuliers que l'on a coutume de proposer mille et mille fois au peuple. Tous ceux qui osent se retirer de cette routine sont des impies et des esprits forts, si l'on en croit certains docteurs » (2) Bayle écrit ces mots à propos de Hobbes : Ceux, dit-il, qui accusent ce dernier d'athéisme « sont d'insignes calomnieux qui ne pourraient alléguer d'autre prétexte que celui-ci peut-être, c'est qu'il avait rejeté plusieurs doctrines scolastiques, selon lesquelles on donnait à Dieu certains attributs dont on prenait le modèle sur notre petit génie » (3).

Il serait facile de citer de nombreux exemples de ce

1. Art. *Mahomet*, rem. L.

2. Art. *Hobbes*, rem. M.

3. *Ibid.*, *ibid.*

genre. Bornons-nous à rapporter ces paroles de Bayle, pleines d'ironie et de reproches : « Je ne sais si parmi plusieurs écrits qui ont été composés sur la calomnie, on s'est jamais avisé d'en faire sur l'utilité de ce crime. Ceux qui voudraient s'exercer sur cette matière seraient bien blâmables s'ils oubliaient l'avantage que l'on retire de la calomnie dans les disputes de religion, car il y a tel homme fort agissant qui se tiendrait neutre, ou qui tâcherait de pacifier les choses par des voies équitables, si on ne le décriait comme un fauteur d'hérétiques. Alors pour se disculper et pour prévenir le désavantage qu'une telle réputation lui apporterait, il est obligé de s'ériger en persécuteur » (1).

Toutes ces pensées de Bayle sur le manque de sincérité ne sont que trop vraies, et Bayle était bien à même de les formuler, lui qui avait eu tant à souffrir des fausses accusations de ses adversaires. Mais il sait qu'il n'est pas le seul à rencontrer des ennemis de ce genre. Il sait, par exemple, comment Arminius, ce théologien distingué, fut honteusement calomnié à cause de ses opinions sur la grâce et calomnié à un tel point qu'il en tomba malade et mourut de mort prématurée. « Il eût cent fois mieux valu à Arminius d'être hébété, que d'avoir beaucoup d'esprit ; car la gloire de donner son nom à une secte qui a fait figure dans le monde, et qui a produit d'habiles gens, est un bien très chimérique, en comparaison des maux réels, des chagrins, des douleurs, des amertumes qu'il sentit pendant sa vie, et qui abrégèrent ses jours, et

1. Art. *Marca*, rem. F.

qu'il n'aurait point sentis, s'il avait été un théologien à la douzaine, un petit esprit, un niais, enfin de cette classe de gens dont on fait cette prédiction : *ils ne feront point d'hérésies* » (1).

Sans doute nos opinions nous paraissent souvent être les seules vraies. N'allons pas pour cela ressembler à ceux qui « voudraient que l'on fit toujours paraitre sous un équipage languissant et ridicule les ennemis de la bonne cause ou que, pour le moins, on opposât à leurs fortes objections une réponse encore plus forte. La sincérité s'oppose au premier parti, et la nature des matières rend quelquefois l'autre impossible » (2).

Enfin avant de nous engager dans une controverse quelconque, examinons avec soin les opinions de nos prétendus adversaires, et voyons si ces opinions ne peuvent pas se concilier avec les nôtres : l'accord existe bien souvent entre les sectes religieuses ou philosophiques, mais personne ne veut avouer cet accord. Ainsi les thomistes, les jansénistes, et les protestants de la Confession de Genève ont eu le même sentiment sur la doctrine de la liberté et de la grâce. « Voilà trois sortes de gens qui combattent le molinisme et qui dans le fond ne peuvent avoir là-dessus que le même dogme. Cependant les thomistes ont soutenu à cor et à cri qu'ils n'étaient point jansénistes ; et ceux-ci ont soutenu avec la même chaleur que sur la matière de la liberté ils n'étaient point calvi-

1. Art. *Arminius*, rem. D. Les derniers mots de cette citation sont un proverbe que l'on employait autrefois pour désigner un esprit lourd.

2. Art. *Charron*, rem. P.

nistes. Il n'y a point d'artifices, ou de distinctions mal fondées, dont on ne se soit servi pour colorer cette prétention, et tout cela afin d'éviter les fâcheuses suites que l'on prévoyait, si l'on demeurerait d'accord de quelque conformité, ou avec les jansénistes, ou avec les calvinistes. D'autre côté il n'y a point eu sophisme dont les molinistes ne se soient servis, pour faire voir que St Augustin n'a point enseigné le jansénisme ; c'est qu'on n'osait pas convenir que l'on fût contraire à ce grand Saint. Ainsi les uns ne voulant point avouer qu'ils fussent conformes à des gens qui passaient pour hérétiques, et les autres ne voulant point avouer qu'ils fussent contraires à un docteur dont les sentiments ont toujours passé pour orthodoxes, ont joué cent tours de souplesse si opposés à la bonne foi que rien plus » (1).

Mais Bayle ne se borne pas à blâmer sévèrement les calomnies et les jugements mensongers, il veut amener ses lecteurs à reconnaître les qualités de leurs adversaires. Les fanatiques, tous ceux qui se croient en droit de persécuter les autres, s'imaginent être seuls capables de moralité. Certes, voilà bien une affirmation contredite par l'histoire, et Bayle se plait à opposer par exemple la conduite des catholiques à celle des hérétiques. Quelques citations vont le montrer clairement :

Les Pères de l'Eglise ont approuvé bien des mauvaises actions. « C'est une chose étrange que ces grandes lumières de l'Eglise avec toute leur vertu et tout leur zèle aient ignoré qu'il n'est pas permis de sauver sa vie, ni celle

1. Art. *Jansenius*, rem. H. Cf. aussi art. *Augustin*, rem. E.

d'un autre, par un crime » (1). On sait en outre, à quelles débauches s'est livré le clergé catholique pendant tout le cours du moyen âge, et sans insister sur des faits véritablement scandaleux, sur lesquels Bayle donne des détails parfois trop réalistes, on pourrait citer de grands prélats dont la conduite était fort peu recommandable, par exemple Hildebert évêque du Mans, puis archevêque de Tours au XII^e siècle, qui mena une vie fort déréglée avant de parvenir à l'épiscopat, et « après même sa promotion à la dignité d'archidiacre, il se procura d'un si grand nombre de concubines, qu'il en eut des bâtards et des bâtardes à foison » (2). Le pape Innocent VIII également se vanta d'avoir des bâtards et les combla de biens (3). Léon X se montra peu digne d'être appelé successeur des apôtres, tant il était voluptueux ; de plus, le cardinal Pallavicin « avoue de bonne foi que Léon X fit plus de cas de ceux qui savaient la fable, les anciens poètes et l'érudition profane, que de ceux qui entendaient la théologie et l'histoire ecclésiastique » (4). Les moines du XVI^e siècle étaient « ignorants et voluptueux, ils fomentaient mille basses superstitions et ne pouvaient souffrir qu'on étudiât les belles-lettres : ils ne voulaient ni sortir de la barbarie, ni souffrir que les autres en sortissent » (5). Rappelons aussi

1. Art. *Abimélech*, rem. A. Bayle raisonne ainsi à propos d'Abraham qui fit passer Sara pour sa sœur auprès du roi Abimélech. « C'était la seconde fois qu'il employait cet expédient qui sans doute ne méritait point les éloges que Saint Chrysostome lui a donnés. »

2. Art. *Hildebert*, rem. A.

3. Art. *Innocent VIII*, rem. D.

4. Art. *Léon X*, rem. D, F, G, H.

5. Art. *Agrippa*, rem. N.

qu'il y a des lois dans le droit civil que le droit canon a éternuées pour favoriser les abus du mariage (1). Mais laissons de côté ces récits qui sont bien connus.

Si la chasteté est violée par certains prêtres, la charité n'est pas plus respectée par les partisans de l'intolérance. Ainsi les jésuites, dont Bayle a pris la défense sur certains points, mais qu'il condamne ailleurs, les jésuites, dis-je, ont regardé le régicide comme licite. Jean Chastel, disciple des jésuites, attenta, le 27 décembre 1594, à la vie de Henri IV « pour expier les grands crimes dont il sentait sa conscience chargée » (2). Selon les préceptes de ses maîtres, il se croyait autorisé à tuer le roi : ce dernier étant d'après les jésuites hors de l'Eglise, il « ne lui fallait obéir, ni le tenir pour roi, jusqu'à ce qu'il fût approuvé par le pape » (3).

A ces mœurs et à ces opinions blâmables opposons maintenant l'exemple des réformateurs et des protestants en général. Tous les reproches qu'on leur a adressés, touchant la morale, ne sont pour la plupart que des mensonges (4). Il y a des théologiens comme Henri Alting, professeur à Heidelberg (5), des pasteurs comme Ancillon, ministre réformé à Metz (6), qui devraient servir de modèles à tous les hommes d'Eglise. Le dernier, par

1. Art. *Porcie*, rem. F.

2. Art. *Chastel*, rem. A.

3. *Ibid.*, *ibid.* Cf. aussi art. *Loyola*, rem. S.

4. Cf. la réfutation des accusations dirigées contre Luther (art. *Luther*, rem. A à K), et de celles dirigées contre Théodore de Bèze (art. *Bèze*, rem. U et suiv.)

5. Art. *Alting*, rem. G et H.

6. Art. *Ancillon*, texte et rem. F et G.

exemple, était « savant, éloquent, sage, pieux, modeste, charitable, dispensant la censure avec douceur, ou avec vigueur selon l'exigence des cas, pratiquant ce qu'il prêchait, occupé uniquement des fonctions de son ministère, sans se mêler comme tant d'autres de ce qui n'est convenable qu'aux séculiers, ni tenir sa maison ouverte aux délateurs et aux novellistes ». Dira-t-on, comme beaucoup de gens l'ont prétendu si souvent, que les protestants sont des rebelles et des révoltés ? Il suffit, pour se convaincre du contraire, de voir avec quel courage ils ont supporté les persécutions de leurs adversaires pour rester fidèles à leur conscience et Mélanchthon même avait un esprit si pacifique que François I^{er} le pria de venir en France pour mettre fin aux disputes religieuses de son royaume (1).

Mais Bayle se garde bien de faire peser sur l'Eglise catholique entière un jugement par trop défavorable, pour exalter outre mesure les protestants. Il sait combien ces derniers sont parfois intolérants : nous l'avons montré ailleurs, il est donc inutile de revenir sur ce point. D'autre part Bayle connaît des catholiques vraiment pieux et dignes de notre admiration à tous (2). Mais pour avoir le droit de persécuter, les chrétiens devraient tous offrir au monde et offrir eux-seuls le spectacle d'une vie exemplaire. Or cela n'a pas lieu, et l'on trouve hors du christianisme des hommes d'une très haute moralité, bien capables de faire honte à tous les prétendus disciples du Christ et de les humilier. Nous avons déjà parlé de la

1. Art. *Mélanchthon*, texte et rem. F.

2. Cf. par exemple, art. *Bunel*, rem. C.

morale des mahométans, morale qui certes est très élevée. Quant aux brahmanes, qui par leurs visions rappellent les quiétistes, et par leurs pratiques ascétiques les chartreux, ils étaient « fort dévots, et employaient la plus grande partie du jour et de la nuit à chanter des hymnes en l'honneur des dieux, et à leur faire des prières. Chacun avait sa cellule, et ils ne pouvaient souffrir de vivre en commun..... Voilà de véritables chartreux dans le paganisme, et je ne sais même s'ils peuvent être comparés à des cénobites, plutôt qu'à des anachorètes. Bardesanes les représente comme des gens sans malice et qui ne songeaient qu'à Dieu » (1).

Veut-on se montrer plus sévère à l'égard des philosophes et soutenir que leurs doctrines n'engendrent que la corruption ? Interrogeons encore l'histoire, et d'abord l'histoire de l'antiquité païenne. « Avant que l'évangile ait appris aux hommes qu'il faut renoncer au monde et à ses richesses si l'on veut marcher bien vite dans le chemin de la perfection, il y avait eu des philosophes qui avaient compris cela et qui s'étaient défaits de leurs biens, afin de vaquer plus librement à l'étude de la sagesse et à la recherche de la vérité.... Anaxagoras et Démocrite furent de ce nombre... Mais St Chrysostome déclare que la conduite de ces philosophes était une folie et une bêtise, et non un mépris des richesses. « Le diable, ajoute-t-il, s'est étudié toujours à décrier et à diffamer les créatures de Dieu, par l'incapacité qu'on a eu de se bien servir de son argent ». N'est-ce point rendre la pareille aux Gentils,

1. Art. *Bruckmanes*, rem. B et K.

qui traitaient de fous et d'insensés tous les chrétiens qui renonçaient à leur patrimoine et se retiraient dans des solitudes ? C'est ainsi qu'on trouve du bien ou du mal partout, selon que l'on est rempli de tels ou tels préjugés » (1).

Mais revenons aux philosophes de l'antiquité, et revenons-y avec équité. On assure que Diagoras a donné des lois très justes aux législateurs des Mantinéens. Se peut-il donc qu'un athée, et certes Diagoras l'était, ait su dicter des lois aussi sages ? Elie, un prêtre païen, raconte que celui qui donna ces lois au peuple de Mantinée était un athlète nommé Nicodème, mais que ce dernier les reçut, toutes dressées, à ce qu'il paraît, de Diagoras son ami. En vérité Nicodème rendit un grand service à sa patrie en les promulguant, mais Elie se garde bien de le louer, car toutes les louanges qu'il lui donnerait, sembleraient appartenir aussi à Diagoras. « Voilà quelque chose de remarquable. Un athée sans détour ni réserve, qui donne des lois à un Etat, aussi justes que celles de Solon et que celles de Lycurgue. D'autre côté voilà un prêtre qui s'érige en historien et qui supprime les louanges que Nicodème a très justement méritées ; qui les supprime, dis-je, parce que la gloire en rejaillirait sur Diagoras. Ce n'est pas que Diagoras ne fût digne de participer à ces éloges, mais il niait la Divinité, et par conséquent il ne fallait pas que l'historien fût équitable en son endroit ; il fallait être prévaricateur aux lois de l'histoire, puisque cela dérobait à un athée le bien qui lui était dû. On s'étonnerait

1. Art. *Anaxagoras*, rem. A.

moins d'une morale si dépravée, si l'on ne songeait que c'est un prêtre païen qui la débite. Pauvres gens ! Vous vous regardez comme nécessaires à Dieu, vous croyez qu'il a besoin de l'usage politique que vous faites de vos injures et de vos louanges. Vous ne croiriez pas cela si vous aviez de la foi pour les oracles de Job » (1).

Diagoras fut blâmé pour son athéisme. Epicure et ses partisans le furent pour leur morale prétendue relâchée. Et cependant « on ne saurait assez admirer l'union des disciples d'Epicure, et l'honnêteté avec laquelle ils s'entraidaient, chacun demeurant le maître de son patrimoine... Qu'on nous vienne dire après cela que des gens qui nient la Providence et qui établissent pour leur dernière fin leur propre satisfaction ne sont nullement capables de vivre en société, que ce sont nécessairement des traîtres, des fourbes, des empoisonneurs, des voleurs, etc... Voici la secte d'Epicure dont la morale pratique sur les devoirs de l'amitié ne s'est nullement démentie pendant quelques siècles et nous allons voir qu'au lieu que les sectes les plus dévotes étaient remplies de querelles et de partialité, celle d'Epicure jouissait d'une paix profonde ». Epicure avait en outre une très bonne règle de conduite par rapport à l'obéissance qui est due aux magistrats : « On le loue de n'avoir jamais varié dans le zèle pour le bien de la patrie. Il n'en sortit point dans le temps fâcheux, il voulut avoir sa part des maux que souffraient ses compatriotes. Il se nourrit de fèves,

1. Art. *Diagoras*, rem. H. Bayle fait ici allusion à ce verset du livre de Job (13,7) : « Direz-vous en faveur de Dieu ce qui est injuste, et pour le soutenir, alléguerez-vous des faussetés ? »

et il en nourrit ses disciples, pendant que Démétrius assiégeait Athènes, et il les partagea avec eux comptées une par une... Il souhaitait de bons souverains, et se soumettait à ceux qui gouvernaient mal. C'est une maxime très nécessaire au bien public, c'est le fondement de la sûreté de tous les Etats » (1).

On pourrait encore citer d'autres exemples de la morale des anciens, parler, par exemple, d'Arcésilas, philosophe qui à cause de ses doutes passait pour un perturbateur du repos public, mais qui « faisait du bien et ne voulait pas qu'on le sût » (2). Carnéade surtout mérite une mention particulière : « Si l'on savait en secret, dit-il, qu'un ennemi ou une autre personne, à la mort de laquelle on aurait intérêt, voudrait s'asseoir sur de l'herbe, sous laquelle il y aurait un aspic caché, il faudrait l'en avertir, quand même on ne pourrait être repris d'avoir gardé le silence en cette occasion » (3).

Si maintenant nous quittons l'antiquité pour examiner les philosophes de notre ère, même ceux qui restèrent étrangers à l'influence du christianisme, nous trouverons encore de quoi humilier bien des chrétiens. Averroès, par exemple, dont la religion a été jugée d'une manière très désavantageuse, avait une grande patience, il était sobre et vigilant : « Il faisait beaucoup d'aumônes aux gens de lettres nécessiteux, soit qu'ils l'aimassent, soit qu'ils le haïssent. Ses amis le censurèrent un jour de ce qu'il distribuait son bien à ses ennemis. Malheureux

1. Art. *Epicure*, rem. D et O.

2. Art. *Arcésilas*, texte et rem. I.

3. Art. *Carnéade*, rem. K.

que vous êtes, répondit-il, vous ne savez pas que faire du bien à ses parents et à ses amis n'est point un acte de libéralité : on se porte à cela par des sentiments de la nature. Être libéral, c'est communiquer son bien à ses ennemis » (1).

Mais laissant de côté le moyen âge, hâtons-nous d'arriver au xvii^e siècle, à cette époque où l'Eglise chrétienne offrait au monde un si triste spectacle d'intolérance et de cruauté, et voyons un peu quelle était la conduite des philosophes de ce temps. Nous n'en citerons que deux qui furent peut-être les plus méprisés à cause de leurs doctrines, Hobbes et Spinoza. Le premier reprochait aux prêtres de gâter la simplicité de la religion, « par le mélange ou d'un culte superstitieux, ou de plusieurs vaines et profanes spéculations » (2) ; il avait de l'aversion pour les disputes des théologiens, il estimait par-dessus tout ce qui concerne la pratique de la piété et des bonnes mœurs : « Il était franc, civil, communicatif de ce qu'il savait, bon ami, bon parent, charitable envers les pauvres, grand observateur de l'équité, et il ne se souciait nullement d'amasser du bien. Cette dernière qualité est un préjugé favorable pour la bonne vie, car il n'y a point de source d'où sortent plus de mauvaises actions que de l'avarice. Ainsi quand on connaissait Hobbes, on n'avait que faire de demander s'il estimait, et s'il aimait la

1. Art. *Acerroës*, rem. L. Bayle ajoute avec une certaine ironie : « Quel dommage que tant de vertus et tant de bonnes qualités n'aient pas été accompagnées de l'orthodoxie, et qu'au contraire elles aient été jointes aux erreurs les plus énormes ! »

2. Art. *Hobbes*, rem. M.

vertu » (1). — Quant à Spinoza, il est, selon Bayle, « le premier qui ait réduit en système l'athéisme, et qui en ait fait un corps de doctrine lié et tissu selon les manières des géomètres » (2), et pourtant « c'était un homme d'un bon commerce, affable, honnête, officieux, et fort réglé dans ses mœurs ». « Cela est étrange, ajoute malicieusement notre auteur, mais au fond il ne s'en faut pas plus étonner, que de voir des gens qui vivent très mal, quoiqu'ils aient une pleine persuasion de l'Evangile » (3).

Voilà suffisamment d'arguments, semble-t-il, pour justifier la liberté que l'on doit accorder aux différentes sectes religieuses, et surtout aux philosophes. Cependant Bayle fournit encore d'autres raisons pour condamner l'intolérance. Les chrétiens orthodoxes, disons plutôt les fanatiques, se croient seuls capables d'arriver à la connaissance de la vérité. Que faut-il en conclure ? C'est que ceux qui ont été ou sont encore étrangers au christianisme sont plongés dans les ténèbres de l'erreur. Mais n'est-ce pas oublier et méconnaître singulièrement l'influence que l'antiquité païenne a exercée sur le christianisme naissant ? Qui donc ne se souvient du rôle prépondérant que la philosophie d'Aristote joua dans la théologie du moyen âge ? Le cardinal Pallavicin avoue que « sans Aristote, l'Eglise aurait manqué de quelques-uns de ses articles de foi » (4). « Avant la Réformation, il y a eu des églises en Allemagne où l'on lisait au peuple tous les

1. Art. *Hobbes*, rem. M.

2. Art. *Spinoza*, rem. A.

3. Art. *Spinoza*, texte.

4. Art. *Aristote*, texte.

dimanches la morale d'Aristote au lieu de l'Evangile... Paul de Foix, célèbre pour ses ambassades et par son érudition, ne voulait pas voir à Ferrare François Patrice, parce qu'il apprit que ce savant homme enseignait une autre philosophie que la péripatéticienne. C'était pratiquer envers les ennemis d'Aristote ce que les zélateurs veulent qu'on fasse à l'égard des hérétiques » (1).

D'un autre côté, si l'on passe en revue les doctrines des philosophes, on verra que sur bien des points ils se rapprochent des chrétiens. Si l'on en veut croire quelques péripatéticiens, Aristote « n'ignorait pas le mystère de la Trinité » (2). Démocrite « enseignait que les images des objets, ces images, dis-je, qui se répandent à la ronde, ou qui se tournent de tous côtés pour se présenter à nos sens, sont des émanations de Dieu, et sont elles-mêmes un Dieu ; et que l'idée actuelle de notre âme, est un Dieu. Y a-t-il bien loin de cette pensée à dire que nos idées sont en Dieu, comme le P. Malebranche le dit, et qu'elles ne peuvent être une modification d'un esprit créé » (3) ?

Les questions tant débattues entre les chrétiens sur la prédestination et la prescience divine, étaient également connues des penseurs de l'antiquité. Parlant d'Apollon, Carnéade soutenait « que cette divinité ne pouvait prédire les choses futures, à moins qu'elles ne dépendissent d'une cause nécessaire : il lui ôtait la connaissance de tous les événements contingents, du parricide d'Œdipe,

1. Art. *Aristote*, texte.

2. *Ibid.*, texte et rem. P.

3. Art. *Démocrite*, rem. P.

par exemple... Chrysippe avait éludé l'instance tirée de ce qu'un homme prédestiné à mourir mourra, soit qu'il emploie des remèdes, soit qu'il n'en emploie point ; il l'avait, dis-je, éludée en supposant la complication des événements prédestinés, comme qu'un tel homme se servira d'un médecin et guérira. C'est pourquoi les remèdes sont alors une annexe de la fatalité de la guérison... Carnéade ne se payait point de cette réponse ; mais pour la bien réfuter, il en montrait le grand inconvénient, je veux dire l'extinction de la liberté... Vous voyez, ajoute Bayle, que les disputes des augustiniens avec les jésuites et avec les remontrants, sur les suites de la prédestination, avaient lieu, parmi les anciens philosophes » (1). Chrysippe s'était aussi posé cette question. « La nature des choses ou la Providence qui a fait le monde et le genre humain, a-t-elle fait aussi les maladies à quoi les hommes sont sujets ? » Par des arguments divers il cherchait à disculper la Providence, et les pensées qu'il débita sur cette matière, peuvent être regardées « comme une assez bonne ébauche d'un principe qu'un philosophe du xvii^e siècle a éclairci » (2).

Par toutes ces citations, on voit à quelles conclusions peut aboutir la raison ou la lumière naturelle. Rien donc n'autorise à être intolérant à l'égard des philosophes. D'ailleurs les théologiens eux-mêmes font appel à la raison pour interpréter l'évangile et développer toutes leurs doctrines : la philosophie est capable de détruire bien

1. Art. *Carnéade*, rem. L.

2. Art. *Chrysippe*, rem. T. L'auteur du XVII^e siècle, auquel Bayle fait allusion, est Malebranche.

des erreurs et des superstitions. Mais qu'on se garde bien de nous imposer tel ou tel système philosophique : il n'est aucun système qui puisse nous donner la vérité absolue ; ils ne fournissent tous qu'une vérité relative, les sceptiques l'ont bien montré.

Pour justifier cette dernière assertion qu'il répète très souvent, Bayle imagine un dialogue très intéressant, dont nous donnerons ici quelques extraits : « Deux abbés, dont l'un ne savait que la routine, l'autre était bon philosophe, s'échauffèrent peu à peu, de telle sorte dans la dispute, qu'ils pensèrent se quereller tout de bon. Le premier avait dit assez froidement qu'il pardonnait aux philosophes du paganisme d'avoir flotté dans l'incertitude des opinions, mais qu'il ne pouvait comprendre que sous la lumière de l'Evangile, il se trouvât encore de misérables pyrrhoniens. Vous avez tort, lui répondit l'autre, de raisonner de cette façon. Arcésilas, s'il revenait dans le monde, et s'il avait à combattre nos théologiens, serait mille fois plus terrible qu'il ne l'était aux dogmatiques de l'ancienne Grèce. La théologie chrétienne lui fournirait des arguments insolubles... Je renonce aux avantages que la nouvelle philosophie vient de procurer aux pyrrhoniens. A peine connaissait-on dans nos écoles le nom de Sextus Empiricus, les moyens de l'époque qu'il a proposés si subtilement n'y étaient pas moins inconnus que la terre australe, lorsque Gassendi en a donné un abrégé qui nous a ouvert les yeux. Le cartésianisme a mis la dernière main à l'œuvre, et personne parmi les bons philosophes ne doute plus que les sceptiques n'aient raison de soutenir que les qualités des corps qui frappent nos

sens ne sont que des apparences. Chacun de nous peut bien dire : *je sens de la chaleur à la présence du feu, mais non pas : je suis que le feu est tel en lui-même qu'il me parait*. Voilà quel était le style des anciens pyrrhoniens. Aujourd'hui la nouvelle philosophie tient un langage plus positif : la chaleur, l'odeur, les couleurs, etc., ne sont point dans les objets de nos sens, ce sont des modifications de mon âme ; je sais que les corps ne sont point tels qu'ils me paraissent. On aurait bien voulu en excepter l'étendue et le mouvement, mais on n'a pu, car si les objets des sens nous paraissent colorés, chauds, froids, odorants, encore qu'ils ne le soient pas, pourquoi ne pourraient-ils point paraître étendus et figurés, en repos et en mouvement, quoi qu'ils n'eussent rien de tel ? Bien plus, les objets des sens ne sauraient être la cause de mes sensations : je pourrais donc sentir le froid et le chaud, voir des couleurs, des figures, de l'étendue, du mouvement, quoi qu'il n'y eût aucun corps dans l'univers. Je n'ai donc nulle bonne preuve de l'existence des corps ».

L'abbé philosophe montre ensuite que si nous nous trompons en affirmant l'existence de l'étendue, Dieu n'est point la cause de notre erreur, puis il continue : « Pour espérer quelque victoire sur un sceptique, il faut lui prouver avant toutes choses que la vérité est certainement reconnaissable à quelques marques. On les appelle ordinairement *criterium veritatis*. Vous lui soutiendrez avec raison que l'évidence est le caractère sûr de la vérité, car si l'évidence n'était pas ce caractère, rien ne le serait. Soit, vous dira-t-il, c'est là où je vous attends, je vous

ferai voir des choses que vous rejetez comme fausses, qui sont de la dernière évidence. I. Il est évident que les choses qui ne sont pas différentes d'une troisième ne diffèrent point entre elles : c'est la base de tous nos raisonnements, c'est sur cela que nous fondons tous nos syllogismes, et néanmoins la révélation du mystère de la Trinité nous assure que cet axiome est faux..... II. Il est évident qu'il n'y a nulle différence entre individu, nature, personne : cependant le même mystère nous a convaincus que les personnes peuvent être multipliées, sans que les individus et les natures cessent d'être uniques. III. Il est évident que pour faire un homme qui soit réellement et parfaitement une personne, il suffit d'unir ensemble un corps humain et une âme raisonnable. Cependant le mystère de l'incarnation nous a appris que cela ne suffit pas. D'où il s'ensuit que ni vous ni moi ne saurions être certains si nous sommes des personnes ; car s'il était essentiel à un corps humain et à une âme raisonnable unis ensemble de constituer une personne, Dieu ne pourrait jamais faire qu'ils ne la constituassent ; il faut donc dire que la personnalité leur est purement accidentelle. Or tout accident est séparable de son sujet en plusieurs manières ; il est donc possible à Dieu de nous empêcher par plusieurs moyens d'être des personnes quoique nous soyons composés de corps et d'âme : et qui nous assurera qu'il ne se sert pas de quelque'un de ces moyens pour nous dépouiller de la personnalité ? Est-il obligé de nous révéler toutes les manières dont il dispose de nous ? IV. Il est évident qu'un corps humain ne peut être en plusieurs lieux tout à la

fois, et que sa tête ne peut pas être pénétrée avec toutes ses autres parties sous un point indivisible, et néanmoins le mystère de l'eucharistie nous apprend que ces deux choses se font tous les jours : d'où il s'ensuit que ni vous ni moi ne saurions être certains si nous sommes distingués des autres hommes, et si nous ne sommes pas à l'heure qu'il est dans le sérail de Constantinople, dans le Canada, dans le Japon, et dans chaque ville du monde, sous diverses conditions en chaque lieu. Dieu ne faisant rien en vain créerait-il plusieurs hommes, lorsqu'un seul lui peut suffire, créé en divers endroits et revêtu de diverses qualités selon les lieux ? Cette doctrine nous fait perdre les vérités que nous trouvions dans les nombres ; car on ne sait plus ce que c'est que deux et trois, nous ne savons ce que c'est qu'identité, que diversité... Non seulement nous ne savons plus s'il y a deux corps, nous ignorons même s'il y a un corps et un esprit ; car si la matière est pénétrable, il est clair que l'étendue n'est qu'un accident du corps, et ainsi le corps selon son essence est une substance non étendue, il peut donc recevoir tous les attributs que l'on conçoit dans l'esprit, l'entendement la volonté, les passions, les sensations ; il n'y a donc plus de règle qui nous fasse discerner si une substance est spirituelle de sa nature, ou si elle est corporelle. V. Il est évident que les modes d'une substance ne peuvent point subsister sans la substance qu'ils modifient ; et néanmoins le mystère de la transsubstantiation nous a fait savoir que cela est faux. Cela confond toutes nos idées : il n'y a plus de moyen de définir la substance ; car si l'accident peut subsister sans aucun

sujet, la substance à son tour pourra subsister dépendamment d'une autre substance à la manière des accidents : l'esprit pourra subsister à la manière des corps comme dans l'eucharistie la matière existe à la manière des esprits ; ceux-ci pourront être impénétrables, comme la matière est la pénétrable...

« Passons à la morale. I. Il est évident qu'on doit empêcher le mal si on le peut, et qu'on pèche si on le permet lorsqu'on le peut empêcher. Cependant notre théologie nous montre que cela est faux ; elle nous enseigne que Dieu ne fait rien qui ne soit digne de ses perfections, lorsqu'il souffre tous les désordres qui sont au monde et qu'il lui était facile de prévenir. II. Il est évident qu'une créature qui n'existe point ne saurait être complice d'une action mauvaise, III. et qu'il est injuste de la punir comme complice de cette action. Néanmoins notre doctrine du péché originel nous montre la fausseté de ces évidences. IV. Il est évident qu'il faut préférer l'honnête à l'utile et que plus une cause est sainte, moins elle a la liberté de postposer l'honnêteté à l'utilité. Cependant nos théologiens nous disent que Dieu ayant à choisir entre un monde parfaitement bien réglé et orné de toute vertu et un monde tel que celui-ci, où le péché et le désordre dominant, a préféré celui-ci à celui-là parce qu'il y trouvait mieux les intérêts de sa gloire ». L'abbé philosophe donne encore quelques exemples de notre ignorance dans les questions de morale, puis termine en disant : « S'il y avait une marque à laquelle on pût connaître certainement la vérité ce serait l'évidence : or l'évidence n'est

pas une telle marque puisqu'elle convient à des faussetés » (1).

On peut se demander, après avoir lu ce long discours quelle était au juste la pensée de Bayle. Voulait-il confondre la raison, montrer que tous les systèmes qu'elle élabore n'ont qu'une valeur relative et par suite doivent tous être tolérés ? Ou bien voulait-il prouver que bon nombre de doctrines chrétiennes sont en contradiction flagrante avec les lumières de la raison : étant toutes aussi absurdes ou aussi antirationnelles, pourquoi s'y attacher avec passion et les imposer par la contrainte ? Il est difficile de préciser. Il semble même que ces deux pensées se trouvent toutes les deux dans l'esprit de notre auteur. Toujours est-il qu'après avoir étudié plusieurs systèmes philosophiques, tant anciens que modernes, Bayle est arrivé à voir ce qu'il y a de faible dans les uns et dans les autres : aucun ne saurait nous satisfaire complètement.

Veut-on des exemples de cette affirmation ? Examinons un peu les actions des animaux et recherchons les explications qu'on en a données : « Anaxagoras admettait dans toutes les bêtes une âme, à laquelle il donnait le même nom d'entendement qu'il avait donné au premier moteur de la matière et à l'ordonnateur de la construction du monde » (2). Des idées analogues ont été exposées, par Pythagore, Platon, Porphyre, etc. Aristote a soutenu que les bêtes ont une âme douée de sentiment, de mémoire et de passions, mais non pas de raison ; Pereira ensei-

1. Art. *Pyrrhon*, rem. B.

2. Art. *Anaxagoras*, rem. E.

gnait que les bêtes sont des machines et rejetait l'âme sensitive que certains leur attribuent. Descartes aussi regardait les animaux comme des automates. Qu'on considère en outre tout ce qu'ont dit sur cette matière les stoïciens, les cyniques, Philon, Pline, Galien, Lactance, Arnobe, Maimonide, Montaigne, Rorarius, Leibniz, etc. et l'on verra toutes les difficultés auxquelles on se trouve réduit. « Les opinions extrêmes sur ce sujet sont, ou absurdes, ou très dangereuses ; le milieu qu'on y veut garder est insoutenable » (1) « Les actions des bêtes sont peut-être un des plus profonds abîmes sur quoi notre raison se puisse exercer » (2).

Autre exemple. Désire-t-on savoir ce qu'est la matière, quelle est son origine ? Les anciens ont cru qu'elle était incréée et éternelle. Les modernes, au contraire, prétendent que la matière a été créée de rien. Mais qu'on examine un peu ces hypothèses et l'on ne pourra comprendre « ni que la matière soit éternelle et différente de Dieu, ni qu'elle ait été produite de rien, ni qu'un esprit infini et souverainement libre, créateur de toutes choses ait pu produire un ouvrage tel que le monde. Une matière qui existe nécessairement, et qui néanmoins est déstituée d'activité et soumise à la puissance d'un autre principe, n'est pas un objet dont la raison s'accommode. Nous ne voyons nulle convenance entre ces trois qualités : l'idée de l'ordre combat une telle association. Une matière créée de rien n'est pas concevable, quelque effort que l'on veuille

1, Art. *Pereira*, texte et rem. E, G, H, I. Cf. en outre, art. *Rorarius*, texte et remarques, sauf I.

2. Art. *Barde*, rem. C.

faire pour se former une idée d'un acte de volonté qui convertisse en une substance réelle ce qui n'était rien auparavant. Ce principe des anciens : *ex nihilo nihil fit*, rien ne se fait de rien, se présente incessamment à notre imagination, et y brille d'une manière si éclatante, qu'il nous fait lâcher prise, en cas que nous eussions commencé de concevoir quelque chose dans la création. Enfin, qu'un Dieu infiniment bon, infiniment saint, infiniment libre, pouvant faire des créatures toujours saintes et toujours heureuses, ait mieux aimé qu'elles fussent criminelles et malheureuses éternellement, est un objet qui fait de la peine à la raison ; et d'autant plus qu'elle ne saurait comprendre l'accord de la liberté de l'homme avec la qualité d'un être tiré du néant. Or sans cet accord, elle ne saurait comprendre que l'homme puisse mériter aucune peine sans une providence libre, bonne, sainte et juste » (1). Spinoza a voulu éviter ces inconvénients. Il a cherché un système « où Dieu ne fût pas distingué de la matière et où il agit nécessairement, selon toute l'étendue de ses forces, non pas hors de lui-même, mais en lui-même. Il résulte de cette supposition, que cette cause nécessaire, ne mettant aucune borne à sa puissance, et n'ayant pour règle de ses actions ni la bonté, ni la justice, ni la science, mais la seule force infinie de sa nature, a dû se modifier selon toutes les réalités possibles, de sorte que les erreurs et les crimes, la douleur et le chagrin, étant des modalités aussi réelles que les vérités et les vertus et les plaisirs,

1. Art. Spinoza, rem. O.

l'univers a dû contenir de tout cela » (1). Cette hypothèse donnant lieu à des conséquences « extravagantes et abominables », n'est nullement préférable aux inconvénients que Spinoza a voulu éviter.

Acquiert-on une plus grande certitude en étudiant le problème de l'immortalité de l'âme ? Sur ce point encore l'accord est loin d'exister entre les philosophes. Plusieurs auteurs soutiennent que l'âme est immortelle, mais Averroès enseignait la mortalité de l'âme humaine (2). Des discussions ont été soulevées en Italie, pour « savoir si par les principes d'Aristote, on pouvait donner des preuves de l'immortalité de notre âme » (3). Pomponace assure que « les raisons naturelles ne peuvent point nous donner une certitude légitime de notre immortalité » (4). De leur côté Locke et Perrot d'Ablancourt ont déclaré que pour acquérir cette certitude il faut recourir à la religion et non à la raison (5).

Oserons-nous encore aborder un autre problème, celui de l'existence de Dieu ? Pascal nous répondra à peu près ceci : la raison ne nous permet pas d'affirmer que Dieu est ou qu'il n'est pas, mais parions que Dieu est, et ce pari nous sera plus avantageux que le pari contraire (6). — A l'idée de Dieu se rattache celle de la Providence, mais les arguments qu'on allègue pour la prouver ne sauraient

1. Art. *Spinoza*, rem. O.

2. Art. *Averroès*, rem. H.

3. Art. *Zabarella*, rem. F.

4. Art. *Pomponace*, rem. B.

5. Art. *Perrot*, rem. L.

6. Art. *Pascal*, rem. I.

convaincre tous les incrédules (1). — Faut-il en outre rapporter à Dieu l'existence du mal, ou bien pour expliquer cette existence, proposerons-nous à la suite des manichéens le dogme des deux principes, l'un bon, l'autre mauvais (2) ? Avouons que la question de l'origine du mal est insoluble (3). Les Pères, pour résoudre ce problème « ont été obligés de recourir aux privilèges de la liberté de l'homme ; mais plus on fait réflexion sur cette manière de dénouer la difficulté, plus éprouve-t-on que les lumières naturelles de la philosophie fournissent de quoi serrer et embrouiller davantage ce nœud gordien... La meilleure réponse qu'on puisse faire naturellement à la question : Pourquoi Dieu a-t-il permis que l'homme péchât ? est de dire : je n'en sais rien, je crois seulement qu'il en a eu des raisons très dignes de sa sagesse infinie, mais qui me sont incompréhensibles » (4).

Nous ne prolongerons pas plus loin cet examen des questions philosophiques. Ce que nous venons d'indiquer suffit à justifier cette assertion, à savoir « que notre raison n'est propre qu'à brouiller tout, et qu'à faire douter de tout : elle n'a pas plutôt bâti un ouvrage, qu'elle vous montre les moyens de le ruiner. C'est une véritable Péné-

1. Art. *Diagoras*, rem. I.

2. Art. *Manichéens*, rem. B, C, D. Dans la remarque D, Bayle s'efforce de prouver que ce dogme des manichéens, « beaucoup plus ancien que Manès, et insoutenable, dès que l'on admet l'Écriture Sainte, ou en tout ou en partie, serait assez difficile à réfuter, soutenu par des philosophes païens aguerris à la dispute ».

3. Sur la question de l'origine du mal, cf., outre l'art. *Manichéens*, ainsi que le *Deuxième Eclaircissement* qui s'y rapporte (t. V, p. 721), l'art. *Pauliciens*, rem. E et suiv., et l'art. *Origène*, texte et rem. E.

4. Art. *Pauliciens*, texte et rem. M.

lope qui pendant la nuit défait la toile qu'elle avait faite le jour » (1). Qui donc oserait désormais imposer ses opinions ? Ne devons-nous pas au contraire tolérer toutes les opinions différentes des nôtres ? Voyons d'ailleurs quelles sont les conséquences du doute auquel nous venons d'aboutir. Bayle le dit nettement dans la remarque suivante : « Quand on est capable de bien comprendre tous les moyens de l'époque qui ont été exposés par Sextus Empiricus, on sent que cette logique est le plus grand effort de subtilité que l'esprit humain ait pu faire, mais on voit en même temps que cette subtilité ne peut donner aucune satisfaction : elle se confond elle-même ; car si elle était solide, elle prouverait qu'il est certain qu'il faut douter. Quel cahos et quelle gêne pour l'esprit ! Il semble donc que ce malheureux état est le plus propre de tous à nous convaincre que notre raison est une voie d'égarement, puisque lorsqu'elle se déploie avec le plus de subtilité, elle nous jette dans un tel abîme. La suite naturelle de cela doit être de renoncer à ce guide, et d'en demander un meilleur à la cause de toutes choses. C'est un grand pas vers la religion chrétienne, car elle veut que nous attendions de Dieu la connaissance de ce que nous devons croire et de ce que nous devons faire ; elle veut que nous captivions notre entendement à l'obéissance de la foi » (2).

L'incertitude règne dans le domaine de la philosophie, et nous voici ramenés sur le terrain religieux. Or qu'est-ce que la foi pour Bayle ? « Son essence, dit-il, consiste à

1. Art. *Budel*, rem. E.

2. Art. *Pyrrhon*, rem. C.

nous attacher par une forte persuasion aux vérités révélées, et à nous y attacher par le seul motif de l'autorité de Dieu... Le mérite de la foi devient plus grand à proportion que la vérité révélée qui en est l'objet surpasse toutes les forces de notre esprit ; car à mesure que l'incompréhensibilité de cet objet s'augmente par le grand nombre de maximes de la lumière naturelle qui le combattent, il nous faut sacrifier à l'autorité de Dieu une plus forte répugnance de la raison, et par conséquent nous nous montrons plus soumis à Dieu, et nous lui donnons de plus grandes marques de notre respect, que si la chose était médiocrement difficile à croire » (1). Si telle est la nature de la foi, où trouver cette vérité révélée par Dieu et que nous devons croire, ou en d'autres termes, quelle est la vraie Eglise orthodoxe, à laquelle nous devons nous rattacher ? Les Pères et après eux Bellarmin et d'autres grands controversistes ont dit que l'étendue est la marque de la vraie Eglise. « Ils ont eu même l'imprudence de mettre la prospérité entre les marques de la vraie Eglise » (2). Mais on peut objecter « qu'à ces deux marques l'église mohométane passera plus justement que la chrétienne pour la vraie Eglise. La religion de Mahomet a beaucoup plus d'étendue que n'en a le christianisme, cela n'est pas contestable ; ses victoires, ses conquêtes, ses triomphes ont incomparablement plus d'éclat que tout ce de quoi les chrétiens se peuvent glorifier en ce genre de prospérité » (3).

1. *Troisième Eclaircissement* (Dictionnaire, t. V, p. 747).

2. Art. *Mahomet*, rem. P.

3. *Ibid.*, *ibid.*

Voici qui est plus grave : « Il ne serait pas trop sûr, dit Bayle, de laisser juger par les mœurs si le christianisme est la vraie Eglise.... Je ne prétends pas que les chrétiens soient plus déréglés quant aux mœurs que les infidèles, mais je n'oserais affirmer qu'ils le soient moins » (1). Les vices sont à peu près les mêmes de part et d'autre, « de sorte qu'il semble qu'on puisse assurer en général que les chrétiens et les infidèles n'ont rien à se reprocher, et que s'il y a quelque différence entre leurs mauvaises mœurs, c'est plutôt la diversité de climat qui en est la cause, que la diversité de religion » (2).

Bayle insiste volontiers sur cette comparaison entre le mahométisme et le christianisme : il montre même des croyances et des pratiques analogues dans les deux religions. Ainsi les Turcs adorent un certain Chederles, absolument identique au St Georges des chrétiens (3). Les mahométans adressent des prières à Fatime, fille de Mahomet et femme d'Ali, tout comme les catholiques en adressent à la Vierge. Ils croient que lorsque Fatime mourut, Dieu l'enleva au ciel, « que son tombeau ne renferme rien et n'est qu'une représentation ». « Quoique femme d'Ali et mère de quelques enfants, elle est néanmoins vénérée comme une vierge » (4). Voilà bien de quoi confondre les catholiques sur la valeur des dogmes de l'assomption et de l'immaculée conception. Mais Bayle fait encore cette réflexion : « Les mahométans selon les prin-

1. Art. *Mahomet*, rem. P.

2. *Ibid.*, *ibid.*

3. Art. *Chederles*, texte.

4. Art. *Fatime*, rem. D et E.

cipes de leur foi, sont obligés d'employer la violence pour ruiner les autres religions, et néanmoins ils les tolèrent depuis plusieurs siècles. Les chrétiens n'ont reçu ordre que de prêcher et d'instruire, et néanmoins de temps immémorial, ils exterminent par le fer et par le feu ceux qui ne sont point de leur religion » (1). Ajoutons enfin pour terminer cette comparaison une remarque qui nous rendra plus tolérants à l'égard des mahométans : ceux-ci s'imaginent si bien être en possession de la vérité qu'ils ne comprennent pas qu'un homme puisse mourir chrétien (2).

Après ce parallèle entre le mahométisme et le christianisme, il serait intéressant d'en établir un autre entre les différentes religions païennes et la religion chrétienne. Veut-on prouver la vérité de cette dernière, en alléguant tel ou tel miracle ? Les païens ne sont pas embarrassés, ils citent des prodiges en grand nombre (3). Ils opposent aux miracles rapportés dans la Bible, ceux d'Apollonius de Tyane (4) et ceux d'Apulée (5). Ils se peuvent vanter d'avoir eu, aussi bien que les chrétiens, des rois qui guérissaient des maladies (6). D'ailleurs on est « fort enclin dans toutes les religions à se croire favorisé des

1. Art. *Mahomet*, rem. AA. Bayle s'étend longuement sur la tolérance accordée par les mahométans aux autres religions. Cf. en particulier, outre la remarque AA, les remarques N et O, et art. *Nestorius*, rem. E.

2. Art. *Abulpharage*, rem. E.

3. Art. *Achillea*, rem. D, E, F, H.

4. Art. *Apollonius*, rem. D et F.

5. Art. *Apulée*, rem. L.

6. Art. *Pyrrhus* (roi des Epirotes), rem. Q.

bienfaits miraculeux (1). Toutes les religions sont-elles donc également vraies ? On bien faut-il rejeter l'authenticité de certains miracles ? Mais dans ce dernier cas, quels sont les récits à éliminer ? Jurieu a voulu prouver la fausseté d'un miracle que la tradition a fait entrer dans la biographie de Jean Damascène, mais par sa critique même, il a fourni des armes aux infidèles pour réfuter tous les miracles de Moïse et de Jésus-Christ (2). Les anciens Pères trouvaient étrange que les païens rejetassent l'histoire de Jonas, après avoir adopté la fable d'Hercule (3). Les catholiques savent fort bien critiquer les légendes des communautés rivales mais « ils croient pieusement mille et mille contes qui se débitent tous les jours et ils regardent comme des chicanes d'hérétiques obstinés les raisons les plus spécieuses de ceux qui s'inscrivent en faux (4). Que penser de tout cela, sinon que les récits miraculeux sont insuffisants pour garantir le caractère divin de telle ou telle religion ?

N'y a-t-il donc pas de marque extérieure permettant de reconnaître la vraie Eglise ? Si, diront quelques-uns, la vraie Eglise est celle dont les membres vont jusqu'à souffrir le martyre plutôt que de renoncer à leur religion. Mais qu'est-ce qui prouve que le courage de ces martyrs n'est pas une marque d'opiniâtreté. Origène eut à subir d'atroces tourments sous la persécution de Décus, et il les endura sans murmurer. « Il ne lui échappa rien qui ne fût

1. Art. *Constance*, rem. B.

2. Art. *Damascène*, rem. D.

3. Art. *Jonas*, rem. B.

4. *Ibid*, *ibid*.

digne d'un soldat de Jésus-Christ » (1). Mais Origène ne croyait pas ce que croyait l'Eglise, aussi Epiphane se refuse-t-il à le regarder comme un martyr. St Augustin disait : « Ce qui fait le martyr, ce n'est pas le supplice, mais la foi qui le fait endurer. Or il n'y a plus de foi dans celui qui s'élève contre la doctrine de l'Eglise » (2). Bayle ajoute avec raison : « Les voies les plus faciles du discernement de la bonne cause nous échappent tôt ou tard. Il serait bien plus à la portée du peuple de connaître à certaines marques extérieures quelle est la vraie religion, que d'entrer dans un examen sévère de la doctrine. Or entre les marques extérieures, la constance des martyrs est la plus capable de faire impression. Elle fut tout à fait utile à l'avancement de la foi chrétienne : leurs cendres furent la semence des justes, et donnèrent une infinité d'élèves à l'Evangile. Mais cette preuve devint équivoque après que le christianisme se fut partagé en diverses communions ; elles eurent toutes leurs martyrs, et ainsi pour n'être pas abusé, il fallait entrer dans la discussion de la doctrine, et renoncer à cette voie abrégée de la vérité : une telle communion a des martyrs, donc elle est bonne » (3).

Nous n'insisterons pas sur cet autre argument qui veut que de toutes les sectes chrétiennes, la seule vraie, soit celle qui se fonde sur l'Evangile, car toutes les communions prétendent fonder leurs doctrines sur la Bible, en l'interprétant à leur façon (4). D'ailleurs on a traité

1. Art. *Origène*, rem. F.

2. *Ibid.*, *ibid.*

3. *Ibid.*, *ibid.*, Cf., en outre, art. *Anabaptistes*, rem. F,

4. Art. *Anabaptistes*, rem. F.

l'Écriture dans le christianisme à peu près comme les juriconsultes traitent le Code de Justinien (1).

Cela dit, examinons un peu les dogmes en eux-mêmes. Y en a-t-il un seul dont on puisse dire infailliblement : ceci est orthodoxe ? Abélard fut accusé de trithéisme pour avoir soutenu que « comme les trois propositions d'un syllogisme ne sont qu'une même vérité, de même le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'une même essence... Les inconvénients qui peuvent sortir d'un tel parallèle n'égalent point, ou, pour le moins, ne surpassent point ceux qui naissent du parallèle de la Trinité avec les trois dimensions de la matière. Ainsi puisqu'on ne doute pas de l'orthodoxie de M. Wallis, mathématicien d'Oxford, qui a fait extrêmement valoir le parallèle des trois dimensions, on ne doit pas douter de celle de Pierre Abélard sous prétexte de la comparaison du syllogisme » (2).

Tel dogme ou tel principe sera donc maintenu comme orthodoxe par les uns, et rejeté par les autres comme hétérodoxe. Amyraut enseignait la doctrine de la grâce universelle. Cette opinion fut combattue au synode national d'Alençon en 1637. Plusieurs membres de ce synode voulurent déposer Amyraut. « S'ils ont vécu encore trente ou quarante ans, je ne vois pas de quelle manière ils oseraient regarder le monde ; car enfin, cette doctrine qu'ils jugeaient digne des anathèmes les plus foudroyants, se trouva être celle des plus grands hommes qui servissent les églises réformées de France. Ce fut celle de M. Mestrezat, celle de M. le Faucheur, celle de

1. Art. *Reihing*, rem. D.

2. Art. *Abélard*, rem. M.

M. Blondel, celle de M. Daillé, celle de M. Claude, celle de M. du Bosc... La même doctrine passa d'abord pour un monstre, et puis pour une chose innocente » (1).

Il est souvent difficile de dire si un auteur a été hérétique ou non. Ainsi aux yeux de certaines personnes, Dante passait pour un bon catholique, d'autres ont soutenu qu'il ne l'était pas (2). D'ailleurs les théologiens sont loin de s'entendre, même sur les points les plus importants, et cela dans une église qui prétend n'avoir jamais varié. Les variations des dogmes sont pourtant bien manifestes dans l'église catholique : tel dogme aujourd'hui imposé aux fidèles et déclaré orthodoxe, est en contradiction avec tout ce qu'ont écrit les Pères. On en jugera par un exemple. En composant son ouvrage intitulé : *Dogmata theologica*, le P. Pétau « avait eu pour but de représenter naïvement la doctrine des trois premiers siècles (3). Il n'avait point déguisé l'opinion des Pères qui avaient eu de fausses notions sur le mystère des trois personnes. Il ne s'était piqué que de rapporter l'état des choses, et d'y joindre les explications les plus naturelles que les mots pouvaient avoir. C'était apprendre au public que plusieurs Pères de la primitive Eglise avaient débité des faussetés bien absurdes sur la génération du Verbe et sur les mystères annexés à celui-là. Ceci donnait une forte atteinte à l'autorité des canons du concile de Nicée. On en pouvait conclure que l'article de la Trinité n'est pas un dogme fondamental dans la

1. Art. Amyraut, rem. F.

2. Art. Dante, rem. I.

3. Il s'agit de la doctrine de la Trinité.

religion, puisque ceux qui avaient erré sur cette matière n'avaient pas laissé d'être sauvés. Les nouveaux anti-trinitaires pouvaient tirer de là plusieurs conséquences. Le Père Pétiau en fut averti et se trouva obligé d'apporter quelque remède à ce mal. Il fit sa préface dans cette vue : son but, ses motifs passèrent du blanc au noir ; il ne fut plus question que de soutenir l'orthodoxie des Pères, il fallut leur faire amende honorable, en un mot il fallut se contredire » (1). Ainsi donc pour garantir la valeur d'un dogme, on sacrifie l'histoire et l'on en vient à nier les variations de ce dogme. Les protestants, d'ailleurs, agissent souvent de même. Jurieu prit à cœur de ruiner le fondement de l'*Histoire des variations* de Bossuet. « Il avait besoin pour cela que les Pères eussent erré dans les points les plus importants de la foi chrétienne. Il les mit le plus bas qu'il put, il s'étendit sur les idées absurdes qu'ils avaient de la Trinité. Il ne songea qu'à son intérêt présent et il lui fut impossible de se retenir. Mais quelque temps après il eut à combattre ceux qui disent que le dogme de la Trinité n'est point nécessaire au salut et qu'ainsi l'on doit tolérer les soci-niens. Il eut besoin alors que les Pères eussent été orthodoxes : il soutint aussi qu'ils l'avaient été ; il les fit plus blancs que neige ; il se déclara leur apologiste, leur panégyriste, et enfin l'accusateur de ceux qui les méprisaient et qui s'appuyaient sur son exemple. C'est se jouer du public, et s'exposer à être couvert de honte : ses varia-

1. Art. *Pétiau*, rem. B.

tions n'ont pas empêché qu'on ne lui prouvât qu'il avait sauvé malgré lui les sociniens » (1).

L'histoire ainsi dénaturée ne permet donc pas de distinguer ce qui est orthodoxe de ce qui ne l'est pas. Faudra-t-il examiner les dogmes avec les lumières de la raison ? Ce serait contraire à la nature de la foi, telle que nous l'avons définie plus haut (2). « Quoi ! s'écrie Bayle, vous voudriez que sur des mystères qui surpassent la raison, les réponses d'un théologien fussent aussi claires que les objections d'un philosophe ? De cela même qu'un dogme est mystérieux et très peu compréhensible à la faiblesse de l'entendement humain, il résulte nécessairement que notre raison le combattra par des arguments très forts et qu'elle ne pourra trouver d'autre bonne solution que l'autorité de Dieu » (3). L'autorité de Dieu ! Ne devrait-on pas plutôt parler de l'autorité de l'homme ? C'est par la force, en effet, que les Eglises imposent leurs dogmes, donnant ainsi à ces derniers un caractère d'orthodoxie qu'ils n'ont pas par eux-mêmes. Toutes les communions s'efforcent de gagner le plus grand nombre d'adeptes, et pour cela elles recourent bien souvent à la persécution et à la violence. Mais d'autre part les sectes excluent soigneusement de leur sein ceux dont les idées paraissent trop avancées ou dangereuses, et pour cela c'est encore la violence que l'on emploie. « Comme il y a un *Compelle intrare*, contrains-les d'entrer, il y a tout de même un *Compelle*

1. Art. *Petau*, rem. B.

2. Cf. p. 137 et suiv.

3. Art. *Charron*, rem. P.

exire, contrains-les de sortir. Représentez-vous un ecclésiastique qui se soit fait un puissant ennemi entre ses confrères, il pourra fort bien arriver que malgré lui, on le rendra hérétique et qu'on le forcera à passer dans une autre communion. Il se verra d'abord accusé d'hétérodoxie, puis on dira qu'il entretient de secrètes intelligences avec l'ennemi, qu'il est pensionnaire, mal intentionné contre l'Etat et capable d'infester l'Eglise; on le rendra si odieux que ses parents mêmes n'oseront le voir; il sera contraint, voyant que son ministère n'est plus en édification, de chercher ailleurs de l'emploi. Mais où ira-t-il? Les lettres de ses adversaires vont plus vite qu'une famille; il ne saurait aller dans un lieu où il se trouve qu'on l'a déjà diffamé. Ainsi après avoir transporté ses tabernacles en divers lieux, sans avoir pu dissiper les préventions et les jugements téméraires, prêt à se voir réduit au dernier denier, et ne sachant de quoi subsister, indigné d'ailleurs qu'il soit si facile à deux ou trois clabaudes de préoccuper tant de monde, et concevant mauvaise opinion d'un parti qui se laisse si aisément effaroucher, il se jette entre les bras d'une autre Eglise... Voilà une espèce de dragonnade, non pas pour contraindre d'entrer, mais pour contraindre de sortir » (1).

La discorde règne entre les membres d'une même communion et donne lieu parfois à d'atroces persécutions. Quel spectacle vont donc nous offrir les sectes rivales qui se partagent l'empire des âmes? Et sans chercher bien

1. Art. *Ferrier* (*Jérémie*), rem. D.

loin les exemples, que faut-il penser du christianisme au milieu duquel nous vivons ? « L'Eglise divisée en factions et en cabales tout comme les républiques, en factions, dis-je, qui triomphent ou qui succombent, tout comme dans les républiques, non pas à proportion que les causes sont bonnes ou ne le sont pas, mais à proportion que l'on peut mieux ou que l'on peut moins se servir de toutes sortes de machines, une telle Eglise est sans doute un objet de compassion, un sujet de gémissément » (1).

On pourrait en écrire bien long sur ce chapitre et parler des guerres civiles qui, à différentes époques, ont désolé l'humanité. Les luttes religieuses du xvi^e siècle, par exemple, nous inspirent de tristes réflexions, et cependant beaucoup de gens en ignorent encore les conséquences. « Trois sortes de gens auraient besoin d'y jeter chaque jour la vue, et de s'en faire un *songez-y bien*. Ceux qui gouvernent se devraient faire dire tous les matins par un page : *Ne tourmentez personne sur ses opinions de religion, et n'étendez pas le droit du glaive sur la conscience. Voyez ce que Charles IX et son successeur y gagnèrent. C'est un vrai miracle que la monarchie française n'ait point péri pour leur catholicité. Il n'arrivera pas tous les jours de tels miracles, ne vous y fiez point. On ne voulut pas laisser en repos l'édit de janvier, et il fallut, après plus de trente ans de désolation, après mille et mille torrents de sang répandus, mille et mille perfidies et incendies, en accorder un plus favorable.* Ceux qui conduisent les affaires ecclésiastiques sont la seconde espèce de gens qui doivent se bien sou-

1. Art. Golius (Jacques), rem. K. — Cf., en outre, art. Charron, rem. P.

venir du xvi^e siècle. Quand on leur parle de tolérance, ils croient ouïr le plus affreux et le plus monstrueux de tous les dogmes ; et afin d'intéresser dans leurs passions le brasséculier, ils crient que c'est ôter aux magistrats le plus beau fleuron de leur couronne que de ne leur pas permettre pour le moins d'emprisonner et de bannir les hérétiques. Mais s'ils examinaient ce que l'on peut craindre d'une guerre de religion, ils seraient plus modérés. *Vous ne voulez pas, leur peut-on dire, que cette secte prie Dieu à sa mode, ni qu'elle prêche ses sentiments ; mais prenez garde, si l'on en vient aux épées tirées, qu'au lieu de parler et d'écrire contre vos dogmes, elle ne renverse vos temples et ne mette vos propres personnes en danger. Que gagnés-vous en France et en Hollande, en conseillant la persécution ? Ne vous fiez pas à votre grand nombre. Vos souverains ont des voisins, et par conséquent vos sectaires ne manqueront, ni de protecteurs, ni d'assistance, fussent-ils Turcs.* Enfin, que ces théologiens remuants qui prennent tant de plaisir à innover, jettent continuellement la vue sur les guerres de religion du xvi^e siècle. Les réformateurs en furent la cause innocente ; nulle considération ne devait les arrêter, puisque, selon leurs principes, il n'y avait point de milieu, il fallait ou laisser damner éternellement tous les papistes ou les convertir au protestantisme. Mais que des gens qui sont persuadés qu'une erreur ne damne pas, ne respectent point la possession, et qu'ils aiment mieux troubler le repos public que supprimer leurs idées particulières, c'est ce qu'on ne peut assez détester. Qu'ils considèrent donc les suites de leurs nouveautés et de l'action qu'ils intentent à l'usage, et s'ils peuvent s'y embarquer sans

une absolue nécessité, ils faut qu'ils aient une âme de tigre, et plus de bronze autour du cœur que celui qui hasarda le premier sa vie sur un vaisseau » (1).

De crainte de prolonger outre mesure ce chapitre, nous arrêterons ici l'énumération des arguments de Bayle relatifs à la liberté de conscience. Ce que nous venons de dire montre avec assez d'évidence l'importance qu'il convient d'attacher au *Dictionnaire historique et critique* sur la question qui nous intéresse, importance que l'on a trop souvent méconnue. Bayle n'a pas réussi à faire pénétrer ses idées généreuses dans l'esprit de la plupart de ses contemporains, c'est peut-être pour cela qu'on ne tient pas assez compte de lui, et que l'on rapporte à Locke, à Voltaire, ou à d'autres philosophes du XVIII^e siècle, l'honneur d'avoir inculqué aux hommes éclairés et loyaux l'amour de la tolérance. Bayle, il faut cependant le reconnaître, mérite une place de premier ordre dans l'histoire de la liberté de conscience.

1. Art. *Macon*, rem. C.

CONCLUSION

« Bayle, disait Vinet après avoir donné quelques extraits du *Commentaire philosophique*, Bayle a si bien raisonné sur tous ces sujets, qu'après l'avoir lu, il semble qu'il n'y ait plus rien à ajouter » (1). Etendons ce jugement jusqu'au *Dictionnaire historique et critique* et nous serons plus près de la vérité. Bayle en effet a abordé la question de la tolérance à différents points de vue. Sans cesse dominé par cette idée maîtresse, il l'approfondit et cherche à la justifier au moyen des ressources nombreuses que lui offrent sa mémoire et son intelligence. Il parle, parfois même avec chaleur, lorsqu'il « a à exprimer son horreur des persécutions, des guerres civiles, des guerres religieuses, du fanatisme, de la stupidité de la foule tuant pour le service d'une idée qu'elle ne comprend pas, et en l'honneur d'un contresens » (2). Oui, lorsqu'il s'agit de tolérance, Bayle ne reste pas toujours le sceptique moqueur et indifférent que certains prétendent trouver en lui, et Lenient écrivait avec raison : « Bayle.... malgré sa froide

1. VINET. *Moralistes des seizième et dix-septième siècles*, p. 331.

2. FAGUET. *Dix-huitième siècle*, 3^e édit. p. 25.

modération a bien aussi son grain de passion au fond du cœur, lorsqu'il plaide la cause de la tolérance » (1).

Mais précisément parce que Bayle a été aussi documenté sur la matière qui nous intéresse et qu'il s'y est étendu avec une telle insistance, il serait chimérique de vouloir, en quelques pages, donner une critique raisonnée des arguments qu'il a avancés. Notre but, en terminant ce travail, sera plus modeste, nous nous bornerons à combattre ce mot de *tolérance*, pour le remplacer par celui de *liberté de conscience*. Bayle avait raison au siècle où il vivait de parler de tolérance : la société de son temps ne paraissait pas faite pour accorder à tous ce que nous appelons la liberté de conscience. Tout ce que l'on peut demander d'une Eglise qui se regarde comme étant la seule vraie dépositaire d'un corps de doctrines divinement inspirées, qui se regarde, dis-je, comme étant seule en possession de la vérité absolue, et qui exige de ses membres l'adhésion pleine et parfaite à ses doctrines, tout ce que l'on peut demander d'une pareille Eglise, c'est d'user de patience à l'égard des autres sectes, de les souffrir avec résignation, comme l'égoïste supporte la présence d'un malade dont la vue l'importune. Mais Bayle a déjà singulièrement ébranlé l'infailibilité des Eglises quelles qu'elles soient, et l'histoire des dogmes nous a appris à reconnaître la valeur transitoire et temporelle des dogmes qu'aujourd'hui encore on veut imposer aux consciences : elle nous montre la genèse de ces dogmes, l'évolution qu'ils ont subie, le caractère vraiment humain qu'ils ont revêtu

1. LENIENT. *Etude sur Bayle*, p. 239.

aux différentes époques de l'humanité, en un mot elle a détruit la foi d'autorité. La théologie moderne conçoit la religion sous un aspect bien différent de celui sous lequel la concevaient les docteurs au moyen âge et qui a malheureusement persisté dans l'Eglise catholique et dans l'Eglise protestante orthodoxe. Nous dirons, avec Auguste Sabatier, que la religion, « c'est un commerce, un rapport conscient et voulu, dans lequel l'âme en détresse entre avec la puissance mystérieuse dont elle sait qu'elle dépend et que dépend sa destinée » (1).

L'homme a conscience de sa faiblesse en face d'un idéal de vrai, de beau et de bien, qu'il s'efforce d'atteindre, et auquel il sent le devoir toujours plus pressant de se donner tout entier. Eh bien dès lors, que penserons-nous de ceux qui se rattachent à un culte différent du nôtre, qui pratiquent une dévotion différente de la nôtre ? Ils ont sur la divinité des opinions qui nous étonnent, mais ils poursuivent comme nous un but sacré. Dirons-nous donc que nous les tolérons ? Non certes, nous dirons que nous les aimons, que nous sympathisons avec eux, et qu'avec eux nous continuerons à marcher dans la voie du devoir, de la vertu et de la confiance en Dieu. Si les hommes qui en réalité sont nos frères, nous paraissent être dans l'erreur, nous chercherons à les éclairer, à les convaincre si possible, mais toujours avec douceur et charité, et nous nous souviendrons du conseil de Bayle qui disait : « Puisque de part ni d'autre vous ne croyez pas réfuter une opinion perni-

1. AUGUSTE SABATIER. *Esquisse d'une philosophie de la religion*, 5^e éd. p. 24.

cieuse, ne disputez qu'autant que vous le pouvez faire sans troubler le repos public, et taisez-vous dès que l'événement vous montre que vous divisez les familles ou qu'il se forme deux partis » (1). Enfin, nous ne nous lasserons pas de relire et de répéter ces mémorables paroles que prononça Rabaut Saint-Etienne, le 28 août 1789 : « Ce n'est pas la tolérance que je réclame, c'est la liberté. La tolérance, le support, le pardon, la clémence... l'idées souverainement injustes envers les dissidents, tant qu'il sera vrai que la différence de religion, que la différence d'opinion n'est pas un crime. La tolérance ! je demande qu'il soit proscrit à son tour, et il le sera, ce mot injuste qui ne nous présente que comme des citoyens dignes de pitié, comme des coupables auxquels on pardonne, ceux que le hasard souvent et l'éducation ont amenés à penser d'une autre manière que nous. L'erreur, Messieurs, n'est point un crime, celui qui la professe la prend pour la vérité, elle est la vérité pour lui ; il est obligé de la professer, et nul homme, nulle société n'a le droit de le lui défendre » (2).

1. *Dictionnaire historique et critique*, art. *Amyraut*, rem. E.

2. *Œuvres de Rabaut-Saint-Etienne*, Paris, 1826, t. II, p. 143.

TABLE DES MATIÈRES

	pages
BIBLIOGRAPHIE	I
PRÉFACE.....	1
PREMIÈRE PARTIE — Vie de Bayle.....	5
SECONDE PARTIE. — Les principaux arguments de Bayle en faveur de la tolérance	59
<i>Introduction</i>	59
<i>Chapitre Premier. — Le Commentaire philosophique sur ces paroles de Jésus-Christ : Contrains-les d'entrer.</i>	75
<i>Chapitre II. — Le Dictionnaire historique et critique....</i>	108
CONCLUSION.....	151

3 2044 024 180 143

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.
A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.

RENEW
NOV 05 1994
NOV 11 1994
BOOK DUE
CANCELLED



